This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600102782Q

1484. f. 97

MATHILDE.

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES.

PAR Mme. COTTIN.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIM.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 6.

AN XIII. (1805).

17·5·1912

MATHILDE.

CHAPITRE XV.

En se séparant de Bérengère, Mathilde s'était retirée au fond de son oratoire, et sans songer à prier pour elle-même, ses lèvres ne s'ouvraient que pour demander au ciel de veiller sur les jours de la reine, lorsqu'Herminie, comtesse de Leicester, et la plus fidèle amie des princesses, inquiète de savoir sa souveraine livrée dans la solitude à toute l'amertume du désespoir, se hasarda à entrer dans l'oratoire où elle la croyait enfermée; Mathilde l'entend, la reconnaît, lui fait signe de fermer la porte et se découvre; Herminie jette un cri: — Paix,

lui dit Mathilde, que rien ne transpire de ce grand secret, car si j'étais reconnue aujourd'hui, un léger vaisseau pourrait être envoyé après celui de la reine, l'atteindre et la ramener ici. Un tel malheur serait sans doute le dernier qu'aurait à souffrir ma déplorable sœur; comtesse de Leicester, empêchez donc tous les regards de pénétrer jusqu'à moi; dites que la reine est malade; on le croira facilement; et demain, si le prince revient à Damiette et demande à me voir, j'espère qu'il sera trop tard pour avoir à craindre pour la reine; et quant à moi, ô mon Dieu! appuyée sur la force de votre bras invincible, mon ame s'élève au dessus de toute crainte.» Elle avait raison, jamais la vertu ne paraît plus facile qu'au moment où on vient de lui faire un grand sacrifice, tant elle se hâte de donner

ses récompenses, en remplissant d'une force nouvelle le cœur qui a eu la force de la préférer à tout. Cependant Mathilde réfléchit sur sa situation, elle ne peut se dissimuler la violente impression que sa vue fera sur le prince. Pour en détourner l'effet, elle cherche à en prévoir les suites; mais il y a dans cette pensée quelque chose de vague, de confus, d'inquiétant, dont sa pudeur se détourne, et sur quoi la prudence la ramène toujours. Jamais tant d'idées nouvelles ne se présentèrent à son esprit; car maintenant loin de les rejeter, elle les accueille et les examine. Le temps n'est plus où elle croyait devoir écarter tout ce qui pouvait éclairer son ignorance; puisqu'elle est entourée de dangers et qu'elle est seule pour s'en défendre,

il faut bien qu'elle apprenne à les connaître. C'est dans cette longue suite de méditations et de rêveries, qu'elle passe tout le jour et une partie de la nuit, tantôt rougissant de trop approfondir des mystères inconnus à l'innocence, tantôt s'effrayant de les comprendre trop peu pour savoir s'en garantir. Si quelquefois elle sent son ame se troubler à la vue des maux prêts à fondre sur elle, plus souvent encore elle attend d'un cœur résigné l'avenir que Dieu lui réserve. Il y a tant d'espérances et de soumission au fond d'une conscience tranquille, que la princesse encore pure, même d'une pensée répréhensible, se sent comme dans l'heureuse impossibilité de perdre jamaix la paix et la confiance dont elle jouit.

Deux jours se sont écoulés depuis

le départ de la reine, et le prince n'est point revenu encore; chacun est persuadé dans le palais que Mathilde vogue vers Ptolémaïs, et la joie habite dans le cœur d'Agnès; mais cette joie devait être aussi fugitive que l'avaient été les heures de son bonheur passé : déjà le troisième jour vient de commencer, le bruit des armes, les instruments de guerre se font entendre; c'est Malek Adhel qui rentre dans Damiette avec les troupes qu'il ramène : ce héros ne veut pas perdre un jour, car il sent bien que c'est dans les moments où il s'abandonne au repos, que l'image de Mathilde reprend dans son cœur un empire contre lequel ses forces ne pourraient pas lutter long-temps : il ordonne que sa grande galère soit prête le lendemain pour remonter le fleuve

jusqu'au Caire, et envoie demander à la reine un instant d'audience.

Herminie se hâte d'aller prévenir la princesse que Malek Adhel marche sur ses pas; la princesse tressaille; dans le désordre de son esprit, elle oublie ce qu'elle avait projeté de dire, elle ne sait plus ce qu'elle doit faire, cet isolement où elle se trouve la frappe de terreur; il est si effrayant pour une jeune fille de regarder en vain autour d'elle sans trouver un ami qui lui prête un secours et lui donne un conseil. Mathilde pense du moins à s'entourer de toutes les images que Dieu permet d'avoir de lui sur la terre; elles seront sa force et son appui : ranimée par cette espérance, c'est dans son oratoire qu'elle va attendre le prince : elle couvre sa tête d'un voile épais, et prosternée de-

vant le prie-dieu de la reine, elle élève ses regards vers le divin fils de Marie. Étendu devant elle sur la croix de douleur, il semble lui dire qu'il n'y a point de vertu sans épreuves, de victoire sans combat, et qu'un vrai chrétien doit supporter avec courage des souffrances toujours légères en comparaison des grands opprobres et des horribles blasphêmes dont le monde a couvert celui qui n'y était venu que pour le sauver.

Pendant que Mathilde réussit à calmer ses frayeurs par ces actes pieux d'oraison intérieure, le prince arrive dans le palais, traverse le salon de jaspe et la chambre de la reine : tous ces lieux où il a vu Mathilde, et où il a été si heureux, maintenant qu'elle s'en est éloignée pour toujours, lui semblent vides d'espérance de bonheur, et muets

comme les tombeaux. Ces images d'un bien à jamais perdu affaiblissent le héros, et l'amour reprend possession d'un cœur dont il avait été banni avec tant de courage : la comtesse de Leicester le conduit en silence vers l'oratoire; il n'y était point entré encore. — « Où me menez-vous? demande-t-il. » — Herminie, trop émue pour pouvoir parler, ne répond rien; et le prince, trop agité lui-même pour s'apercevoir de l'émotion de la comtesse, ne pense pas à l'interroger une seconde fois; il est à la porte de l'oratoire, Herminie l'ouvre, nomme le prince; Mathilde, prosternée devant le prie-dieu et la tête couverte, fait signe qu'il peut entrer; Malek Adhel paraît, la comtesse se retire, ferme la porte, ils restent seuls. Le prince ne reconnaît point Mathilde vêtue des habits

de la reine, et entièrement couverte d'un voile long et épais; il s'assied à quelque distance et dit : « Je vois avec plaisir, madame, que votre piété vous a préservée du désespoir: vous devez croire qu'il m'en a beaucoup coûté pour vous affliger; mais votre peine, madame, ne sera que passagère; vous êtes sûre de revoir bientôt l'objet de votre tendresse; vous n'en êtes pas séparée pour toujours; votre douleur, à vous, ne sera pas éternelle. » — En achevant ces mots, le jeune Arabe ne peut retenir quelques larmes; Mathilde les voit à travers la gaze qui est devant ses yeux; elle voit aussi le profond abattement qui est empreint sur les traits du prince; et l'affliction qu'il éprouve redoublant ses craintes sur le moment où il la reconnaîtra, l'intimide à tel point, qu'elle ne se sent

point encore la force de répondre. Il continue : « Ne parlons que de vous, madame, ne pensons qu'aux peines qui peuvent finir : je vais vous conduire au Caire dans le palais des califes, où vous serez aussi libre qu'ici. En un instant je rassemble mes troupes, je pars, je suis auprès du sultan, j'en obtiens l'ordre de votre liberté, je vous l'envoie ; alors vous partez, vous allez rejoindre votre époux, vous allez revoir celle que je ne dois plus revoir..... Lui parlerez-vous de moi, madame, daignera-t-elle vous entendre? Dites-lui que son départ a rempli mon ame de dégoûts et d'amertumes ; dites-lui que bientôt les combats, les chagrins surtout, me délivreront de ce reste de vie, image anticipée de l'enfer, comme lui pleine de regrets déchirans, de douleurs sans

terme, comme lui éternellement fermée à l'espérance.... Hélas! elle ne sait pas quel culte j'aurais voulu lui rendre! jamais je n'ai osé lui dire à quel excès je l'adorais... Je le dis maintenant à tout ce qui l'a vue ici, à ces murs silencieux, à ces bois muets, à toute la nature, à vous, madame.... mais rien ne répond, tout est désert, tout est mort depuis que Mathilde est partie. » Il dit, et toujours plus faible à mesure qu'il appuie davantage sa pensée sur le souvenir de celle qu'il aime, il penche sa tête sur ses deux mains, et pousse de profonds gémissements. » La princesse troublée jusqu'au fond de l'ame se relève, et retenant avec effort les larmes qui la gagnent, d'une voix inarticulée elle dit : « Il n'est plus temps de feindre, seigneur...» Ma-

lek Adhel a reconnu cet accent ; frappé au cœur, il se lève avec un cri terrible, il doute de ce qu'il entend, il n'ose croire ce qu'il voit, il ne sait quelle terre il habite, il ne sait même s'il habite la terre, c'est le ciel qui s'ouvre ; et dans le désordre d'une imagination enflammée, il se promène à grands pas, son ame s'égare et se perd dans le délire du ravissement et du bonheur. Mathilde, les yeux baissés, reprend d'un ton doux et humble : « La reine allait mourir, seigneur, il fallait la sauver à tout prix ; elle est partie sous mes habits, je suis restée à sa place ; ouvrez moi sa prison ; trop heureuse d'y vivre loin du monde, innocente et sans tache, ignorée des hommes et connue de Dieu seul ; ma destinée sera encore assez belle, je ne m'en plaindrai point. » Depuis le

moment qu'elle avait commencé à parler, Malek Adhel s'était arrêté tout à coup, immobile devant elle, respirant à peine; il la regardait dans une muette extase, hors d'état de prononcer un mot; une joie trop impétueuse, trop subite, vient de tomber sur son cœur; embrasé, éperdu, en proie à un sentiment vif et délicieux mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie, il croit qu'il ne résistera pas à ce qu'il éprouve. A la fin, il tombe à genoux, et élevant les bras vers elle, il s'écrie : « Se peut-il, ô beauté adorée! se peut-il que tu n'aies pu te résoudre à me donner la mort? tu es donc restée pour sauver mes jours? — Seigneur, interrompit-elle, je vous ai déjà dit que ce n'était qu'à cause de la reine que j'avais pu m'imposer un si grand sacrifice. » Le prince la regarde avec un mé-

lange de mélancolie, d'amour et de plaisir : « Tu veux en vain, lui dit-il, t'efforcer de m'ôter mon bonheur par tes discours, ta présence est plus puissante qu'eux ; au moment où je croyais t'avoir perdue pour toujours et où je te retrouve, tu pourrais me parler de ton indifférence et presque de ta haine ! tu ne m'empêcherais pas d'être heureux. — Seigneur, reprend la princesse avec autant de sévérité qu'elle en put mettre dans son maintien, je me plais à croire que vous n'abuserez pas de l'éloignement où je suis de tous les miens, pour me parler sans cesse d'un sentiment que je ne puis entendre sans honte ; quoiqu'isolée en apparence, Dieu et mon courage me restent, avec eux je ne suis pas seule au monde, et ils ne m'abandonneront pas. » A ces mots, Malek Adhel se lève, il s'approche

d'elle, et lui prenant une main qu'elle s'efforce en vain de retirer, il dit : « Mathilde ; je puis vous promettre de vous respecter toujours, mais non de ne plus vous aimer et de cesser de vous le dire ; au contraire, désormais je ne veux plus mettre de bornes à ma passion, car l'indispensable nécessité qui préside à nos destinées, en vous forçant à rester ici malgré vous et même malgré moi, nous apprend qu'elle ne nous permet plus de nous quitter, et que notre sort étant de vivre toujours ensemble, notre devoir doit être de nous aimer toujours. — Qu'osez-vous penser ! s'écria Mathilde effrayée. — J'ose penser, continua-t-il en pressant contre son cœur la main qu'il tenait, qu'à force de soins, d'amour et de prières, je vous attendrirai un jour, et qu'un jour vous consentirez à prendre le nom

de mon épouse. — Votre épouse ! moi ! interrompit la princesse en reculant de quelques pas ; horrible blasphême ! ô mon Dieu ! pardonnez-lui, car il ne sait ce qu'il dit. — Écoute, reprit Adhel, je t'aime à un tel excès, que tu ne peux pas plus le comprendre que je ne puis l'exprimer ; maintenant tes armées, ta famille, ton Dieu, et mon frère lui-même, ne sont rien devant mon amour, et ne pourraient t'empêcher d'être à moi. Cependant, demeure chrétienne, si tu le veux, je respecterai ta foi, je ne prétends pas changer ta croyance ; mais il faut que tu m'aimes, beauté céleste, il faut que tu m'appartiennes avec ton doux maintien, tes modestes grâces, surtout avec ta pudeur, pudeur divine qui me désole et que j'adore, et qui, dans un moment, où les mondes croulans sur ma tête n'enchaîneraient

pas mes transports, a le pouvoir de les arrêter. » Il dit et retombe à ses pieds. Tant d'amour étonne Mathilde, elle aurait eu des forces contre la violence de la passion, elle n'en a point contre un sentiment si tendre; ses larmes coulent avec abondance, ses yeux ont perdu leur sévérité, jamais elle n'éprouva de telles émotions; leur douceur l'entraîne, mais leur nouveauté l'alarme, et lui donnent le besoin d'être seule afin de les montrer à Dieu, et de lui demander si elles sont coupables. « Seigneur, dit-elle, demain je serai prête à partir pour le Caire; mais s'il est vrai que mes prières aient quelque pouvoir sur vous, je vous en conjure, quittez moi en ce moment. » Il la regarde : « Vous le voulez, Mathilde ? demanda-t-il. » Elle

fait signe qu'elle le veut. Il se lève, il marche vers la porte, et prêt à sortir, il s'arrête et dit : écoutez Mathilde, vous avez vu quel désespoir m'accablait en entrant, quelle joie m'a saisi quand je vous ai reconnue, quels ardents transports allaient m'égarer, quel respect les a retenus ; tant de vives et tumultueuses agitations ont dû vous prouver que jamais passion n'égala la mienne, et si vous m'êtes assez chère pour qu'il me soit doux de vous préférer à moi-même, pensez du moins, quand je ne serai plus ici, que vous chercheriez inutilement dans tout l'univers un mortel qui vous aimât comme moi. »

Il sort, et Mathilde ne peut s'empêcher de lui obéir ; si elle ne songe qu'avec effroi aux nœuds que le prince espère, elle revient avec at-

tendrissement sur les sentiments qu'il exprime, et croit en effet que jamais mortel n'aima comme lui. Qu'il y a de dangers dans cette pensée! et qu'il est difficile au cœur le plus humble, le plus pur, de se défendre d'un tendre orgueil à l'idée d'être l'objet d'une passion profonde, unique, telle que jamais nul homme sur la terre n'en connut de semblable! La princesse soupire, pleure, mais il y a de l'amour dans ses larmes, et déjà elles lui cachent les périls qui l'entourent et qui le matin même l'épouvantaient encore. La soumission, la prompte obéissance de Malek Adhel la frappe; elle croit pouvoir y fonder de grands motifs de sécurité; pour l'éloigner, à peine a-t-elle eu besoin d'une prière, un regard, un signe ont suffi; que peut-elle donc

craindre d'un prince si docile et si respectueux? et pourquoi redouter l'approche de celui pour lequel un seul mot est un ordre? Ainsi Mathilde, satisfaite de se conserver chaste, va donc oublier de se conserver pure, et pourvu que sa vertu demeure inébranlable, elle ne songera plus que ces entrevues avec un homme, ces discours passionnés qu'elle écoute, sont autant d'atteintes à son innocence; que ces mêmes choses, qu'elle veut regarder comme peu importantes aujourd'hui, lui eussent paru criminelles à son arrivée à Damiette; elle ne songera point que c'est ainsi qu'en négligeant de compter tous les pas qu'on fait dans la carrière de la séduction, et que se rassurant sur tous ceux qu'on fait encore, par la cer-

titude de ne pas aller plus avant, on est entraîné par une pente insensible jusqu'au fond de ce gouffre des passions humaines, où il n'y a de choix qu'entre la mort et la honte.

Mais c'était la première fois que Mathilde tentait de justifier ses fautes, et la première fois qu'on est coupable, la conscience est bien prompte à en avertir. Aussi, tout en se persuadant qu'elle devait être tranquille, elle ne l'était point, et cette confiance dont elle s'efforçait de remplir son ame y apportait plus d'agitation que de calme; car ce n'est pas en obéissant à ses passions, c'est en leur résistant qu'on se procure la vraie paix du cœur. Étonnée de cette secrette inquiétude qui la dévore, quand il lui semble que tout autour d'elle tend à la rassurer, elle cherche dans les divines écritures la cause et le remède

de son mal. Mille fois l'archevêque lui a recommandé d'y avoir recours, les comparant à des prairies saintes et mystérieuses, dont les herbes ravissantes et salutaires nourrissent l'ame, et la fortifient contre les langueurs et les amertumes de la vie ; mais c'est en vain qu'elle s'efforce de lire, long-temps elle en est incapable, l'amour ne le lui permet pas. Cependant ses yeux distraits se fixent sur ce passage qui la frappe : « La sécu» rité des méchants naît de leur or» gueil, mais à la fin ils s'y trouvent » trompés. » O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, est-ce à moi que vous parlez ? Ma sécurité aussi n'est-elle que vanité, et m'annoncez-vous que j'y serai trompée un jour. La page s'est tournée, elle lit encore : « Les occasions » ne nous rendent pas fragiles, elles » font voir seulement combien nous

» le sommes. » Elle s'arrête tout à coup : cette émotion qu'elle a sentie auprès du prince, ce secret penchant qui lui persuadait de se rassurer contre de tels torts et de tels dangers, tout cela revient à la fois à sa pensée et lui découvre jusqu'à l'évidence qu'il n'y a point de si grands périls que ceux qu'on est tenté de ne pas voir. Elle reprend son livre et lit : « Après » la colère des rois, les abîmes de la » mer et l'éclair des tempêtes, ce » que tu dois le plus redouter, c'est » ton propre cœur. » Elle ne s'arrête point ici, elle ne veut pas descendre dans son cœur, elle craindrait trop d'y trouver l'image d'Adhel, et c'est pour fuir cette humiliante frayeur qu'elle passe promptement aux lignes suivantes : « Il est bien plus aisé de » vaincre l'ennemi lorsqu'on lui ferme » toutes les avenues de l'ame, et

» qu'on le repousse au moment où il » se présente pour entrer. » Elle s'interrompt alors, quitte son livre, et s'écrie : « Oui, mon Dieu! je jure de le repousser de tous mes efforts, cet ennemi fatal, qui, sous les formes les plus douces, les plus séduisantes, a jeté un trouble si nouveau dans mon cœur; mais je jure que quelle que soit ma faiblesse, il ne la découvrira pas; toujours repoussante et sévère, je fermerai mon oreille à ses plaintes et mon cœur à son amour; seulement que je voie bientôt le terme de mes épreuves. Ah! plût au ciel que le jour de la mort fût venu, et que tout ceci qui doit finir fût déjà passé! »

Elle dit, et cette ame repentante s'efforce de satisfaire à la justice divine, par les mortifications et les pénitences qu'elle s'impose; mais de si légères blessures ne peuvent appai-

ser le feu intérieur. O chaste vierge! qu'es-tu devenue? Se peut-il que l'ennemi ait vaincu ton courage? et cet amour contre lequel tu te débats, s'est-il accru à un tel point que tu ne trouves déjà plus dans ta modestie assez de voiles pour te le cacher?

CHAPITRE XVI.

En sortant de l'oratoire de la reine, le plus vif contentement brillait dans toute la personne de Malek Adhel; ceux qui l'y ont vu entrer triste et désolé ne comprennent point par quelles paroles Bérengère a produit un pareil changement; chacun forme mille conjectures; nul ne pénètre la vérité, et le prince la renferme dans son cœur. Avant de déclarer le bonheur qu'il a eu d'être trompé, il veut examiner sa situation et se fixer sur le parti qu'il doit prendre. Sa première et sa plus irrévocable résolution est de ne jamais renoncer à Ma-

thilde. Soit qu'il n'apprécie pas bien toute la générosité de cette jeune fille, soit que son œil pénétrant devine tous les mouvements de l'ame et perce jusqu'aux moindres replis, il lui semble que jamais Mathilde ne se serait décidée à rester à Damiette si son cœur avait été aussi contraire que sa religion à l'amour qu'il lui exprime. Si l'un peut être touché, Malek Adhel espère que l'autre pourra être sacrifié; devant un si doux avenir il n'hésite plus. Maintenant ce n'est pas son amour seul qui l'entraîne, c'est aussi sa volonté qui le détermine; et ce n'est pas une volonté faible que celle qui a pu triompher un moment d'un pareil amour. Le voilà donc s'abandonnant à sa passion comme on s'abandonne à sa destinée; mais si cette pensée est la première dans son cœur, elle n'est pas l'unique, et

tout en s'occupant de Mathilde, il ne peut oublier son frère, ce frère qui l'attend, qui ne veut combattre qu'avec lui; le sort de l'empire en dépend peut-être; il faut donc se hâter de partir; mais emmènera-t-il la princesse? la conduira-t-il dans un camp si voisin des chrétiens? approchera-t-il une si belle proie de ces fiers ravisseurs, qui pourraient la lui enlever sans retour? Mais s'il la laisse en Égypte, il faudra donc la quitter! Cependant, qu'est-ce qu'une séparation de peu de jours, en comparaison de l'éternelle absence dont il a été menacé; et s'il a eu de la force contre ce malheur, comment une moindre peine abattrait-elle son courage? Non, le frère de Saladin ne doit pas permettre à l'amant de Mathilde d'être faible; et déjà le héros s'est fixé à la résolution suivante.

Il partira le lendemain pour le Caire avec la princesse, afin que dans cette ville où elle n'est point connue, on puisse ignorer plus long-temps que les ordres du sultan n'ont pas été exécutés : c'est pour la sûreté même de Mathilde qu'il veut que l'Égypte n'apprenne le départ de la reine que quand Saladin en sera instruit et l'aura approuvé. Il entourera la beauté qu'il aime d'une garde sûre ; et tandis qu'elle vivra ignorée et tranquille dans le vaste palais des califes, il marchera à Kouroutba ; il ira combattre avec son frère, et, fidèle ainsi à tous ses devoirs, il attendra avec plus de confiance le bonheur qu'il demande à l'avenir. A l'instant tous ses ordres sont donnés ; déjà ses troupes réunies, ayant à leur tête un de ses

meilleurs officiers, marchent vers Pharamia : c'est-là qu'elles doivent attendre le héros qui promet de les joindre sous peu de jours, avec les braves soldats qu'il va chercher au Caire : l'espoir a rendu à sa contenance toute sa fierté ; il relève son front superbe, et le bonheur qu'il tient de l'amour anime ses traits d'un tel éclat, qu'il ne cause pas moins d'admiration par sa beauté que de surprise par sa joie.

Cependant Agnès, toujours vigilante, toujours attentive, a appris par ses créatures que le prince, accablé de douleur en arrivant à Damiette, n'a eu besoin que d'un mot de la reine pour être consolé ; elle sait qu'il part le lendemain pour le Caire, que Bérengère doit l'y suivre, que sans perdre un moment il y rassemble ses troupes pour les conduire

en Syrie : mais Agnès apprend encore que malgré la promptitude de son départ et la rapidité de sa marche, il a de si importantes nouvelles à mander à Saladin, qu'il ne peut attendre l'instant où il pourra les lui dire lui-même, et qu'avant la fin du jour, un de ses esclaves, chargé de ses lettres, va partir pour Kouroutba : toutes ces nouvelles l'étonnent ; son esprit soupçonneux y cherche un mystère, et la jalousie lui fait concevoir la même pensée que la générosité a inspirée à Mathilde : elle veut s'en assurer sans tarder davantage, elle passe chez la reine, et demande à la voir ; Herminie ne lui permet pas d'entrer ; sa souveraine, lui dit-elle, est faible, abattue, malade, et hors d'état de parler à personne. Agnès répond qu'elle a bien eu la force d'entretenir le prince, et qu'elle aura bien

celle de partir le lendemain : à tant d'obstination, la comtesse oppose les ordres de sa maîtresse, et la fille d'Amaury, convaincue qu'on la trompe, regarde Herminie d'un œil sévère et menaçant, qui semble lui dire qu'elle a pénétré son secret. Voyant bien que ses tentatives seront vaines, elle n'insiste pas davantage, et rentre chez elle la rage dans le cœur, car elle est comme assurée que Mathilde n'est pas partie ; mais il lui importe de savoir si Malek Adhel a trempé dans l'odieux complot, et elle se sert pour le trahir des richesses dont il l'a comblée : tous ses bijoux, ses trésors, sont à l'esclave chargé de la lettre du prince, et la lettre est à elle. Elle lit :

« Mon frère, j'ai voulu t'obéir ; » mais sans doute que je ne le devais » pas, puisque tes ordres n'ont pas

» pu être remplis. Le ciel n'a pas
» voulu que je renonçasse à la beauté
» que j'aime; il n'a pas voulu que je
» manquasse au serment que j'avais
» fait à la reine de la renvoyer à son
» époux; pendant mon absence, Met-
» choub, chargé de l'exécution de ta
» volonté suprême, a été trompé; il
» n'est donc pas coupable; mais ton
» frère ne l'est pas non plus, et j'es-
» père te le prouver dans peu de
» jours en chassant les chrétiens de
» Ptolémaïs, et rapportant à tes sa-
» crés genoux les clefs de ce boule-
» vard de l'Orient. »

» Elle est donc ici, s'écrie Agnès, »
et sa voix tremblante, ses joues pâles
et livides manifestent la présence
des furies qui bouleversent son sein;
elle se tait, elle combine sa ven-
geance : l'esclave qui est devant elle
s'empare de l'or, prix de sa trahison,

et lui demande la lettre. — « Je ne te la rendrai point, esclave, s'écrie-t-elle, emporte tes richesses, cours avec elles chercher un asile à la cour d'Antioche, le bras de Malek Adhel ne t'y atteindra pas. Le coupable serviteur se hâte de fuir; il court dérober sa tête à la colère d'un maître outragé, et le prince, confiant et tranquille, croit qu'il vole vers Saladin.

Demeurée seule, la fille d'Amaury promène autour d'elle ses yeux chargés d'une sombre colère; elle désire ses armes, ses armes qui doivent la venger; et comme l'art de séduire lui est bien connu, elle parvient à obtenir d'un de ses gardes le casque, le bouclier, la cuirasse et surtout le poignard qu'elle est avide de plonger dans le cœur de la victime. En voyant ces armes étalées

devant elle, une joie cruelle se peint dans ses yeux; car elle est sûre maintenant qu'un nouveau jour ne se lèvera que pour éclairer sa vengeance, et que Mathilde ne suivra pas le prince au Caire.

CHAPITRE XVII.

MATHILDE ne sait point encore quels sont les projets du prince ; elle ignore s'il restera avec elle au Caire, ou s'il voudra qu'elle le suive en Syrie ; elle repousse également ces deux partis, et ne s'arrête que sur celui qui la séparerait de Malek Adhel : une prison, quelqu'horrible qu'elle fût, pourvu que les regards d'aucun homme ne pussent y pénétrer, lui paraîtrait le premier de tous les biens, puisqu'il la délivrerait de ce danger mystérieux, confus, séduisant, qui l'entoure, la presse, l'attire, l'effraye, jette son ame dans l'amer-

tume, et ne lui permet plus de goûter aucun repos. Mais déjà le jour vient de naître; le prince entre précipitamment dans les salles où Herminie de Leicester, aidée des femmes de Bérengère, faisait les préparatifs du départ; il dit qu'il vient chercher la reine, et demande à la voir; la comtesse lui montre l'oratoire, il y court; il fait part à Mathilde des raisons qui lui font désirer qu'elle persiste dans son déguisement; elle les écoute, les approuve et répond cependant : « O prince, pourquoi être rebelle à la volonté de Saladin? Il avait défendu le départ de la reine, et la reine est partie; mais il avait ordonné le mien, et en l'ordonnant aussi, vous prouverez à votre frère que dans ce qui a dépendu de vous, vous lui avez été soumis : oh! pourquoi, plus cruel que

Saladin lui-même, me retenez-vous ici, quand il me permet de m'éloigner? — Mathilde, lui dit-il, je ne connus jamais rien de si cruel, de si barbare que vous; votre cœur est inaccessible à toute émotion, à toute pitié, ne pouvant me fuir, vous voulez du moins que votre haine nous sépare; mais quel que soit le sort que vous me réservez, n'espérez pas être rendue à vos frères: tant que mon cœur battra dans mon sein, vous ne sortirez pas de l'empire dont je dispose; consolez-vous cependant, car si je vais vous conduire au Caire, je n'y resterai pas avec vous; la patrie et Saladin m'appellent, et à peine serez-vous dans le palais des califes, que je vole aux combats. — O déplorables chrétiens! s'écria-t-elle en élevant ses yeux au ciel, ô mon frère, cher et brave Richard!

t'ai-je dit un adieu éternel, et es-tu destiné à tomber sous les coups de notre ennemi. — Mathilde, répliqua Adhel avec une profonde affliction, est-ce moi que vous nommez votre ennemi; est-ce de ma main que vous craignez de voir périr votre frère? O beauté inhumaine, mais moins inhumaine encore que tu n'es adorée; tu connais bien mal mon cœur, si tu crois que même au moment où je périrais victime de tes inflexibles rigueurs, mon dernier vœu ne serait pas de te sauver un chagrin, de t'épargner une larme : vis tranquille, Mathilde, si ton frère m'attaque, ce n'est pas lui qui périra; si la sanglante épée de la mort est levée sur sa tête, je m'élancerai au-devant, et ce n'est pas sa tête qui tombera; mais, Mathilde, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, quand j'aurai sauvé votre frère

aux dépends de mes jours, et qu'il ne restera de l'infortuné qui vous adore qu'un corps froid et glacé, étendu sans mouvement dans la tombe, votre haine ne s'adoucira-t-elle pas, et ne verserez-vous point sur ma cendre une seule de ces larmes de pitié que mon amour ni mon désespoir n'ont jamais pu obtenir de vous. » — Il dit, et élève les bras vers elle d'un air suppliant, les yeux pleins d'amour et de tristesse; ses paroles si mélancoliques et si tendres portent de cruelles atteintes au courage de Mathilde. Il lui demande de la pitié : ah! s'il pouvait lire dans son ame, ce n'est pas de la pitié, ce n'est pas même de l'amour qu'il lui demanderait; il bénirait son sort et ne demanderait plus rien.

Mathilde debout, penche sa tête sur le dossier du grand fauteuil de

la reine, et s'efforce de dérober au prince les pleurs que lui arrachent les images funèbres qu'il vient de lui présenter. A genoux près d'elle, il gardait le silence et attendait une réponse, quand tout à coup un bruit terrible se fait entendre, des cris perçants s'élèvent dans l'appartement voisin, et la porte s'ouvrant avec fracas, un guerrier armé d'un glaive nu paraît et s'élance vers la princesse; elle allait périr, si Malek Adhel n'eût voulu périr pour elle: sans armes pour la défendre, il n'a que sa vie à lui donner, et la donne avec transport; il se jette au devant d'elle; le bras d'Agnès allait percer Mathilde, mais il perd une partie de sa force, quand c'est Malek Adhel qu'il faut frapper; la blessure est légère, mais le sang coule; Mathilde le voit; ce sang humain qui rejaillit

sur elle, et que dans sa pensée elle mêla toujours à l'idée de la mort, la frappe d'une horrible terreur ; elle croit que Malek Adhel va expirer, elle le croit et tombe sans connaissance.

Cependant sur les pas d'Agnès Herminie est accourue, elle voit l'état de sa maîtresse, et vole à son secours : après avoir remis celle qu'il aime entre les bras de cette fidèle amie, le prince ne songe qu'à se venger du guerrier téméraire qu'il n'a pas reconnu encore : blessé et sans armes, il court à lui pour le terrasser ; Agnès recule quelques pas, lui présente son glaive et dit : « Prends garde, car tu n'as pas à faire à un faible ennemi ni à un ennemi indulgent. » Il a reconnu cette voix, et frémit. « Misérable Agnès ! s'écrie-t-il. » Elle interrompt d'une

voix forte et menaçante : « Misérable, sans doute, car elle a manqué sa vengeance ; mais peut-être qu'avant peu d'instants d'autres la serviront mieux. » Elle dit, et sort avec une brusque précipitation. Le prince recommande vivement Mathilde aux soins de la comtesse, et, sans songer à sa blessure, il court sur les pas d'Agnès, afin de s'opposer aux desseins furieux qu'elle médite.

En revenant de son profond évanouissement, Mathilde se trouve sur le lit de la reine, Herminie est auprès d'elle, plusieurs esclaves l'entourent ; elle les examine d'un œil hagard, elle cherche à rappeler ses pensées, mais c'est avec tant d'agitation et de désordre qu'elles se présentent à son esprit, que son esprit ne peut lui présenter à son tour que des images confuses de tout ce qui

vient de se passer ; elle soulève la tête, promène ses regards autour d'elle, elle aperçoit le sang qui couvre ses habits, et cette vue répand une vive lumière sur tous ses souvenirs. « Apprenez-moi, s'écrie-t-elle avec un sentiment d'horreur, apprenez-moi si le prince est sans vie ? » D'un air troublé et les yeux pleins de larmes, la comtesse s'approche et lui répond que le prince vit et combat en ce moment. Mathilde s'étonne et s'écrie : « Quels ennemis ont pu l'attaquer dans une ville où il commande ? — Ah ! madame, répond Herminie, cette femme perfide que vos bontés protégeaient, cette Agnès si passionnée, si terrible, a causé le désordre qui règne ici et la sédition qui vient de s'élever dans la ville. Son épée d'une main, la lettre du prince de l'autre, elle a été apprendre aux

soldats et au peuple que les ordres de Saladin avaient été méprisés; que la reine d'Angleterre était partie, que vous étiez encore à Damiette; que, trompés par vos artifices, le sultan, l'Égypte et tout l'empire, étaient le jouet d'une vile chrétienne; elle ajoute que le prince, victime de vos séductions, va trahir lui-même sa patrie, si on ne vous arrache à lui. Ses cris forcenés émeuvent la populace, elle l'entraîne sur ses pas aux portes de ce palais; une troupe furieuse demande votre vie, le prince revêt ses armes et vole à votre défense. — Ah! courez, interrompt la princesse, courez lui dire qu'il me laisse périr plutôt que de s'exposer pour moi à de nouveaux dangers. — Nul de nous n'est libre d'y aller, répond Herminie; avant de quitter ce

palais, le prince, par une précaution qu'il a jugée indispensable pour la sûreté de votre altesse, a établi à la porte une garde nombreuse qui ne permet à personne d'y entrer ni d'en sortir. — O ma chère Herminie, reprit la princesse en pleurant, il est donc certain que le coup qu'il a reçu n'est pas mortel? — Il l'eût été sans doute, madame, si Agnès l'eût frappé sur votre cœur, et si l'amour n'eût affaibli son bras le prince périssait.... — Il périssait pour me sauver! interrompt Mathilde d'un ton exalté; je lui dois donc la vie, n'est-ce pas, comtesse de Leicester, c'est à lui que je dois la vie? Elle s'arrêta alors émue, oppressée, et ce ne fut qu'après un moment de silence qu'elle eut la force de reprendre la parole pour demander combien d'heures s'é-

taient écoulées depuis cette cruelle scène ? — Au moins sept, répondit la comtesse, en regardant la grande horloge dorée qui ornait la chambre. — Et aucun moyen de savoir si ses jours sont en sûreté ? répéta la princesse avec amertume. » Herminie, d'un air triste, fit signe qu'il n'y en avait point. « Il faut donc attendre, et se résigner à la volonté divine, reprit Mathilde en soupirant. » Pâle et abattue, elle se lève alors : la vue de sa robe la fit frémir. « Au nom du ciel, s'écria-t-elle, ôtez-moi ces habits, où la mort du prince me semble écrite en caractères de sang. » Herminie voulut les remplacer par d'autres habits de la reine. « Non, lui dit la princesse, rendez-moi les miens ; puisque tout est découvert maintenant, je puis quitter ces brillantes livrées du monde

pour reprendre mes humbles vêtemens. » Elle espérait sans doute retrouver avec eux cette paix de l'ame et cette innocence de pensée dont ils étaient le symbole. Mais, hélas! l'habit ne sert de guères à l'état intérieur; Mathilde l'éprouve et en gémit. Ce dernier évènement vient de lui découvrir toute l'étendue de la plaie que l'amour a faite à son cœur; et au moment où le prince s'expose encore pour elle, elle n'ose demander d'en guérir. « Hélas! s'écrie-t-elle, quand il vient de me donner son sang, quand à cause de moi sa vie est toujours en danger, ne serais-je pas ingrate, ne serais-je pas coupable de vouloir écarter son souvenir? Sans doute, je le ferai quand ses jours seront en sûreté; mais jusque-là, ô mon Dieu! me défendriez-vous de prier pour lui? »

L'horloge venait de sonner minuit, et Mathilde priait encore, lorsque les portes de son appartement s'ouvrirent, et le duc de Norfolk parut. — « Je viens, lui dit-il, rassurer votre altesse sur la sédition excitée contre elle par une femme jalouse; tout est tranquille maintenant, le prince s'est montré au peuple; il a parlé à ses troupes; et pour faire tout rentrer dans le devoir, il n'a pas eu même besoin de combattre. Agnès voyant ses espérances renversées, a disparu; on l'a vainement cherchée dans Damiette.... — Mais le prince, interrompit Mathilde, le prince a été dangereusement blessé par elle; ne craint-on pas pour sa vie? — S'il ne reçoit jamais de plus fâcheuses blessures, reprit le duc, la chrétienté pourra regretter long-temps que la main d'Agnès n'ait pas été plus fer-

me. — O ciel, qu'entends-je, s'écria la princesse, voudriez-vous donc que ce héros eût péri victime d'un assassinat? — Si j'avais été près de lui à cet instant, repartit le duc, j'aurais risqué, pour le défendre, le reste de vieux sang qui coule dans mes veines; mais je ne puis pas oublier, et votre altesse ne peut pas oublier non plus que c'est le bras de ce formidable guerrier qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ, qui s'apprête à le détruire sans retour, et qu'enfin la vraie foi n'ayant pas de plus grand ennemi; le jour de sa mort serait pour elle l'aurore du plus beau jour. » — Mathilde baisse les yeux et ne replique rien; le duc de Norfolk se retire; la voilà seule : ô comme un mot vient de changer ses idées et ses dispositions! tout à l'heure encore elle s'ap-

prouvait de laisser aller toutes ses pensées selon le penchant de son cœur; elle se livrait avec complaisance à la tendre pitié que lui inspirait un héros magnanime qui l'avait préservée du poignard homicide, et qui combattait un peuple entier pour la sauver; mais tout à coup on lui rappelle que ce prince, qui l'occupait si entièrement, est celui qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ, qui s'apprête à le détruire... Elle sent son cœur rempli d'une seule image, et de quelle image encore? de l'ennemi de ses frères et de son Dieu. Les ténèbres de la nuit régnent autour d'elle, mais dans son esprit règnent de plus horribles ténèbres; elle ne peut goûter aucun repos : elle demeure debout, elle se promène, elle s'assied, elle s'écrie : « Mon Dieu, pardonnez mon

égarement, car une foule de pensées qui affligent mon ame et lui donnent les dernières frayeurs, se sont élevées en moi : comment échapperai-je sans blessures, comment surmonterai-je mes faiblesses, mon cœur me presse et me tyrannise ; mais j'aime mieux souffrir tous les tourments imaginables, j'aime mieux mourir que de consentir à ce qu'il m'inspire. » — Alors elle se prosterne, et d'une voix fervente elle ajoute : « O toi qui dis à la mer, calme-toi, et à l'aquilon ne souffle plus, commande que je sois tranquille, et bientôt j'aurai repris ma sécurité première. » — Mais hélas ! c'est en vain qu'elle prie ; car si elle invoque le ciel, c'est toujours au prince qu'elle pense, et la vue du rédempteur étendu devant elle sur la croix, la touche moins que le

souvenir du sang que Malek Adhel a répandu pour elle; aussi cette vierge égarée se lève-t-elle des pieds du consolateur de tous maux sans être consolée; car ce n'est que pour un cœur pur que la prière est efficace. L'infortunée cherche le sommeil, et ne trouve que le souvenir du prince; elle se réveille et le trouve encore: il n'y a pour elle aucune différence entre l'état dont elle sort et celui où elle entre, car l'importune et chère image la suit également dans tous deux, l'accable de la même puissance, la tourmente des mêmes pensées; comme une flamme vive et perçante, écarte, anéantit tout ce qui n'est pas elle, se fait jour à travers tout ce qui lui résiste, la pénètre de toutes parts, et parvient à régner seule sur les déchirements de

la conscience et sur la religion en pleurs.

Cependant Mathilde se débat encore contre cet empire qu'elle déteste ; elle se lève brusquement, court à sa croisée, l'ouvre et demande à ce ciel resplendissant du feu de mille étoiles un secours contre les séductions qui la poursuivent ; mais ce ciel même, en qui elle se confie, semble la trahir comme le reste de la nature. C'en est donc fait, tout l'abandonne, les hommes, la raison et Dieu même ; dans ce dénuement de secours, la vierge au désespoir va perdre sa résignation ainsi que son innocence ; elle va ouvrir la bouche pour accuser le Tout-puissant, elle va lui demander compte de la force qu'il lui refuse, et lui reprocher d'avoir permis qu'elle aimât un Sarra-

zin... Mais non, ces lèvres si pures s'arrêtent, elles ne savent point comment on blasphême, et ne font entendre d'autre murmure que celui du repentir. Triste princesse, te voilà à genoux, pressant contre ta poitrine le précieux reliquaire de l'abbesse, appelant à ton aide l'archevêque de Tyr, demandant à l'Éternel d'avoir pitié de tes larmes; mais quand tous ces secours te délaissent, quand tout est sourd à tes cris, comment arracheras-tu de ton sein l'effroyable sentiment qui te déchire? Porteras-tu sur toi une main meurtrière? Tu es prête sans doute à donner ta vie à Dieu, mais agréera-t-il ce sanglant holaucauste? Au milieu de tant d'anxiétés et de remords, peut-être allait-elle s'arrêter sur ce projet criminel et se précipiter ainsi pour toujours dans les piéges tendus

autour d'elle par l'ancien ennemi de l'homme, quand une pensée divine lui apparaît, la frappe et la calme à l'instant. Elle se souvient du pieux cénobite dont lui parla Guillaume; elle espère trouver auprès de lui un remède à son mal, et aussitôt avec un transport de zèle qui ne lui permet pas une seule réflexion, elle s'engage par un vœu solennel à aller auprès du solitaire, et un vœu fait pour une pareille cause, prononcé avec une telle ardeur, ne peut rencontrer aucun obstacle et doit nécessairement s'accomplir. Mathilde en est si persuadée, que déjà elle recueille une partie du bien qu'elle s'attend à recevoir des conseils de l'homme de Dieu : elle élève cette confuse et céleste espérance entre son cœur et l'image du prince, et à l'ombre de ce saint abri, son cœur

soulagé respire enfin de la puissance qui le tyrannisait.

Cependant le prince a tout préparé pour son départ, sa blessure ne l'arrête point; mais maintenant en allant au Caire, il ne veut plus y laisser Mathilde; il craint pour elle les fureurs superstitieuses d'une multitude aveugle, et ne sera tranquille qu'en la voyant toujours près de lui; qu'importe qu'il la conduise dans le voisinage des chrétiens, qu'en peut-il redouter? Lui, toujours invincible jusqu'à ce moment, pourrait-il cesser de l'être, quand il aura à défendre la beauté qu'il aime? Ainsi, elle le suivra au Caire, où il va assembler le reste de ses troupes; elle le suivra à Suez, où ses autres soldats l'attendent : cependant, comme il sera obligé à cause d'elle de marcher plus lentement, comme il sait

qu'Agnès a séduit l'esclave et s'est emparé de la lettre qu'il envoyait à Saladin, il en écrit une autre, et ajoute à tout ce que la première contenait, le détail de la perfidie d'Agnès, et de la révolte de Damiette : puis en chargeant le plus fidèle de ses serviteurs, il va goûter quelques heures de repos en attendant que le jour naisse et lui permette d'aller informer la princesse d'Angleterre de ses nouvelles intentions. Il avait fait vainement chercher Agnès dans toute la ville, elle n'y était plus : aussitôt que cette fille vindicative avait aperçu que la vue, les paroles et l'ascendant du prince calmaient le peuple et ramenaient la tranquillité, elle s'était échappée; et couverte de ses armes, montée sur un cheval qu'elle avait acheté à prix d'or, elle suivait seule

la route de Kouroutba. Cherchant dans sa pensée quels moyens lui restaient pour perdre sa rivale et le prince ingrat qu'elle croyait haïr aussi : tandis qu'elle y songe enfoncée dans une sombre rêverie, un homme, monté sur un léger chameau, est prêt à la devancer ; elle le reconnaît pour le plus fidèle serviteur de Malek Adhel. — « Où vas-tu, lui crie-t-elle d'une voix furieuse ? » — Il ne lui répond pas et presse sa marche ; elle enfonce ses éperons et s'élance après lui. — « Donne-moi ce que tu portes ou défends ta vie, s'écrie-t-elle. » — Il lève sa lance, elle pousse son javelot, et fait mordre la poussière au musulman qui tombe sur le sable, victime de son zèle. L'impitoyable guerrière lui arrache le papier qu'il portait, et sûre alors de pouvoir se venger, se plaît

dans le sang qu'elle vient de répandre, et sourit au mal qu'elle va faire. Tandis qu'elle poursuit sa route vers Kouroutba, Malek Adhel auprès de Mathilde, lui expose les motifs qui lui ont fait changer de pensée et qui le déterminent à la conduire avec lui auprès de Saladin : elle l'écoute en silence, la tête penchée sur sa main ; elle est émue moins de ce qu'il lui dit que de la pâleur qu'elle remarque sur son visage, car c'est le sang qu'il a versé pour elle qui en est cause. Cependant plus elle est émue, plus elle persiste à vouloir accomplir son vœu. — « Seigneur, lui dit-elle, courez où vos destins vous appellent, mais laissez-moi au Caire. » — Il lui représente avec une nouvelle vivacité les dangers où peut l'exposer la colère d'un peuple fanatique, quand il ne sera plus là pour la

défendre, il lui peint les inquiétudes de son amour. D'une voix austère et grave, elle l'arrête en ces mots : « Seigneur, vous voyez quels sont les effets d'un amour coupable, et de quelle terrible manière l'Éternel sait châtier les sentiments qu'il réprouve; c'est par votre sang qu'il vous a fait expier vos torts; si vous y persévérez un jour de plus, c'est par votre mort peut-être qu'il vous en punira : ah! ne me forcez pas à pleurer, et à pleurer sans doute pour l'éternité celui à qui je dois la vie... » — Elle s'arrête, ce souvenir lui a rendu toute sa faiblesse. — « Eh bien, Mathilde, continuez, répond le prince, achevez de me faire regreter de n'avoir pas péri de la main d'Agnès. » La princesse contient la vive émotion que lui cause ce discours, et pour se punir de ce qu'elle éprouve, elle re-

prend d'un ton plus sévère : « Éloignée depuis long-temps des autels de mon Dieu, privée de la manne céleste qu'il distribue à ses enfans, ne sachant quand je pourrai rentrer dans son adorable sanctuaire, je voudrais m'aller purifier des souillures sans nombre que j'ai dû contracter par ma demeure forcée avec les infidèles; il est sur le bord de la mer Rouge un monastère ruiné, où un enfant de Bazile, vainqueur du monde qu'il a mis tout entier sous ses pieds, vit inconnu des hommes, mais non pas du Seigneur, qui l'y nourrit du pain de ses anges; c'est là qu'un vœu m'appelle, c'est là qu'une triste captive vous demande de lui laisser faire un pèlerinage. » Malek Adhel la regarde, l'écoute avec un profond étonnement : « Mathilde, lui dit-il, qu'osez-vous projeter? connaissez-vous la

moindre partie des difficultés qui s'opposent à votre entreprise? savez-vous qu'une fois arrivée au Caire il vous faudrait traverser un désert brûlant, aride, immense, semé de soldats indisciplinés et d'Arabes homicides. — Dieu qui lit dans mon cœur le motif qui me guide, reprit-elle en élevant au ciel des regards pleins de piété, Dieu me défendra contre tous les périls. Cette sauvage Thébaïde que je veux traverser n'est un désert que pour les incrédules, pour les vrais croyants elle est peuplée par les descendants des Antoines, des Pacômes, et surtout par l'immensité du Dieu de Jacob, qui n'abandonna jamais ses enfants au besoin. » Malek Adhel regarda la princesse avec une nouvelle surprise; il ne pouvait croire ce qu'il entendait, qu'une jeune fille eût formé seulement la pensée d'un

si téméraire voyage. S'il avait su que la religion n'était pas la seule cause de l'espèce de délire fanatique qui la possédait, ce n'est pas seulement avec surprise qu'il l'eût regardée ; mais à travers la sévérité de son maintien, Dieu qui lit dans le cœur des hommes pouvait seul connaître ce qui se passait dans celui de Mathilde, et seul il apercevait qu'elle eût envisagé les périls du désert avec plus de timidité, si elle avait eu moins d'effroi de ceux auxquels son cœur l'exposait.

Après un moment de silence, le prince reprit la parole : « Écoutez, Mathilde, lors même que mon devoir ne me commanderait pas d'aller joindre mon frère sans retard, lors même que je serais libre de vous suivre dans votre route, je ne vous permettrais à aucun prix de vous exposer aux innombrables dangers dont

vous seriez menacée dans ces vastes solitudes. — Ah ! interrompit-elle avec enthousiasme, elles ne vous inspireraient aucune crainte, si vous saviez comme moi que Dieu est tout puissant ; que ne puis-je vous convaincre que pour me sauver il n'a besoin du secours de personne, et s'il veut que je périsse, ma vie n'est-elle pas à lui ? qu'il la reprenne, je la lui abandonne avec joie. » La foi ardente qui brillait dans le maintien de la vierge, convainquit Adhel que le moment serait mal choisi pour la dissuader de son projet ; résolu d'ailleurs de s'y opposer à force ouverte si elle y persistait, il voulut attendre d'être arrivé au Caire avant de la refuser positivement, espérant que dans cet espace de temps son projet s'affaiblirait de lui-même.

« Écoutez, lui dit-il, demain à la

naissante aurore, mes galères seront prêtes; nous remonterons ensemble le grand fleuve jusqu'au Caire ; là, tandis que j'assemblerai mon armée, vous consulterez sur les dangers de l'entreprise que vous avez conçue, vous verrez si je les ai exagérés, vous jugerez si je puis consentir à vous permettre de vous exposer à une mort certaine, et si je n'ai rien dit à cet égard qui ne soit exactement vrai ; alors, Mathilde, je ne doute pas que vous ne renonciez à votre entreprise, et que vous ne vous déterminiez enfin à me suivre à la cour de Saladin. » Il dit, et se retire. La princesse, loin d'être émue par les mêmes frayeurs que lui, et sentant bien quel est son véritable péril, renouvelle aux pieds de l'éternel le vœu de s'enfoncer dans les déserts de la Thébaïde, jure de n'en jamais sortir plutôt que de reve-

nir auprès de Malek Adhel, et bénit ce Dieu, qui fait ressentir les effets de sa clémence en même temps que ceux de sa sévérité; car c'est en répandant sur les plaisirs coupables et les sentiments déréglés d'extraordinaires amertumes et d'insupportables dégoûts, qu'il oblige par ce moyen à chercher des plaisirs et des sentiments qui soient sans dégoût et sans amertume.

CHAPITRE XVIII.

Le lendemain matin, à peine l'aube commençait-elle à blanchir l'horizon, et le cri des mariniers à retentir dans les airs, que la princesse, accompagnée du duc de Glocester, de sa fidèle Herminie et de quelques officiers anglais, se rendit au bord du Nil. Le soleil se levait, une abondante rosée rafraîchissait la terre, et le ciel était pur et sans nuages, des troupes d'oiseaux blancs se balançaient sur la cime des arbres, et leur plumage d'argent contrastait agréablement avec le vert foncé des dattiers; des milliers de tourterelles

voltigeaient d'un oranger à l'autre; et des vols de pigeons s'abattaient sur les rizières qui bordent le fleuve, pour y chercher leur nourriture.

Mathilde monte dans la galère que le prince a fait préparer pour elle; il y monte aussi, il s'assied auprès d'elle sur un tapis de Perse, à l'ombre d'un pavillon de drap d'or, tendu en dedans, de riches étoffes de l'Inde; les plus rares parfums de l'Yémen brûlent autour d'eux dans des cassolettes de bois de rose, et se mêlent aux parfums plus doux encore des forêts d'amandiers et de jasmin d'Arabie, des touffes de baume, de basilic et de rosiers qui fleurissent le long du rivage: à travers des rideaux de gaze d'argent, Mathilde aperçoit tous les différents aspects d'une riante et fugitive campagne; elle parcourt ce Delta déjà fameux sous l'empire

des Pharaons par sa riche abondance et sa riante fertilité. On y voit le sycomore s'unir au tamarin et à l'élégant cassier qui se pare de faisceaux de fleurs jaunes semblables à celles du cityse ; au dessus la tête du dattier, chargée de ses énormes grappes, domine sur le bosquet ; partout croît la cassie à la fleur odorante ; partout les pommes dorées du citronnier couvrent la cabane du laboureur : ici les larges feuilles du bananier opposent leur vaste ombrage aux rayons ardents du soleil ; là, réuni en groupes agréables, le grenadier se rapproche du fleuve et y réfléchit sa jaune verdure et sa fleur écarlate, tandis que du sein de l'onde s'élève roi des plantes aquatiques, le nuphar à la tête superbe et au large calice azuré : des canaux d'une eau pure et limpide rafraîchissent ces dé-

licieux bocages, et tout ce que les eaux courantes ont de charme sous un climat brûlant, tout ce que la verdure a d'éclat sous un ciel d'azur, enfin tout ce qu'un air doux, suave, balsamique a de voluptueux, ne donne qu'une faible image des délices que la nature a répandues sur cette terre favorisée que le Nil embrasse de tout son amour.

Cependant parvenu au plus haut du ciel, l'astre du jour darde ses feux sur toute la nature : le zéphir se tait, le feuillage est immobile, l'onde dort, les mariniers tombent accablés sous le poids de leurs rames, et le sillage de la galère effleure à peine la surface du fleuve : chacun cherche un abri contre la chaleur, et ne le trouve que dans le sommeil ; tout s'assoupit hors Mathilde et le prince, et seuls ils demeurent agi-

tés quand tout repose autour d'eux. Dès le matin la princesse a eu soin de s'envelopper davantage sous les larges replis de son voile, son chaste bandeau est plus avancé sur son front, elle aurait voulu pouvoir se dérober tout entière sous son habit; hélas! elle aurait mis moins de soins à se cacher, si elle avait su qu'ils ne servaient qu'à l'embellir, et que la modestie, la plus touchante des vertus, est encore la plus séduisante des parures; elle s'est placée le plus loin qu'elle a pu de Malek Adhel; sa tête est penchée en arrière, ses mains jointes et un peu élevées, et ses yeux fixés vers le ciel; à cette sorte d'attitude aérienne, à ce long habit de lin, à ces voiles dont l'ombre favorable adoucit l'éclat d'un teint d'albâtre, le prince croit ne l'avoir jamais vue si belle, et

sent qu'il n'a jamais été si amoureux; il la regarde et ne demande rien, il la regarde et s'approche; il ne la touche pas encore, et déjà c'est en flammes ardentes que son sang court dans ses veines. Mathilde garde le silence, elle songe au vœu qu'elle a fait, à la résolution qu'elle a prise de tout risquer pour s'éloigner du prince, à cette éternelle séparation qu'elle a juré de mettre entr'eux; et ce projet, qui doit le rendre si malheureux, va sans doute la rendre moins sévère: c'est toujours quand le sacrifice est prêt à s'accomplir, qu'on sent mieux tout le mal qu'il va faire, et qu'on voit moins toutes les raisons qui le commandent; elles s'affaiblissent devant la douleur qu'on éprouve, surtout devant celle qu'on cause, et à l'idée des larmes du prince, Mathilde ne sait presque plus quels

se détache, il tombe par terre; elle le voit, et aussitôt ses devoirs, ses fautes lui apparaissent dans toute leur étendue, et la situation où elle se surprend la frappe de terreur; les tendres émotions disparaissent, le repentant effroi leur succède; maintenant elle a des forces pour échapper aux séductions qui l'entourent; et elle va tomber à quelques pas, couverte de larmes et dans un désespoir effrayant. En vain le prince lui parle, elle ne l'entend plus, Dieu seul est présent à sa vue, seul il est devant ses yeux comme un juge inexorable, prêt à venger ses lois violées, et à la frapper pour l'éternité. Pardonne, s'écrie-t-elle dans l'égarement de sa douleur, pardonne, Dieu terrible, si je suis restée auprès de ton ennemi..... Tu as vu quels combats j'ai soutenus, tu as vu quelle horreur j'ai conçue pour ma faiblesse..

Ah ! si j'avais pu secouer ce joug qui m'est plus dur et plus cruel que la mort même, je l'aurais fait... mais je t'ai vainement demandé des secours, tu me les as refusés ; privée de ta force, quelle force pouvait être mon recours ?

Malek Adhel l'écoute avec un mélange de crainte, de surprise et de bonheur. Si quelquefois, en voyant l'émotion de la princesse, il s'était flatté de pouvoir la toucher, plus souvent encore son silence, sa sévérité, lui avaient ôté tout espoir ; jamais sa soumission, ses respects, ses véhémentes prières, n'ont pu obtenir un aveu qu'il aurait payé de sa vie ; elle paraissait ne vouloir que le fuir, ne désirer que son départ ; mais à présent ce qu'il entend ne le rassure-t-il pas ? si elle était demeurée indifférente, se reprocherait-elle ainsi sa

faiblesse ? Cependant il ne peut jouir de ce qu'il espère en voyant ce que souffre Mathilde ; sa raison paraît aliénée ; c'est parce que le remords l'accable qu'elle a laissé deviner la cause de son remords, et ces paroles qui lui échappent ne disent qu'elle aime que parce qu'elles avouent une faute. Pâle, échevelée, noyée dans ses pleurs, en proie au plus violent égarement, elle ne reconnaît même pas l'objet qui peut l'emporter dans une ame comme la sienne sur ses serments et son Dieu ; et s'il est vrai qu'une passion profonde appartient aux hommes de tous les climats et de toutes les religions ; s'il est vrai qu'il n'est point de préjugés qu'elle ne détruise ni d'habitude qu'elle ne surmonte, on ne s'étonnera pas sans doute de voir un disciple de Mahomet s'oublier pour celle qu'il aime,

et Malek Adhel ne pouvoir plus être heureux quand Mathilde est si affligée. Il s'accuse de sa douleur, et pour la voir tranquille, il serait prêt à renoncer à l'espoir d'être aimé. S'il n'ose la quitter dans l'état où elle est, il ose moins encore s'approcher d'elle: « Mathilde, lui dit-il d'une voix soumise, daignez m'entendre. — Eternel, s'écrie-t-elle dans un désordre toujours croissant, éloigne, éloigne cette voix qui me poursuit partout. Ma bien aimée, lui dit-il, si ma présence vous afflige, je m'éloignerai. — Mon Dieu, continue-t-elle, pourquoi me le montras-tu? Avant de le voir je vivais si paisible! mon cœur, pur comme tes cieux, soumis comme tes anges, n'avait jamais formé une pensée dont il eût craint de t'avoir pour témoin.... Pourquoi l'infidèle me suit-il en tous lieux? pourquoi le

retrouvai-je partout ? pourquoi as-tu permis que sa main impie osât toucher la future épouse de ton Christ, sans qu'aussitôt tu l'aies écrasé de ta foudre ?— Hélas ! Mathilde, reprit tristement le prince, vous appelez donc la vengeance de votre Dieu sur ma tête ? — L'ai-je fait ! s'écria l'infortunée en élevant ses deux bras vers le ciel ; ai-je formé des vœux si barbares ? O mon Dieu ! rejette-les ; punis-moi, mais ne me venge pas. » A ces mots plus doux, Malek Adhel fait quelques pas vers la princesse, et lui dit : « Mathilde, daignez m'entendre ; Mathilde, s'il est vrai, s'il est possible que vous m'aimiez.... » A ce mot, elle s'écrie avec un accent plein d'indignation : « O Sarrazin ! qui te donne l'audace de supposer que je t'aime ?— Mathilde, reprend-il, pardonne mon audace, mon espérance est née de

ton repentir; si tu n'avais point d'amour, pourquoi t'accuserais-tu? — Ah! malheureuse, interrompt-elle, ai-je donc dévoilé mon opprobre? suis-je tombée si bas que désormais un infidèle ait le droit de me faire rougir? O cœur qui n'est rempli que de faiblesse, d'indigence et d'amertume! en te laissant toucher par les discours d'un Sarrazin, tu as bien mérité la honte de l'en voir instruit.» Alors, la tête penchée sur son sein, les cheveux épars sur son voile à demi détaché, d'une voix suppliante elle dit: « O prince! que l'état d'abjection où vous me voyez réduite suffise à l'orgueil du démon qui règne sur vous; détournez vos regards de ma misère, ne me forcez pas à la découvrir davantage, et à chercher dans mon ame des choses que je n'y pourrais voir sans horreur. Ah! si ma

honte doit être connue, ce n'est pas à vous que j'en dois l'aveu ; laissez-moi verser mes pleurs loin de vous, laissez-moi, rendez-moi la paix ; que dès ce moment une séparation éternelle soit entre nous. Je ne sais, ô Malek Adhel ! jusqu'à quel point ce sacrifice peut te coûter ; mais apprends que l'homme n'en peut pas faire de si grands dans ce monde, que Dieu n'ait encore dans l'autre de plus grandes récompenses pour l'en payer. »

En prononçant ces mots, le visage de la vierge s'était animé d'une ferveur céleste ; elle penche humblement son front vers la terre en signe de repentir et de contrition. A la vue de cette innocence qui s'humilie, Malek Adhel est saisi d'un saint respect, car il y a tant de beauté, de noblesse, de grandeur, il y a tant de divinité

dans l'innocence qui s'humilie! Après un long silence il répond d'une voix profondément émue : « Jamais je n'entendis de semblables paroles et ne ressentis de pareils mouvements ; tu m'as touché au cœur, et sans doute il y a quelque chose de plus qu'humain en toi. O noble fille! vis en paix sous l'aile de ce Dieu qui sait donner tant de force et de puissance à un sexe faible et timide ; je jure de ne te plus parler d'un amour qui t'offense ; j'en mourrai sans doute, mais t'offenser est bien plus que mourir. »

Il s'éloigne, il quitte le pavillon de la princesse, et va ensevelir au fond de la galère la profonde douleur dont il est dévoré. O sort bizarre ! c'est au moment où l'espérance d'être aimé vient d'entrer dans son cœur, qu'il perd pour jamais celle d'être heureux. Étranger aux préceptes de cette

religion sublime et sévère, qui seule a le courage de lutter contre les passions et la force d'en triompher, Adhel n'avait attribué la froideur de Mathilde qu'à son indifférence, et ne doutait pas que s'il parvenait à la toucher elle ne rejeterait plus ses vœux ; mais à présent que toute sensible qu'elle s'est montrée, il l'a vue, plus ferme que jamais, repousser sa tendresse, et préférer aux plus séduisantes joies de l'amour, la pénitence, l'humiliation et la mort, il rejette toutes les espérances de bonheur qu'il avait embrassées jusqu'à ce jour, et se détourne en frémissant d'un avenir qui ne lui présente plus que le choix d'un éternel malheur, ou pour lui, ou pour celle qu'il aime.

Arrivée au Caire la princesse se dérobe soigneusement à tous les regards; elle ne se laisse voir qu'à quel-

ques chrétiens dispersés dans ces climats, qui, ayant appris son arrivée au Caire, se réunissent joyeusement autour de sa personne sacrée. Elle les interroge sur les dangers du pèlerinage qu'elle médite; ils sont terribles, mais pas assez pour l'intimider; et ce cœur, si faible devant le prince, s'élève avec une intrépidité sans pareille au-dessus des terreurs de la mort. « Écoutez, mes frères, leur dit-elle, j'ai fait un vœu, rien ne saurait le rompre; qu'est-ce que la vie devant lui? Je veux traverser ce désert; je le veux, car je ne crains rien au monde que Dieu et le péché: mes frères, quel de vous me suivra?» Tous, répondent-ils unanimement; car une beauté si angélique, une piété si fervente, et une résolution si héroïque, ne permettent à aucun d'eux de reculer. « Gardez un pro-

fond secret sur ce que je vous conte, ajoute-t-elle ; faites en silence les préparatifs du voyage, avant peu vous serez avertis de l'instant et du lieu où je pourrai me réunir à vous. »

A peine est-elle seule, que le duc de Glocester paraît. — « Madame, lui dit-il, daignez vous approcher de cette croisée, et jeter les yeux sur le bord du Nil ; c'est là que le plus actif, le plus intrépide des guerriers a déjà rassemblé son armée ; voyez comme elle est brillante et nombreuse : tristes chrétiens, avec le capitaine qui la conduit, de quels affreux dangers ne vous menace-t-elle pas ? » — Mathilde s'avance et distingue aussitôt le triple panache du héros qui parcourt tous les rangs ; elle baisse les yeux, et d'une voix timide elle dit : « Le prince s'apprête donc à partir aujourd'hui ? — Non,

madame, ces innombrables bataillons ne sont pas encore suffisants à son gré; il va chercher de nouvelles troupes à Memphis et à Arsinoé, demain il reviendra; le jour d'après est désigné pour le départ de l'armée et celui de votre altesse : la lettre que voici, que le prince m'a chargé de remettre, vous en instruira sans doute. » — La princesse la prend, elle lit, et une tendre rougeur vient colorer les lis de son front : pénétré du regret de l'avoir offensée, Malek Adhel n'ose point se présenter devant elle; ce héros, qui sous ses yeux se distingue de tous les guerriers qui l'entourent par la fière audace de sa contenance, qui, prêt à affronter mille morts, semble né pour commander le monde, et ne connaître aucune crainte, est arrêté pourtant par celle de lui déplaire,

et un regard sévère retient et fait trembler celui que l'univers entier n'intimiderait pas. Comment n'être pas touchée de tant d'amour, comment n'être pas flattée de tant de puissance ? Mais plus Malek Adhel s'empare du cœur de Mathilde, plus elle sent la nécessité de le fuir. « Après demain, lui écrit-il, nous partirons ensemble, je vous conduirai à la cour de Saladin, dans cette Jérusalem si chère à votre piété : si vous l'exigez, je ne vous verrai point, je ne vous parlerai pas; je me soumettrai à tous les sacrifices, hors à celui de vous rendre aux chrétiens, et j'obéirai à tous vos ordres, hors à à celui de vous laisser traverser le désert. » — Non, quelque soit la volonté du prince, Mathilde sera fidèle à son vœu; elle l'a juré à l'Éternel; y manquer serait un sacri-

lège, et sa perte en serait le châtiment ; sûre de l'entier dévoûment du duc de Glocester, elle lui fait part de sa position et de son projet ; ému de la grandeur d'ame que lui découvre la noble sœur de son maître, il lui demande de partager la gloire de son entreprise ; elle y consent, lui indique le lieu où les chrétiens réunis font les apprêts du voyage, et ajoute : « Dites-leur que tout soit prêt ce soir : à l'entrée de la nuit, quand Malek Adhel aura quitté le Caire, vous viendrez m'en instruire ; nous nous réunirons tous alors, et sous les auspices du même Dieu, nous irons chercher le saint, qui nous apprendra comment on traverse le monde sans faiblesses, et comment on arrive au but sans s'égarer. » — Le duc de Glocester obéit ; Mathilde, demeurée seule, attache ses regards

avec un peu plus de hardiesse sur le héros prêt à passer le Nil pour se rendre à Memphis ; elle va le perdre de vue, elle sent que c'est peut-être pour toujours, et ses yeux se remplissent de larmes : si elle trouve la mort au désert, elle quittera la vie sans l'avoir revu, sans l'avoir détrompé de ses fatales erreurs, sans l'avoir béni pour tous les biens qu'elle en a reçus ; ce prince magnanime, que les chrétiens chérissent, révèrent malgré son aveuglement ; ce prince qui n'a point d'égal dans le monde, ce prince à qui elle doit cette vie qu'elle va offrir à Dieu pour expiation d'un amour coupable, elle ose presque l'aimer en cet instant, oui elle l'ose, parce que cet instant est sans doute le dernier où ses yeux pourront l'apercevoir sur cette terre. — « Ah ! s'écrie-t-elle involontaire-

ment, regarde-moi, regarde mes larmes, qu'elles te consolent de tout le mal que je vais te faire. » — Elle pleure et ne peut achever, elle pleure et s'étonne, et s'afflige, et se repent des mouvements qui l'agitent. Hélas! où sont les tranquilles plaisirs, les paisibles joies de son adolescence; qu'a-t-elle gagné à chercher d'autres biens, et qu'a-t-elle rencontré hors de sa retraite? D'épaisses ténèbres, de cruelles agitations, et une infinité de maux dont les noms lui étaient même inconnus dans son premier état d'innocence.

CHAPITRE XIX.

En se séparant pour deux jours de Mathilde, Malek Adhel était loin de soupçonner la fuite qu'elle méditait; s'il avait été surpris qu'elle eût conçu le hardi projet de traverser le désert, il lui semblait impossible qu'elle l'exécutât, et la pensée qu'elle allait profiter de son absence pour tenter en secret ce grand voyage, était une pensée si étrange, qu'elle ne s'était jamais présentée à son esprit. Un seul doute à cet égard l'eût empêché de partir, et au moment où il marche vers Memphis, s'il pouvait deviner quel malheur le me-

nace, comme il reviendrait précipitamment sur ses pas, comme tout autre intérêt s'effacerait devant celui-là. Hélas ! dans deux jours, quand il va rentrer au Caire, et qu'il apprendra que la princesse n'y est plus, que deviendra-t-il, et que pourra-t-il faire, si ce n'est de tout abandonner pour la suivre, et d'aller la disputer au désert, à la mort et à Dieu. De son côté, Mathilde ne pense point que l'amour inspirera un tel dessein au prince : elle s'attend si peu à être poursuivie, qu'en quittant le Caire, elle croit ne plus revoir Malek Adhel; mais cette pensée cruelle, qui déchire son cœur, ne suspend point ses desseins, et c'est le jour même du départ du prince qu'elle commence à les accomplir.

A l'instant où la nuit commence,

le duc de Glocester vient la chercher : elle sort avec lui, elle feint de se rendre au petit village de la Matarée, ainsi nommé parce qu'il a une source d'eau douce fameuse par une ancienne tradition : c'est là que fuyant la persécution d'Hérode, se réfugia la sainte famille, et que le divin enfant fut baigné dans cette fontaine.

Chacun croit aisément que la dévotion de la princesse l'appelle dans un lieu si sacré pour sa foi, et si célèbre par les miracles qui s'y sont opérés, que les musulmans eux-mêmes le révèrent ; en effet elle s'y rend, elle y trouve avec les moines chrétiens qu'elle a prévenus, tous ses fidèles anglais qui ont juré aussi de la suivre au désert : deux chameaux, trois guides, des fruits secs, un peu de farine et plusieurs ou-

tres d'eau fraîche sont cachés dans une grotte voisine; c'est là tous les secours que les chrétiens ont pu se procurer sans être soupçonnés par les musulmans. Enfin la troupe se réunit dans la caverne, quelques flambeaux en éclairent à peine les noires profondeurs; mais c'est dans ce lieu même que Mathilde, avant de se mettre en route, veut qu'un des prêtres de sa suite célèbre le grand mystère; elle n'y participe point encore, et pour se croire digne de la céleste victime qui se dévoue chaque jour pour l'homme mortel, elle attend que les péchés dont elle s'accuse lui aient été remis par le saint du désert.

Durant le premier jour, la caravane traverse une campagne fertile, où le doura à feuilles de roseaux élève sa tête vigoureuse et se cou-

ronne de gros épis ; à côté, le pistachier sauvage couvre la terre de ses vastes rameaux ; le vert foncé de son feuillage et le pourpre délicat de ses naissantes grappes contraste agréablement avec l'azur des cieux ; à ses pieds le lin étend ses plaines bleuâtres ; plus loin le palmier de la Thébaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, et le concombre et le melon dorés pendent au bord des innombrables canaux que le grand fleuve s'ouvre dans les terres. Mais le second jour ce riant aspect change de face ; on arrive dans la plaine sablonneuse d'Elbakara, dont l'étendue ne présente qu'une plage immense et stérile ; on rencontre seulement dans l'enfoncement des rochers et sur le bord des torrents d'hiver, un peu de verdure, des accacias qui produisent la gomme arabique, le séné, le bois de scorpion

et quelques autres plantes; les autruches, les chamois, les gazellés et les tigres habitent les antres des rochers, et bondissent à travers ces sables, où jamais une seule herbe ni une touffe de gazon ne viennent réjouir leurs regards. En vain cherche-t-on quelque fontaine pour appaiser la soif ardente dont on est dévoré; ce n'est qu'au pied du mont Kaleil qu'on trouve une source d'eau saumâtre, la seule où les bêtes féroces et les hommes puissent se désaltérer; deux ou trois sycomores l'entourent, et au-dessus on aperçoit des grottes d'hermites abandonnées, que la ferveur des premiers siècles du christianisme avait conduits dans cette affreuse solitude.

La princesse les regarde en soupirant: Ah! se dit-elle tout bas, heureux ceux qui avaient choisi ce séjour sauvage! c'est là que, séparés du

commerce des humains, rien ne troublait leurs jours paisibles. Sans doute les miens le seraient encore, si je n'avais pas franchi ces murs sacrés qui me cachaient aux yeux des hommes; séduite par la présomptueuse espérance de valoir mieux que mes compagnes, en venant adorer le Sauveur du monde, c'est mon orgueil qui m'a entraînée sur ces bords funestes, et c'est lui qui m'a perdue. Tandis que plongée dans cette rêverie, Mathilde ne s'occupait que de ses fautes et de ses remords, le chameau qui la portait descendait, sans qu'elle s'en aperçût, la pente rapide de la montagne; bientôt des exclamations d'effroi retentissent à ses oreilles; elle lève la tête, et voit les compagnons de ses pieux travaux effrayés de la perspective qui se découvre à eux; c'est une mer de sable dont le soleil a dévoré toutes les substances

végétales, que le vent soulève par moments en tourbillons impétueux, et dont l'immensité n'a de bornes à l'orient que l'horizon, et à l'occident qu'un demi-cercle de roches brûlées. L'intrépide princesse contemple cet horrible aspect, et le voit d'un œil ferme : que peut-elle craindre dans la situation où elle est ? Que sont tous ces dangers auprès de celui qu'elle fuit ? De quoi peut-elle trembler, si ce n'est de retourner en arrière ? et qu'est-ce que la mort a d'effrayant pour l'infortunée qui, portant dans son sein une passion terrible, entend à tous moments le ciel qui lui crie qu'il y faut renoncer. Indifférente sur les maux qui l'attendent, Mathilde ne s'inquiète que sur ceux des gens qui la suivent ; elle les rassure, les encourage, elle fait parler la foi, la religion, l'espérance, et élevant sa main

prosternée à ses pieds, en face de l'effroyable désert, ne profanez pas ces paroles sacrées, en les prononçant devant une pauvre pécheresse; car nul ici n'est souillé d'autant d'iniquités que moi. » Tous l'écoutent avec une admiration nouvelle, et prennent cet aveu pour la religieuse ardeur d'une sainte qui, en se mettant au-dessous de tout, croit ne s'être jamais assez rabaissée. Cependant, comme ils voient que leur admiration l'afflige, ils se taisent, se lèvent, et s'élancent courageusement à la suite de la vierge, dans les brûlantes régions qui s'étendent sous leurs yeux.

Ils marchent tout le jour au sein de ces landes sablonneuses que les feux d'un soleil ardent frappent à plomb, et dont la reverbération réfléchit un éclat qui blesse les yeux;

et une chaleur si terrible que les hommes les plus robustes ont peine à la supporter. La nuit ne leur apporte presqu'aucun soulagement ; car alors les vents cessant de souffler, le calme les laisse exposés aux exhalaisons suffoquantes des sables embrasés qui leur servent de lit ; mais au milieu de tant de maux, il n'échappe pas une plainte, pas un regret à Mathilde ; loin de trouver qu'elle paie trop cher le salut qu'elle va chercher, elle voudrait que plus de souffrances expiassent encore mieux sa faiblesse, et se réjouirait que son corps fût déchiré par les douleurs les plus aiguës, si elles pouvaient, en pénétrant jusqu'à son cœur, y détruire l'amour qui le remplit, et que jusqu'ici rien n'a pu seulement affaiblir.

Mais si elle se plaît dans les maux qu'elle endure, ceux qu'éprouvent

les compagnons de sa route la trouvent compatissante et sensible. Tandis qu'ils sont couchés, haletants, sur une terre brûlée, la charité lui prête ses forces pour les secourir; elle panse les plaies de l'un, baigne les yeux saignants de l'autre, soulage celui-ci par des paroles, ranime celui-là par des prières, et enfin, par un mélange d'humanité et de pénitence, elle se prive d'une partie de la portion d'eau qui lui est destinée, et la partage elle-même aux faibles et aux malades.

Après avoir erré encore deux jours et deux nuits dans ces affreuses solitudes, les voyageurs épuisés entendent au loin le bruit des vagues d'une autre mer que celle qu'ils viennent de traverser; bientôt leurs yeux découvrent à l'extrémité de l'horizon l'étendue de la plaine liquide dont, à cette distance, les ondula-

tions semblent se confondre avec celles des sables du désert; mais déjà ce bienfaisant aspect a ranimé tous les courages, a dissipé toutes les fatigues; les poitrines desséchées commencent à respirer un air plus frais; on se hâte, on court, on arrive, tous se précipitent dans les ondes salutaires qui leur offrent un si doux soulagement, et dont le voyageur qui vient de parcourir le désert peut seul comprendre l'inexprimable délice. La modeste princesse se détourne, s'éloigne, s'assied à l'ombre d'une roche; là, les pieds nus et baignés dans la mer, elle découvre en remontant le rivage, l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple à travers les flots suspendus, et au sud est le mont fameux d'Oreb et de Sinaï, où il reçut les tables de la loi.

Après une halte assez longue, la caravane se réunit et côtoie les bords de la mer. Combien, en comparaison du désert aride, ces frais rivages ont de beautés ! Couverts de coquillages sans nombre, les plantes marines en tapissent les rochers, et du sein de l'onde s'élèvent des forêts de coraux, dont la tête écarlate se marie merveilleusement avec la fluidité verdâtre des eaux de la mer. Mais la triste Mathilde demeure indifférente aux charmes de cette nature, comme elle l'a été aux horreurs de celle du désert ; une pensée unique l'occupe et l'absorbe ; hors le poison qui la tue et le remède qu'elle va chercher, rien ne peut trouver place dans son imagination ni dans son cœur, et le seul plaisir que lui cause la vue de ces rivages naît de l'espoir d'arriver plutôt au monastère ruiné, où l'enfant

de Bazile doit lui ouvrir la route de la miséricorde et du salut.

Les voyageurs passent le jour entier à chercher quelques traces de l'habitation où tendent tous leurs vœux ; ils se dispersent ça et là, s'interrogent, se découragent, et murmurent de ne trouver dans ces vastes solitudes aucun être vivant qui dirige leurs pas incertains. Cependant la princesse marche seule à leur tête ; elle aperçoit de loin un rocher menaçant, dont le pied repose dans la mer, une sorte de flèche s'élève au-dessus ; elle approche, le cœur palpitant, et distingue bientôt la croix qui lui indique la demeure du saint. A cette vue, elle sent ranimer sa foi et sa vertu ; pleine de confiance dans les salutaires instructions qui l'attendent, et ne doutant pas qu'elles ne la délivrent du pouvoir de l'enfer ;

déjà elle se croit sauvée, et dans son ardente reconnaissance, elle bénit à haute voixle nom sacré de l'Éternel.

Sa petite troupe la rejoint; d'une main elle lui montre le signe révéré de la rédemption, de l'autre elle détache son chaste bandeau, et les cheveux épars, les pieds nus, les yeux baissés, les mains croisées sur sa poitrine, et dans l'attitude du recueillement et de la contrition, elle s'avance humblement vers la grotte de l'hermite.

Avant de l'atteindre, elle erre long-temps à travers les débris d'un monastère, dont les ruines récentes déposent moins contre les injures du temps que contre l'impiété des infidèles. Deux pêchers sauvages croissent parmi les décombres, et plusieurs tronçons de colonnes corinthiennes avec une croix au milieu du

chapiteau, jonchent un pavé de granit rouge, chargé d'hiéroglyphes. En foulant aux pieds ces restes antiques, Mathilde est arrivée sous un vaste portail, dont l'œil peut à peine mesurer la hauteur; au-delà elle entrevoit les ténèbres du sanctuaire, et à l'instant où elle va s'y enfoncer, elle s'arrête saisie d'un frémissement religieux, comme si elle n'osait pénétrer dans cette nuit profonde, où réside la suprême majesté d'un Dieu; mais tout à coup elle entend une voix, dont les sons mélodieux lui inspirent des pensées célestes; elle croit que c'est l'Éternel lui-même qui l'appelle. A la lueur des rayons de la lune, qui percent à travers le dôme écroulé, elle parcourt les bas côtés de l'église, et aperçoit enfin le pieux cénobite prosterné sur les marches de l'autel, et chantant les louanges du

Seigneur dans le calme et le silence de la nuit.

Elle tombe devant lui, la face contre terre, en s'écriant : « O ancien des hommes ! ô saint des saints ! » Le solitaire, étonné, se retourne : depuis trente années qu'il remplit ce désert de sa longue et merveilleuse pénitence, c'est la seconde fois qu'une voix humaine a frappé son oreille ; s'approche ; quelle est sa surprise en voyant une fille si jeune et si belle dans la créature qui lui a parlé : par quel miracle a-t-elle eu la force de traverser tant de déserts, et où a-t-elle trouvé assez de zèle pour arriver jusqu'à lui : mais la rare beauté de la vierge lui donne bientôt une autre pensée ; il croit que c'est Satan lui-même qui, sous cette forme enchanteresse, vient essayer de tenter sa sagesse. « — Retire-toi,

s'écrie-t-il avec une terreur religieuse, que viens-tu chercher ici, et que veux-tu de moi?—O mon père, répond la princesse sans quitter son humble attitude, ne me repoussez pas : je suis venue ici au péril de ma vie ; j'ai bravé de grands dangers pour obtenir de vous le secours qui peut seul me sauver. Si vous me le refusez, à qui recourir, où trouver un appui contre mon propre cœur? Je deviendrai la proie d'un Sarrazin, et mon ame immortelle sera à jamais perdue. » — Ces mots, son accent surtout, persuadent le vieil hermite ; il relève avec bonté la vierge éperdue. — « Je t'entendrai, ma fille, lui dit-il, et quelles que soient tes fautes, la foi qui t'a conduite ici, la foi, le plus grand trésor des chrétiens, te sauvera : mais sans doute tu n'es pas venue seule, où sont tes

compagnons ? Qu'ils viennent, qu'ils partagent avec toi les faibles secours que je puis vous offrir. — Ils sont restés en arrière, reprend Mathilde, et je crois entendre retentir leurs pas dans ces ruines. » — L'anachorète s'avance au devant d'eux, il les distingue facilement à la clarté de la lune, qui, sous le ciel pur et serein des tropiques, jette une lumière plus vive que le soleil nébuleux du septentrion : attendri de retrouver des hommes après avoir vu tant de jours s'écouler dans la solitude du désert, il sourit à ses frères et appelle sur eux les bénédictions du Très-haut. — « O vous, leur dit-il, que la providence a conduits jusqu'ici, sans doute une même croyance nous unit ; mais de quels bords venez-vous ? Êtes-vous nés dans cette fertile Europe, dont toutes les heu-

reuses nations reconnaissent la loi du Christ, ou bien avez-vous vu le jour dans ces murs sacrés qu'entourent des nations infidèles, et où le chrétien est obligé de leur disputer sans cesse la terre teinte du sang de son rédempteur? — C'est au nom du divin fils de Marie que nous venons tous auprès de vous, reprit le duc de Glocester; ceux-ci, en montrant les pélerins, sont des chrétiens natifs de Syrie et d'Égypte: ces guerriers et moi avons abandonné la florissante Albion, notre patrie, pour venir combattre les infidèles, et cette jeune et belle vierge est Mathilde d'Angleterre, sœur de ce vaillant roi Richard, dont les hauts faits d'armes retentissent dans tout l'univers. — Ah! ma fille, s'écria l'hermite en tournant ses regards attendris vers la princesse, sous un extérieur si déli-

cat, quel cœur intrépide portes-tu? Née au milieu des gloires du trône, tu as eu le courage de les fouler aux pieds, pour venir chercher ici la retraite du plus humble des solitaires: quiconque a renoncé comme moi au monde et à ses vanités, compterait sans doute ta naissance pour rien, si elle ne rehaussait la rare vertu qui, à la fleur de ton âge, t'a fait préférer le sac de la pénitence à la pourpre des rois: beaucoup d'hommes obscurs ont fui au désert les terribles tentations d'une chair corrompue; mais quel sacrifice fut jamais plus grand que le tien?» — Mathilde soupire; en effet, si elle en croit son cœur, jamais sacrifice ne fut plus grand que le sien. « Viens, auguste vierge, continue le solitaire, et vous, mes frères, venez

aussi partager avec moi les seuls fruits qui naissent sur ces bords, venez vous désaltérer auprès de ma fontaine, et après avoir pris un peu de repos, vous m'apprendrez quelles grandes catastrophes ont agité le monde depuis les derniers sons qu'il a fait retentir jusqu'ici. » — Il dit, et entre dans sa grotte pour y préparer le frugal repas : il allume un flambeau de la résine qui découle du térébynthe, aussitôt la flamme vive et odorante éclaire et parfume l'intérieur de l'humble cellule : il prépare une pâte assaisonnée avec de l'huile de sésame, il y joint des pêches sauvages, des dattes séchées au soleil, un rayon de miel, quelques noix de cocos pleines d'un lait sucré : il pose ces mets sur une pierre polie, qui est la seule table qu'il possède ;

comme la natte grossière qui lui sert de lit est le seul siège qu'il ait à offrir, et en donnant tout ce qu'il a, il ne s'afflige que de n'avoir pas davantage à donner. — « Depuis trente années que j'habite ce désert, leur dit-il, je ne m'étais pas aperçu encore de ma pauvreté, et voici la première fois que j'ai senti qu'il me manquait quelque chose. — Mon père, reprit un des plus vieux guerriers, il y a plus d'hospitalité dans ce peu de paroles, qu'on n'en trouverait maintenant dans le palais des grands et à la cour des rois. — Mon fils, répondit l'hermite, la France a-t-elle donc perdu ses monarques; leur cour était autrefois l'asile de la religion et de toutes les vertus. — On remarque dans le jeune héritier de ce vaste empire, repartit un des chrétiens

d'Asie, toutes les brillantes qualités qui distinguèrent jadis ses ancêtres; mais une trop vaste ambition et une soif insatiable des grandes conquêtes font craindre à ses sujets que son règne ne soit pas celui des vertus paisibles: Philippe-Auguste est son nom; maintenant en Syrie, il a réuni son armée à celle de Richard, afin de marcher de concert à la conquête de la cité sainte. — Qu'entends-je, reprit le cénobite, la maison de Bouillon ne règne-t-elle plus sur le trône de Jérusalem, qu'elle avait acquis par tant de travaux et de sang? — Deux lions sortis de la plaine de la Mésopotamie, répondit un des soldats anglais, sont venus déposséder cette antique race et dévorer l'empire des chrétiens; tout tombe, tout est renversé sous l'épée foudroyante

de Saladin et de Malek Adhel.... — Ah! quels funestes noms prononcez-vous, interrompit le solitaire; j'ai su versquel temsces deux effrayants météores parurent tout à coup en Égypte, renversèrent la famille des Alides, et exercèrent de grandes cruautés contre les chrétiens; un d'eux, échappé du supplice, se réfugia dans le désert, et parvint jusqu'ici; il me parla de ce terrible Saladin, dont l'ambition faisait trembler tout l'Orient, de ce Malek Adhel, plus terrible encore, dont l'ardente valeur menaçait déjà tous les descendants du pieux Godefroi : à ce récit je plaignis les chrétiens, je prévis leurs désastres, et je gémis sur les crimes du monde qui devaient être bien grands, puisque Dieu avait permis que, pour le punir, deux nouveaux Goliath

parussent ensemble, sans qu'un David se levât pour les combattre : peu après le chrétien fugitif s'ennuya de ma profonde retraite, redoutant le séjour des villes, et n'osant retourner parmi les persécuteurs de la foi; la mélancolie le saisit, et il mourut dans mes bras : avec lui s'éteignit le bruit que son arrivée avait fait dans le désert, et tout rentra ici dans le silence ; je me retrouvai seul, moins seul cependant qu'auparavant, je restais avec un tombeau : le voilà, ajouta-t-il en montrant une large pierre à l'entrée de la grotte, je l'ai creusé moi-même; c'est là que repose le seul cadavre humain que couvrent les sables de ce rivage, et la seule société qui me soit restée des hommes. »

Pendant que le solitaire parlait,

Mathilde avait toujours eu les yeux attachés sur lui; elle ne pouvait se lasser d'admirer la sérénité bienheureuse qui respirait dans tous ses traits: la nouvelle de la chute de Jérusalem ne l'avait pas même altérée : on eût dit que les malheurs du monde ne pouvaient plus atteindre celui qui avait mis trente années de solitude et de pénitence entre ce monde et lui : la vie dont il avait rejeté avec mépris les caresses, les infidèles joies et les vaines amitiés, n'était plus pour lui qu'une route de paix qui le conduisait à ce ciel où il avait déjà toutes ses pensées : aussi le temps, qui ne marque sa course sur le visage des hommes qu'à l'aide des soucis et des agitations, ne trouvant jamais une inquiétude dans l'ame du solitaire, ne laissait sur lui presqu'au-

cune trace de son passage, et multipliait les années sur sa tête sans pouvoir donner à sa vieillesse l'air de la décrépitude.

CHAPITRE XX.

Les voyageurs, épuisés de fatigue, s'abandonnent bientôt au sommeil; Mathilde va goûter quelques heures sur le petit lit de mousse qu'on lui a préparé, et l'hermite profite du moment où il voit ses hôtes endormis pour aller sur le bord de la mer ramasser des coquillages et des œufs de tortues pour la nourriture du jour; quand il est seul, il s'abstient de toucher à aucune créature douée de vie; mais le repas de la veille a épuisé ses faibles provisions, et son premier devoir est de songer à ses frères.

Il va ensuite préparer l'autel, où

pour la première fois les vœux de plusieurs hommes vont se joindre aux siens, et monter ensemble vers le trône du Tout-puissant : l'attente de cet instant si désiré par Mathilde, hâte celui de son réveil : elle se lève, regarde autour d'elle, le vieux du désert ne paraît pas, elle sort de la grotte pour le chercher; et au moment où ses yeux découvrent à l'Orient le golfe Arabique, elle demeure éblouie du spectacle qu'il présente. Les riches teintes de pourpre, de violet et d'aurore dont le ciel éclate, à demi-plongées dans la mer, y réfléchissent leurs teintes adoucies. Tout repose encore dans le silence, et les ondes agitées d'un léger frémissement semblent attendre avec respect la naissance de l'astre qui va sortir de leur sein pour se rendre dans le ciel, qui l'attend à son tour. Tout

à coup il paraît, semblable d'abord à un point lumineux qui jaillit hors des eaux ; il se change bientôt en un globe de rubis éblouissant, qui répand comme une traînée d'or transparent sur tout le cercle de l'horizon ; à son superbe aspect, la pointe des roches blanchâtres qui bordent le rivage étincelle de mille feux, chaque vague roule des flots d'or, et le brillant auteur de tant de merveilles, répandant par torrents ses gerbes enflammées, inonde son vaste empire de sa pure lumière, et monte vers la voûte céleste avec l'éclat et la majesté du roi de l'univers, du père de la vie, et du triomphateur des ténèbres et du temps. Appuyée contre le roc dont le pied est constamment battu par les flots, Mathilde en silence contemple avec un saint respect la scène magnifique que la

mer, la terre et le ciel réunis présentent à ses regards; elle s'écrie : Astre immense qui sembles devoir être immortel, un jour pourtant tu t'éteindras, un jour tu tomberas avec le monde; jour terrible! l'ange sonnera la trompette sacrée, les générations secouant la poudre des tombeaux s'assembleront devant le trône de l'Éternel, et dans sa justice rigoureuse, Dieu pèsera les fautes des hommes; il faudra comparaître devant lui, dévoiler ses faiblesses et montrer tout son cœur... Ah! malheureuse, il faudra donc montrer ton amour, cet amour coupable qui te consume, et dont la redoutable pensée du dernier jugement ne peut pas te guérir; il faudra donc avouer tes criminels regrets, confesser que la joie que tu goûtes en servant Dieu est si faible, que tu ne peux t'en con-

tenter, et que ton cœur, qui ne saurait vivre sans joie, est assez infidèle pour en aller chercher dans l'amour d'un Sarrazin; il faudra donc dire enfin que ce Sarrazin te touche plus que toutes les merveilles du monde, et que tu n'aspires plus qu'avec tiédeur à ce ciel, qu'il ne doit point habiter avec toi.

L'accent de la princesse en prononçant ces mots avait quelque chose d'amer et de déchirant qui retentit aux oreilles de l'hermite; il écoute attentivement d'où partent ces sons douloureux, et il se hâte d'aller porter la paix à l'affligée qui la demande. « Ma fille, dit-il, d'où viennent les plaintes que tu formes? quels honteux secrets cachés dans ton ame agitent ainsi ta conscience? Se pourrait-il que sous les dehors de la plus céleste innocence, tu portasses le re-

mords d'un crime? — Je n'en ai commis aucun, mon père, reprit Mathilde avec un profond soupir; mais mon cœur n'en est pas plus pur, car il se plaît dans son désordre et aime le péché que Dieu lui défend. Aujourd'hui je vous parlerai, mon père, je ne prendrai ni repos, ni sommeil que vous ne m'ayez entendue, et j'espère qu'un nouveau jour ne se lèvera pas sans me trouver réconciliée, par votre saint ministère, avec ce Dieu que j'ai tant offensé. — Je t'entendrai, ma fille, répliqua le cénobite; mais voici tes compagnons qui s'éveillent, commençons par offrir tous ensemble un sacrifice à l'Éternel; humilie-toi, verse devant lui cette humble douleur du péché, qui lui est un sacrifice d'une odeur infiniment plus agréable que celle de l'encens et des parfums. C'est ce parfum précieux qu'il vit ré-

pandu avec tant de plaisir sur ses pieds sacrés par la pécheresse, car il n'a jamais rejeté un cœur contrit et repentant. — Hélas ! repartit Mathilde en le suivant la tête baissée, qu'il me serait doux en m'approchant du grand mystère, d'y répandre comme Madeleine les pleurs d'un cœur pénétré de l'amour divin ; mais où trouve-t-on cette abondante effusion de larmes saintes, quand le cœur s'échappe ailleurs ? » Le solitaire la comprit, mais ne lui répondit rien ; car il ne pouvait apporter de remède à son mal qu'autant qu'il en connaîtrait la cause et l'étendue. Il continua à marcher en silence jusqu'au lieu où les chrétiens s'étaient endormis ; il les trouve debout : « Mes frères, leur dit-il, consacrons ce jour mémorable, l'autel nous attend, unissons nos prières, et que nos voix,

élevées jusqu'aux cieux, y fassent entendre qu'il n'y a point de désert si aride, de retraite si solitaire, où le Dieu de Jacob ne trouve des enfants fidèles et des adorateurs zélés. » Chacun courbe la tête ; il s'avance alors au milieu des décombres, les chrétiens le suivent ; ils regardent autour d'eux, et contemplent sans pouvoir se lasser, ces colonnes éparses, brisées, ces pilastres entassés, ces vestiges d'une magnificence passée, et ces innombrables débris qui étonnent l'imagination par leur grandeur, comme ils attristent l'ame par leur ruine. « Hélas ! mon père, s'écrie l'un des guerriers, cette nef auguste qui subsiste encore en partie, ce double rang de pilliers, et cette arcade si élevée, que l'œil se fatigue à en mesurer la hauteur, tout cela aussi se détruira-t-il ? » Il dit, et du sein du

silence qui règne dans ces vastes ruines une pierre ébranlée se détache, tombe, et lui répond. A cette voix de la destruction, tous les assistants prennent une contenance morne et lugubre; l'hermite s'arrête, et élevant ses deux bras au-dessus de sa tête, il s'écrie avec un accent animé : « Autréfois ce temple fut debout, il fut habité par de pieux solitaires, dont les saintes hymnes se confondaient chaque jour avec celle des anges; voici la grotte de son fondateur, de S. Jean Climaque, qui s'y retirait pour pleurer les crimes du monde, et désarmer en sa faveur la colère céleste; alors on n'approchait de cette place qu'avec un cœur plus pur, une foi plus ardente; mais l'impie n'a fait que paraître, et tout s'est écroulé. La mort a frappé les serviteurs de Dieu, les sacrés cantiques ont cessé,

et le silence et la destruction se sont emparés de cette demeure désolée ; encore un peu de temps, et la seule voix qui retentit dans ces ruines s'éteindra aussi ; encore un peu de temps, et ce corps misérable retournera en poudre comme ces colonnes qui rampent sur la terre, après avoir touché jusqu'aux cieux ; encore un peu de temps, elles et moi nous nous dissoudrons en entier, et il ne restera de nous qu'un peu de poussière qui ira se mêler et se perdre avec les sables du désert. Alors, si des fidèles viennent chercher ici les vénérables restes de ce monument, ils les chercheront en vain, tout aura disparu, et la piété elle-même ne reconnaîtra plus la place où elle versait ses larmes. Mais alors, mes frères, continua-t-il avec un enthousiasme prophétique, alors je serai avec vous dans ce temple

immortel qui n'a point été bâti par la main des hommes, dont la destruction et l'impiété ne peuvent approcher, où jamais ne cessent les sacrés concerts des chérubins, où rien ne passe, ne change, ne finit, et où le bonheur du juste n'a d'autre terme que cette éternité qui n'en a point. »

En parlant ainsi, le vénérable hermite, avec son cilice de poil de gazelle, sa tête chauve, sa barbe blanche et le front tout chargé de palmes évangéliques, semblait, au milieu de ses décombres, comme l'ange précurseur des miséricordes divines, debout au milieu des débris du monde. Cependant il s'avance et monte vers l'autel; les chrétiens se rangent autour de lui; le duc de Glocester, la tête nue, s'agenouille avec ses Anglais autour d'un énorme bloc de granit, dont la mousse commence à faire

sa proie ; plus loin, les pélerins, vieux soldats du Christ, sont prosternés près d'une colonne brisée ; au milieu de tous ces hommes, la vierge, seule de son sexe, se distingue moins par ses habits que par sa pieuse attitude et sa merveilleuse beauté ; toute en larmes, elle offre mille fois son cœur à Dieu, s'efforce de laisser le passé dans l'oubli, l'avenir à la providence, et de donner le présent au ciel ; mais toujours un invincible penchant l'entraîne vers d'autres intérêts que les siens, le nom de Malek Adhel se mêle à toutes ses prières ; si elle les commence pour elle, c'est pour lui qu'elle les finit ; et quand elle demande à Dieu ses grâces victorieuses, dans lesquelles il n'entre pas moins de puissance que d'amour, et que son beau visage se colore d'un feu plus vif, ce n'est pas alors pour elle

qu'elle prie. Ah ! que ses prières seraient plus animées encore, que la reconnaissance y prêterait une plus ardente ferveur, si elle savait ce qui se passe au désert ; si elle savait que les Bedouins la menacent, et que tandis qu'elle demande à Dieu de sauver Malek Adhel, Malek Adhel s'avance pour la sauver.

L'auguste cérémonie est achevée, le cénobite ramène ses hôtes dans sa cellule, il leur présente le repas qu'il leur a préparé le matin, et ne se lasse point de les questionner sur tout ce qui se rapporte à la propagation de la foi et à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ. Il s'informe surtout de l'archevêque de Tyr, de ce grand apôtre de la doctrine évangélique. « Quand je quittai le monde, dit-il, Guillaume était jeune encore, mais déjà la supériorité de ses lumières,

d'éminentes vertus et un zèle infatigable pour la foi, l'avaient fait nommer à la seconde dignité épiscopale de l'Orient, et l'unanimité des suffrages le désignait au patriarchat de Jérusalem, comme seul capable de remplir dignement cet honorable et sublime ministère. Y a-t-il été appelé en effet? — Mon père, répondit le duc de Glocester, je ne profanerai point la pureté de cette solitude en vous faisant le récit de tous les désastres, de tous les scandales de la cour de Jérusalem; c'est bien plus les vices de ses rois que la valeur des infidèles qui a entrainé la chute de ce grand royaume. Lorsqu'il subsistait encore, au lieu de nommer un Héraclius, un monstre de débauche, au siège de Jérusalem, si on y eût appelé le vertueux Guillaume, la sainteté de ses mœurs eût servi d'édi-

fication et de boulevard aux chrétiens, et on eût vu alors ce que la différence d'un homme à un autre homme peut avoir d'influence pour la conservation des empires ; mais je ne m'étendrai pas davantage sur cet objet, je vous dirai seulement que l'archevêque de Tyr est toujours l'homme que vous avez connu ; long-temps, par la seule sagesse de ses conseils, il a retenu le trône de Jérusalem sur le penchant de sa ruine ; et lorsque les débordements des chrétiens et les armes des infidèles l'eurent précipité dans l'abîme, seul il ne désespéra point du royaume du Christ ; il se dépouilla de toutes ses dignités, il partit, et fut demander en Europe des secours pour le rétablir. C'est lui qui a prêché cette grande croisade, la plus nombreuse, la plus brillante que jamais l'Orient ait reçu dans son

sein ; c'est à sa voix que d'innombrables armées, sorties de l'Occident, s'apprêtent à reconquérir la Judée et à humilier le croissant ; c'est à sa voix que se sont assoupies les discordes qui divisèrent nos plus grands capitaines, et la prise de Ptolémaïs a été moins le fruit de leur valeur que de son éloquence ; chaque jour son zèle attire de nouveaux enfants à l'évangile, et sa charité les soutient.... — Voilà, s'écria l'hermite avec transport, voilà le véritable descendant des premiers évangélistes, le parfait modèle des saints, et l'homme dont le monde chrétien doit le plus s'enorgueillir. — Mon père, reprit la vierge en le regardant avec admiration, croyez-vous donc que le monde vous ait oublié? — Il le doit, ma fille, puisque je l'ai quitté, interrompit vivement le solitaire :

ah ! gardez-vous de jamais comparer le chrétien qui n'évite les tentations qu'en les fuyant avec celui qui leur résiste, et demeure dans le monde pour le sauver : celui-ci, rempli d'un zèle divin, risque chaque jour son salut pour celui de ses frères ; le second, plein d'une craintive défiance en ne s'occupant que du sien, ne sert à celui de personne : l'un s'expose sans cesse, combat sans relâche, triomphe toujours, croit n'avoir jamais assez fait quand il lui reste quelque chose à faire, et par la multiplicité de ses œuvres et l'ardeur de sa foi, est un exemple vivant d'édification et de sainteté qui doit lui attirer la reconnaissance et la bénédiction de l'univers ; l'autre, dans sa solitude, n'ayant aucune occasion de faillir, ne doit point se glorifier de sa sagesse, il se nourrit de l'amour de

Dieu, mais il n'agit point pour Dieu, il vit en paix parce qu'il vit seul et loin des hommes auxquels il est inutile ; il doit être oublié de ce monde qu'il n'a point su servir ; aussi quand le grand jour du jugement arrivera, le pieux Guillaume sera un des premiers élus, et Dieu le couronnera d'une double, d'une triple gloire, d'une gloire égale à la quantité de convertis qu'il aura faits, tandis que celle du solitaire, humble et obscure comme lui, le placera au dernier rang de la table des justes. — Mon père, lui dit alors la princesse attendrie, vous avez raison ; sans doute c'est sous les traits de l'archevêque de Tyr que la religion chrétienne nous offre le prodige de sa charité ; mais permettez-moi de dire que c'est sous les vôtres qu'elle nous offre celui de son humilité. »

Cependant le soir arrive, et tandis que les chrétiens trouvent parmi les décombres de l'église un lit que la fatigue leur rend agréable, Mathilde demande à l'hermite de consentir à l'entendre. — « Je le veux, ma fille, lui dit-il », et il la conduit à l'entrée de la grotte, d'où on découvre la vaste mer; en ce moment elle est calme, unie, et présente un pur miroir aux étoiles étincelantes du firmament. La princesse, à genoux, se recueille en silence; mais autour d'elle tout la frappe et parle à son cœur; elle voit à ses pieds un autre ciel s'unir à celui qui brille au dessus de sa tête dans le lointain grisâtre de l'immense horizon; elle écoute le mouvement continuel de la vague qui vient, se brise, recule, revient encore, expire de nouveau pour renaître toujours; les trois grands at-

tributs de l'intelligence suprême, l'immensité de cette mer sans bornes, l'éternité de ces vagues toujours roulantes, l'infinité de cette foule d'astres errants racontent la gloire de Dieu, et la princesse ressent les effets de ces grandes images sans que son esprit ose seulement s'élever jusqu'à elles; mais l'hermite voit l'impression qu'elle éprouve, et prenant la parole : « Ma fille, celui qui a fait tout ceci est celui qui a dit : *En vérité, en vérité, si les hommes se taisent, les pierres s'écrieront* (1); voilà la puissance; mais il a dit encore : *Venez à moi, tous tant que vous êtes, qui êtes travaillés et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos* (2); voilà la bonté. La puis-

(1) S. Luc, chap. 19, vers. 40.

(2) S. Mathieu, chap. 12, vers. 28.

sance et la bonté c'est Dieu, ma fille; si loin de nous par l'intelligence, il a voulu s'en rapprocher par l'amour; en effet si nous pensons à sa grandeur, nous pensons à notre néant, à sa puissance, à notre faiblesse, à sa souveraineté, à notre dépendance, à sa justice, à nos fautes; mais quand nous pensons à son amour, ma fille, nous pouvons penser au nôtre, c'est le seul point par où nous puissions, sans témérité, nous élever et nous unir à Dieu: car enfin quand il nous juge, nous ne pouvons le juger; quand il nous commande, nous ne pouvons le commander; mais quand il nous aime, ô Mathilde! nous pouvons l'aimer: dévoue donc ta vie à cette seule affection, car de même que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut rien faire de plus avantageux pour toi

que de t'aimer ; aussi de ta part ne peut-il exiger rien de plus digne de lui, ni de plus parfait que ton amour ; aime donc ton Dieu avant tout, ma fille, car je te le dis, cet amour est le plus grand trésor du cœur de l'homme. »

« Hélas ! mon père, reprit Mathilde avec émotion, je vois par vos paroles que votre œil perçant a déjà pénétré dans les replis de mon ame l'iniquité qui l'oppresse ? — Oui, ma fille, j'en connais déjà la cause, mais j'en ignore l'objet. — Hélas ! répliqua la princesse en pleurant, c'est ce nom qui est mon plus grand crime, et ce qui me coûte le plus à vous dire, puisse du moins cet aveu me servir d'expiation. » — Alors en face du ciel, prosternée près de l'hermite, les yeux attachés sur le crucifix qu'il

tenait à la main, et encouragée par la douceur évangélique du saint, elle révéla ainsi les mystères de son cœur.

CHAPITRE XXI.

« Mon habit a dû vous instruire déjà, mon père, de l'état que je devais embrasser : les trônes, les grandeurs humaines, tous les titres auxquels le monde attache son éclat, me semblaient vils auprès de celui si glorieux d'épouse du Christ ; dès ma plus tendre enfance, je n'en ambitionnai point d'autre, et ce fut pour le mériter mieux, que je voulus me joindre aux chrétiens qui se croisaient en foule pour la délivrance de la cité sainte, afin de venir adorer le sacré tombeau avant que mes

derniers vœux m'eussent à jamais fermé les portes du monde : la pieuse épouse de Richard fut ma fidèle compagne, le même vaisseau nous portait : sans doute le ciel, pour nous punir ou pour nous éprouver, nous retira son secours, car il permit aux infidèles de nous attaquer, de nous vaincre et de nous réduire en esclavage... — Quoi, sans égard pour votre rang, on osa vous donner des fers? — O mon père! que j'eusse été moins malheureuse d'en porter et d'être jetée au fond d'un humide cachot, n'ayant de nourriture qu'un pain grossier trempé de mes larmes! mais hélas! reçue dans un palais superbe, comblée d'honneurs, entourée de respects, traitée en souveraine...—Eh bien, ma fille, d'où viennent ces pleurs et ces gémissements? continuez votre récit, et nom-

mez-moi ce généreux vainqueur dont le joug est si doux aux chrétiens? — Mon père, que me demandez-vous? Ce vainqueur si grand, si terrible, auquel nulle perfection ne manque, hors la lumière de la foi, ce héros superbe, qui sait se faire également craindre, admirer et bénir par ses ennemis, ce prince, digne objet de l'affection de Guillaume, dont l'image, toujours présente à ma pensée, règne en souveraine sur mon ame, et me poursuit jusqu'aux pieds de ce Dieu ici présent... Que dis-je, je m'égare... Mais non, mon père, je n'ai plus rien à vous apprendre; vous avez entendu mon secret et mon crime. » — En parlant ainsi, elle cache sa face contre terre et couvre de poussière l'or de sa chevelure. — « Humilie-toi, ma fille, répondit l'hermite, car ton crime

est grand en effet ; cependant ne perds pas courage, car celui qui est la lumière, la vie et la force des cœurs qui le cherchent et qui l'aiment, peut te r'ouvrir la voie de son salut et te rendre la perfection de son saint amour; mais explique-toi, ce vainqueur qui donne des chaînes aux chrétiens, ne peut être qu'un musulman; par quel affreux miracle, ô fille chrétienne, un musulman s'est-il emparé de ton cœur?— Mon père, que vous dirai-je? Dès le premier instant où je le vis, je conçus de nouvelles pensées, des pensées qui m'avaient été inconnues jusqu'à ce jour; j'appris qu'un Sarrazin pouvait être regardé sans horreur; insensiblement j'appris qu'il pouvait posséder toutes les vertus; j'appris enfin qu'il pouvait être aimé..... L'habitude d'une vie pure et sainte,

et la présence de l'archevêque de Tyr, me retinrent long temps sur le penchant de l'abîme; mais quand ce digne prélat m'eut quittée, je ne sais si un esprit d'aveuglement et d'orgueil s'empara de moi, ou si les circonstances où je me trouvais me firent une loi de m'approcher de la séduction; mais obligée de paraître souvent en la présence de Malek Adhel...— Malek Adhel! as-tu dit, interrompit l'hermite en frémissant, Malek Adhel! le frère de Saladin, de ce tigre d'Orient qui dévore tous les chrétiens, Malek Adhel! qui cent fois trempa sa main impie dans le sang de tes frères, et dont la redoutable épée a reculé l'empire de l'enfer? — Chacun de ces forfaits, mon père, est un arrêt de réprobation contre moi, puisqu'ils n'ont pu m'empêcher d'aimer Malek Adhel : de

vous dire comment cet amour s'est emparé de mon cœur, je ne le saurais; il me semble que tout ce qui m'entourait m'instruisait à l'aimer : c'étaient les bénédictions dont la reine ma sœur payait ses bienfaits : les louanges que lui prodiguaient tous nos chrétiens, c'était surtout la secrette complaisance que je remarquais pour lui dans le cœur de Guillaume : l'unanimité de ces suffrages me fit connaître un orgueil que je n'avais jamais connu pour moi, et enflèrent mon ame de vanité et de joie, en voyant que tout autour de moi justifiait ma faiblesse; j'imprimais dans mon souvenir le récit de toutes les grandes actions de Malek Adhel; je recueillais son image dans le fond intime de ma pensée; enfin je m'accoutumai à la vue de son amour. Ce fut alors que mon égarement s'aug-

menta au point que dans mes heures de solitude, Malek Adhel était toujours auprès de moi ; la marche du temps me semblait changée ; je vivais éperdue dans l'oubli de toutes les choses du monde, comme s'il n'y avait eu que lui de créature sur la terre. Cependant j'avais souvent des retours vers Dieu, je le conjurais de me donner des forces, mais il ne m'en donnait pas. Des pensées qui me faisaient horreur entraient aussi facilement dans mon esprit qu'elles en sortaient avec peine; enfin, au lieu de ce pain des anges dont je me nourrissais autrefois, je me suis vue réduite à manger d'un pain de douleur, couvert de la cendre de la pénitence et de sa mortalité, et les jours d'affliction m'ont atteinte. — Ah! reprit l'hermite, les jours d'affliction sont le partage de celui qui désobéit ; et je le

demande avec Job, qui est-ce qui s'est opposé à Dieu et s'en est bien trouvé? Mais, ma fille, dites-moi, quelle raison vous donniez-vous pour vous permettre de continuer à aimer Malek Adhel? — Mon père, je ne le sais ni n'y connais rien, je le voyais et j'aimais, — Mais était-ce la vue de la beauté de votre amant qui enlèvait votre cœur? — Je ne regardais pas à cette beauté. — Étiez-vous séduite par des images de plaisirs, de grandeurs? — Elles ne me venaient pas dans l'esprit. — A quoi pensiez-vous donc quand vous étiez près de lui? — J'aimais. — Mais ne songiez-vous pas alors que le devoir, la religion vous faisaient un crime de cet amour? — Mon père, j'y songeais sans cesse. — Oubliez vous que cet homme était soumis au joug de l'enfer, et l'ennemi de votre Dieu? — Cette affreuse pen-

sée était toujours devant mes yeux. — Eh bien ! que faisiez-vous alors ? — Je pleurais, mon père, et j'aimais encore. — Ma fille, ce feu criminel qui vous dévore et vous punit, n'est qu'une faible image de celui que l'enfer réserve aux pécheurs qui persévèrent dans leurs iniquités. Ah! pourquoi, malheureuse égarée, as-tu désiré la joie des biens de ce monde ? ne sais-tu pas qu'ils ne sont que vanité; que quiconque ne boira que de cette eau sera toujours altéré; qu'il disparaîtra comme un songe, s'évanouira comme une vision; que ceux qui l'auront vu se demanderont, où est-il ? Tandis que la mémoire de la vertu demeurera toujours parmi les hommes, et sera là haut *triomphante à jamais, ayant combattu pour une récompense éternelle* (1). — Ah ! mon

(1) Sapience.

père, que vous dirai-je, je ne sais point expliquer ce que j'éprouve: c'est un mélange inoui de toutes les oppositions, une union de tout ce que l'enfer a de plus terrible et le ciel de plus doux; je suis entraînée vers ce qui me fait horreur, je vois un abîme et je voudrais y tomber; je souffre jusqu'à mourir, et je me plais dans mon tourment; je suis venue à travers tous les périls vous demander des forces contre Malek Adhel, et je tremble que vous ne m'en donniez; enfin, dans ce moment où votre voix va m'annoncer les vengeances d'un Dieu irrité, quand je découvre en frémissant le redoutable avenir que je me prépare, ce cœur rebelle s'élève par la force du seul amour au-dessus de ces saintes frayeurs, et jusque dans le tribunal de la pénitence, rempli de l'image de Malek Adhel

se perd, se fond en elle, et ne peut plus désirer d'autre bien.... — Arrête! malheureuse, s'écria l'hermite.» Hélas! la vierge ne l'entendait plus; épuisée par les fatigues de sa route, et plus encore par le combat que la religion livre à l'amour dans son cœur, ses forces viennent de l'abandonner; elle est tombée sans connaissance sur la terre, une sueur froide coule sur son front, ses mains et ses joues sont pâles et glacées, elle ne respire plus. L'hermite craint qu'elle ne touche à son heure dernière; il s'émeut pour elle, il tremble qu'elle n'expire dans cet état de réprobation : « O Éternel, dit-il, avec un accent suppliant, ne prendrez-vous pas pitié de la faiblesse d'une si fragile créature? la condamnerez-vous sans retour? Attendez du moins, avant de l'appeler à vous, attendez

qu'elle se soit repentie. » Il court alors à la fontaine, prend de l'eau dans le creux de ses mains, et se hâte de venir en inonder le visage de la princesse. Elle tressaille et se ranime, elle ouvre les yeux et s'écrie : « Où suis-je ? ai-je quitté la terre ? n'entends-je pas la sinistre trompette qui m'appelle devant le trône de Dieu ? vais-je être précipitée pour jamais dans le séjour des éternelles ténèbres ? — Reprends courage, fille du Christ, lui dit le compatissant cénobite, regarde devant toi ce Dieu mourant sur la croix ; c'est pour ta faute qu'il est là, c'est pour effacer tes souillures qu'il a versé son sang, c'est pour te sauver qu'il s'est immolé ; il n'y a point de péchés que le feu d'une si ardente charité ne consume ; ne sais-tu pas qu'il pardonna à Madelaine, aux Publicains, à tous ceux

qui pleuraient sincèrement sur leurs iniquités ? N'a-t-il pas dit qu'il était venu, non pour appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence ? et ne sais-tu pas aussi que quand la pénitence est vraie et entière, elle peut en quelque sorte, s'égaler à l'innocence ? Repents-toi donc, ma fille, autant d'avoir manqué de confiance en la miséricorde de Dieu, que de l'avoir offensé par ton coupable amour; que cette eau qui t'a rappelée à la vie te la rende doublement ; qu'elle soit un nouveau baptême qui efface tous tes péchés; et vous, mon Dieu, quoique ce cœur soit un temple bien indigne de votre majesté, puisqu'il n'est rempli que des ruines que la passion y a laissées, daignez y rentrer, et en y rentrant, vous en réparerez les brèches, et vous lui rendrez sa première perfection et son an-

cienne magnificence.... O créature régénérée, lève-toi maintenant, car te voilà en paix avec le seigneur ton Dieu. » Elle se lève, regarde autour d'elle d'un air surpris, fait quelques pas, et apercevant du côté de l'Orient les premiers feux du soleil qui dardent dans la mer, elle s'écrie, animée d'un saint transport : « Un nouveau jour m'éclaire, et l'espérance est rentrée dans mon cœur. » Puis, tombant à genoux d'un air humble et résigné, elle ajoute : « Ordonnez, mon père, me voici soumise à tout ce que vous croirez devoir m'imposer pour me rendre digne de la charité toute divine qui consent à pardonner mes erreurs. — Il faut commencer par étendre et tirer le voile sur votre ame, afin que n'ayant aucune vue sur les créatures, elle demeure seule avec Dieu. C'est avec ce dépouillement de

toute autre pensée qu'il faut entrer dans le saint sanctuaire, et pour le pouvoir, ma fille, il faut surtout vivre à jamais séparée du musulman Malek Adhel.—Mon père, sansdoute je ne le reverrai plus; en ce moment il s'éloigne de l'Égypte, il marche vers son frère. — Et comment a-t-il consenti à se séparer de vous? comment ne vous a t-il pas emmenée à sa suite? — Il voulait bien que je l'accompagnasse en Syrie; mais j'avais fait vœu de le quitter, de venir près de vous, et comme il s'opposait à mon voyage, je me suis échappée sans son aveu. — Et vous êtes sûre de ne pas le retrouver au Caire? — Assurément, mon père; lorsqu'en revenant de Memphis il aura appris mon départ, pressé d'obéir aux ordres de Saladin, il n'aura pas attendu mon retour. — Et les ordres de Saladin

l'appelent aux combats; c'est contre les chrétiens qu'il marche? — Mon père, je le crois. — Et cette pensée, ma fille, ne vous le fait-elle pas haïr?» La vierge rougit, baissa les yeux et répondit d'une voix faible et timide: « Pas encore, mon père. — Dans cette disposition, reprit l'hermite, si vous deviez retrouver le prince au Caire, j'aimerais mieux vous voir expirer au sein de ces déserts, que de vous y laisser retourner; mais puisqu'il n'y est plus, que le moment où vous le reverrez est sans doute très éloigné.... — Peut-être même ne viendra-t-il point; j'espère obtenir du prince pendant son absence de me laisser retourner au camp des croisés; alors je repartirai pour l'Angleterre sur le premier vaisseau, je me jeterai dans mon cloître. — O ma fille, interrompit le solitaire, si

jamais tu rentres dans ce port, tu seras sauvée.... En attendant, livre ton cœur au guide céleste, qui est la sagesse qui nous instruit, la sentinelle qui veille pour nous, la paix qui nous calme, et la portion d'héritage qui nous doit écheoir; bannis de ta pensée le souvenir de Malek Adhel. — Mon père, dépend-il de moi de l'en bannir? — Si tu le veux, ma fille, si tu le demandes, si tu le désires sincèment; quand nous disons que Dieu refuse d'aider notre faiblesse et d'exaucer nos prières, nous nous mentons à nous-même, et la vérité n'est point en nous, car il est écrit: *Tout ce que vous demanderez à Dieu, ayant la foi, vous l'obtiendrez* (1). »

L'hermite allait continuer, quand des cris tumultueux frappent sou-

(1) S. Mathieu.

dits, s'arrêtent, leur férocité est adoucie, leurs desseins sont suspendus; les êtres les plus faibles, un vieillard, une vierge, ont vaincu leur courage; oui, ils l'ont vaincu, car cette faiblesse est soutenue des deux plus fortes puissances dont le ciel ait armé la terre, l'innocence et la religion.

Cependant, au moment où la troupe immobile commençait à bannir la pitié et à poursuivre son affreux dessein, s'élance au milieu d'elle un guerrier terrible, l'œil en feu, revêtu d'armes menaçantes, et le bras chargé d'un sanglant cimeterre; il attaque les Arabes, en fait un carnage horrible, disperse, détruit à lui seul la troupe entière; la mort et la victoire lui ouvrent le chemin jusqu'à la princesse; plus prompt que l'éclair, il la saisit, l'enlève, la transporte au mi-

lieu des décombres, d'un mouvement si rapide, que l'hermite l'a déjà perdu de vue avant d'avoir eu le temps de former une pensée ; il aperçoit seulement les Arabes fuyant de tous côtés, éperdus de terreur, et faisant retentir la solitude du rivage du grand nom de Malek Adhel. L'hermite frémit sur le sort de la princesse, et pleure de ce que le désert et les assassins ont épargné sa vie. Cependant les corps expirants des Arabes et des chrétiens n'arrêtent point la marche impétueuse du héros ; il ne voit que Mathilde, il ne songe qu'à ses dangers ; il la pose sur un cheval superbe, se place derrière elle, d'une main la presse contre lui, saisit de l'autre la bride du coursier, et suivi de quelques soldats musulmans, s'éloigne au grand galop de cette scène de carnage.

Le trouble de Mathilde est au comble. La grotte du solitaire, le solitaire lui-même, la surprise des Bedouins, les cris des combattants, la vue inopinée de Malek Adhel lui semblent autant d'illusions qui la remplissent de leurs impostures : mais en est-ce une aussi que cette main qui la serre si tendrement, et contre laquelle son cœur bat avec tant de violence ? Elle s'efforce de le croire, et demeure immobile, silencieuse, de peur qu'un mot, un geste, ne rompent l'enchantement, et en la rendant à la vérité, ne la rende à sa faiblesse, à l'amour, à la présence de Malek Adhel, enfin à tout ce qui composait le danger terrible qu'elle a fui au désert, et qui, plus terrible que jamais, revient la menacer encore, et lui ravir peut-être tout moyen de salut.

CHAPITRE XXII.

Le soleil était au milieu de sa course, lorsque le prince arriva au pied du Colzoum : il s'arrêta alors pour donner un peu de repos à Mathilde; une mère n'a point pour son enfant une sollicitude plus tendre; il s'inquiète de la voir exposée à l'ardente chaleur du jour, et regarde autour de lui s'il n'y a pas dans les rochers du Colzoum quelqu'enfoncement où il puisse la mettre à l'abri : au-dessus de quelques rocs brûlés, il aperçoit un bouquet de sycomores et de tamarins; aussitôt il quitte son cheval, et sans se séparer du fardeau

précieux qu'il tient toujours embrassé, il gravit la montagne, atteint l'ombre, y place la princesse, et s'éloigne à quelque distance.

Alors seulement Mathilde revient à elle, et se rappelle ce qui s'est passé; mais elle ne peut comprendre par quel inconcevable prodige Malek Adhel a paru tout à coup pour la sauver des mains des Arabes: et l'hermite? Que sera-t-il devenu? Qu'aura-t-il pensé de cet évènement? Mais hélas! existe-t-il encore? N'aura-t-elle été interrompre le repos de sa solitude que pour lui apporter la mort: et ses chers, ses fidèles anglais, elle n'en voit aucun autour d'elle; auraient-ils tous péri dans le combat, et seraient-ils, ainsi que le duc de Glocester, les victimes de leur dévoûment à son service; tandis qu'elle s'occupe et s'inquiète

de toutes ces pensées, elle voit revenir le prince la tête nue, le front couvert de sueur et de poussière, et portant entre ses mains son casque plein d'une eau fraîche et pure, il le présente à la princesse; elle le regarde avec un mélange de surprise, de reconnaissance et d'embarras. — « Mon Dieu! s'écrie-t-elle, si ce que je vois n'est pas une illusion, s'il y a quelque réalité dans les évènements de ce jour, qu'ils sont terribles et que je dois en redouter les suites! quel sera le sort de ce vénérable solitaire, quel sera celui de mes fidèles chrétiens, et le mien ô mon Dieu, à présent, quel sera-t-il? — Mathilde, répond le prince, consentez à boire cette eau, elle calmera le trouble de vos esprits, et vous permettra de prêter une oreille plus tranquille à ce que je vais vous dire.»

— La princesse pose ses lèvres sur le vase de fer, et rafraîchit sa poitrine oppressée. — « Maintenant, continue Malek Adhel, attendons, avant de nous mettre en route, que la brise de mer nous apporte un peu de fraîcheur : je profiterai de ce temps pour vous reprocher votre imprudence : ah ! si elle n'exposait que ma vie, Mathilde, je ne vous la reprocherais pas. » — Il s'arrête, elle est frappée de sa profonde tristesse; elle cache son visage entre ses mains, et répond d'une voix un peu émue : « Hélas ! j'espérais que ce voyage n'aurait eu des dangers que pour moi; j'espérais que vous, surtout, n'y seriez point exposé, et que quand votre frère vous attendait, aucune considération n'aurait pu vous retenir. — Vous l'espériez, Mathilde, interrompit-il vivement; je vous ai

donc bien mal exprimé mon amour, puisque vous pouvez croire qu'il y a quelque chose de plus fort que vous dans mon ame : ah ! quand je suis rentré au Caire, et que j'ai appris votre départ, que je n'ai pu douter que vous marchiez vers le désert, ai-je pensé à mon frère, à ses ordres, aux combats, à ma gloire? Non, Mathilde, je n'ai pensé qu'à vous ; j'ai volé sur vos traces sans écouter les murmures du peuple et de mon armée ; mes braves soldats voulaient bien m'arrêter, ils me montraient la colère de Saladin ; mais qu'importe sa colère, qu'importe qu'il demande ma tête, pourvu que Mathilde soit sauvée : j'espérais vous rejoindre plutôt, vous ramener malgré vous avant que vous eussiez atteint le terme de votre voyage ; mais dans ces vastes déserts, où nulle route

n'eût tracée, je me suis égaré. Ah! Mathilde, que ne sommes-nous partis ensemble comme je le voulais, nous toucherions aux tentes de Saladin, et tout un peuple ne vous reprocherait pas ma désobéissance. » — Il s'arrête, il ne veut pas faire passer dans l'ame de Mathilde toutes les craintes dont il est déchiré ; il ne veut pas lui dire que pour la suivre, il a usé de violence ; que son armée, indignée, s'opposant à son départ, voulait le forcer à marcher en Syrie ; que des cris menaçants se sont fait entendre contre Mathilde, et qu'ayant choisi pour l'accompagner ses plus fidèles soldats et ses plus dévoués serviteurs, il n'a pas encore la pleine confiance de leur respect et de leur zèle pour celle qu'il aime. Mathilde lui demande comment, ayant été égaré dans sa route, il

a pu trouver la grotte de l'hermite. — « Étant arrivé sur le bord de la mer Rouge, dit-il, à une grande distance du monastère ruiné, pour l'atteindre, j'ai toujours côtoyé le bord du rivage ; enfin ce matin, aux premiers rayons de l'aurore, j'ai entendu le cri des Bedouins, ce cri forcené avant-coureur des massacres ; je me suis précipité de ce côté ; toutes les frayeurs déchiraient mon sein ; j'arrive à travers les ruines ; vos chrétiens, surpris au sein du sommeil, sont les victimes des Bedouins ; le duc de Glocester, percé d'un coup mortel, me voit, me reconnaît, se soulève, et me montrant la grotte : « Sauvez la princesse, me dit-il, et il tombe sans vie. » J'ordonne à mes soldats de secourir vos amis ; ils obéissent, et je vole vers vous... Quel affreux spectacle ! Mathilde, l'idole

de mon cœur, prête à tomber entre les mains d'une horde barbare! Ah! si je fusse arrivé trop tard, si un seul de ces brigands sauvages eût osé porter sur vous une main sacrilège... Mathilde, je t'ai vengée, j'ai donné la mort à tous ceux qui t'avaient osé regarder, faible expiation d'une si téméraire audace. — O fidèle ami de mon frère, noble duc de Gloucester, s'écrie Mathilde en pleurant, j'ai donc causé ta mort, c'est pour moi que tu es venu expirer sans gloire au fond des déserts, et tous les chrétiens ont-ils donc péri avec lui, je n'en aperçois aucun ici?—J'ai laissé presque toute ma troupe auprès d'eux, répondit le prince; je serais resté moi-même pour les défendre, si ma première pensée n'eût été de songer à vous. » — Mathilde pleure sur les infortunés qu'elle a ex-

posés à la mort; elle se reproche de les avoir attirés dans le désert pour les y abandonner à leur détresse. — Ah! lui dit le prince, de quel secours votre présence leur serait-elle; ne pleurez pas, Mathilde, sur le danger auquel je vous ai arrachée, mais sur celui qui vous menace; j'entends le vent du midi prêt à s'élever, je vois au sud de l'horizon des colonnes de sable et des nuages rougeâtres... Je frémis, je tremble; ô Mathilde! jusqu'au jour où je vous ai connue, je n'avais jamais tremblé. » — Dans l'espoir d'éviter l'ouragan, en dirigeant sa route vers le nord, Malek Adhel quitte la montagne et rejoint ses soldats avec Mathilde: il les trouve frappés de terreur à la vue des signes funestes qui s'élèvent autour d'eux; les chevaux, plus effrayés encore,

accablés, haletans, refusent absolument de marcher : le prince, convaincu que tout retard peut être funeste, se résout à fuir avec ses seuls chameaux ; mais les soldats s'y refusent, ils ne veulent point faire la route à pied, et pour ne point abandonner leurs chevaux, ils proposent de se réfugier au sommet du Colzoum ; mais Malek Adhel, qui ne voit autour de lui qu'une vingtaine d'hommes, et qui sait que les cavernes de cette montagne sont le repaire des bêtes féroces et d'intrépides brigands, ne veut point exposer Mathilde à leurs attaques, et il commande le départ : la troupe hésite encore ; pour l'encourager, le prince déclare que lui-même marchera à pied : ce généreux exemple détermine tous les soldats, et il n'en est

aucun qui ose reculer devant des fatigues auxquelles son maître ne craint pas de s'exposer.

Voilà la caravane en route; elle garde un profond silence; nul n'ose dire les dangers qu'il prévoit et les craintes qu'il éprouve : Malek Adhel marche auprès du chameau qui porte Mathilde, et que précèdent trois autres chameaux chargés d'outres pleines d'eau, d'une tente, et de provisions pour la route; les soldats suivent après, l'œil morne, la contenance triste, et comme prêts à se révolter.

Cependant la journée se passe sans accident, la nuit approche, et les craintes cessent; mais les voyageurs viennent d'entrer dans le passage le plus dangereux, dans le vaste désert de sable; si le lendemain les avant-coureurs de l'ouragan se remontrent

encore, le péril sera presque sans remède, il faut donc se hâter de sortir de ce lieu terrible. Les soldats demandent à marcher toute la nuit; le prince aussi voudrait bien se hâter, mais comment ne pas donner quelques moments de repos à Mathilde? supportera-t-elle une si longue fatigue? Elle est couchée sur le chameau, presque sans mouvement, pâle, respirant à peine, et prête à expirer de lassitude. Malgré les murmures de sa troupe, Malek Adhel ordonne qu'on fasse une halte; il fait planter sa tente au milieu du désert, étend son manteau sur le sable, et conjure Mathilde d'essayer de dormir quelques heures. Forcés de suspendre leur marche, les soldats s'abandonnent au sommeil; le prince seul debout, en-dehors de la tente, veille dans la crainte d'une surprise, et con-

temple avec la plus douloureuse anxiété cette toile qui renferme tout ce qu'il aime, et ces sables enflammés qui menacent ses jours. A cet instant, tout est calme, tout est tranquille, la lune éclaire un sol nu et aride, où la froide brise de la nuit ne trouve pas une seule herbe à agiter, pas un seul rameau où elle puisse frémir et former un bruit. Le silence règne au désert, et n'est interrompu que par le rugissement lointain des tigres et le cri triste et perçant de l'autruche, qui semble annoncer que le jour de la calamité est près, et que les malheurs qui doivent arriver se hâtent.

Cependant Mathilde ne dort pas tranquille, ses songes sont troublés par l'image des périls qui l'entourent; et ce n'est pas ceux dont le prince lui a parlé qu'elle redoute le plus: tandis

qu'elle repose, qui est-ce qui veille sur son innocence ? Est-ce donc sur la foi, sur l'honneur d'un musulman qu'elle compte, ou bien sur la protection de Dieu ; mais si son amour pour Adhel l'en a rendue indigne, elle sent qu'elle doit y compter moins que jamais. Agitée par cette crainte, elle ne cherche point un nouveau sommeil, et se levant de sa couche, elle entr'ouvre sa tente pour s'assurer de ce qui se passe autour d'elle. A la clarté de la lune, elle distingue tous les soldats endormis sur le sable ; un seul homme est debout à la porte de la tente ; il lui tourne le dos, et cependant elle n'a pas eu besoin de regarder le triple panache qui s'élève au-dessus de son casque, pour reconnaître Malek Adhel. Elle laisse retomber aussitôt la toile qu'elle avait soulevée, et se demande, dans une

sorte de vague inquiétude, pourquoi Malek Adhel veille seul auprès d'elle. Cependant elle relève la toile pour le regarder encore ; il était toujours à la même place, immobile, debout, et appuyé sur son sabre ; et, sans s'expliquer encore tout ce qu'elle craignait, il lui semble qu'elle doit être rassurée, et que la plus grande des injustices serait de former un soupçon sur l'honneur de Malek Adhel. Mais en s'accusant ainsi, ce nom lui échappe ; le prince se retourne, voit Mathilde éveillée, et se précipite auprès d'elle : « Ma bien aimée, lui dit-il, est-ce l'inquiétude qui trouble votre sommeil? — Oui, répond-elle; mais maintenant il me semble que je ne dois plus en avoir. » Malek Adhel n'entend pas le véritable sens de ces paroles, il ne songe qu'aux dangers du désert; pour les lui éviter, il don-

nerait son sang, sa vie. « Hélas ! dit-il, je ne partage point votre sécurité ; qu'il me paraît effrayant et terrible, le danger qui vous menace ! Vous adorer, vous perdre, sentir tout mon courage inutile pour vous sauver.... voilà quelle est ma situation, voilà quels sont les tourments que mon amour me cause ; mais, Mathilde, vous n'avez aucune pitié des tourments de mon amour. » La princesse appuie ses deux mains sur son cœur, et levant les yeux au ciel, elle dit : « O mon Dieu ! que n'ai-je mérité ce reproche, je ne serais pas si coupable devant vous. — Eh bien, lui dit-il, si tu plains l'affreuse amertume qui remplit mon cœur, adoucis-la, tu le peux ; oui, même en ce moment, si tu me dis que tu m'aimes, j'aurai cessé d'être malheureux. — Prince, répond Mathilde avec une

sage modestie, ce moment où nous sommes est celui du courage, et non de la faiblesse, de la pénitence et non de l'endurcissement, de la mort peut-être, et non des coupables amours; la foudre de Dieu nous entoure, il ne faut peut-être qu'un mot, que ce mot que vous me demandez pour la faire tomber sur nous..... Rompons, rompons cet entretien, abandonnons de criminelles pensées, et ne songeons qu'à profiter de la fraîcheur de la nuit pour nous éloigner d'ici. — Vous avez si peu dormi, Mathilde, répond le prince avec tristesse, que ce trop court repos ne vous aura pas donné la force de vous remettre en route. Ah! reprit-elle involontairement, ce n'est pas pour soutenir la fatigue que je crains d'en manquer. » Le prince veut lui répondre, elle ne le permet pas, et sort vivement hors de la tente.

Les soldats s'éveillent, les chameliers rechargent les chameaux, et la caravane se remet en route dans le même ordre que la veille.

Mais à peine les premiers rayons du jour commencent-ils à éclairer la terre, qu'on aperçoit d'énormes colonnes de sable, qui tantôt courent avec une prodigieuse rapidité, tantôt s'avancent avec une majestueuse lenteur; bientôt le soleil en les pénétrant leur donne l'air de véritables colonnes de feu, et la rougeur de l'air semble annoncer le terrible vent du midi. A l'aspect de ces sinistres présages, les murmures éclatent hautement; plusieurs soldats proposent de jeter la tente et une partie des provisions au milieu du désert, afin de fuir avec plus de vitesse. Troublée par la frayeur et le fanatisme, la troupe entière fait bientôt entendre

que tant de malheurs ne leur sont envoyés que pour les punir des soins extraordinaires qu'on leur force de prodiguer à une chrétienne ; ils vont même jusqu'à dire que si elle demeure plus long-temps parmi eux, Mahomet les engloutira tous dans le sable. A ces insolentes paroles, Malek Adhel est transporté de fureur, il tire son glaive, et regardant ses soldats avec des yeux étincelants : « Je jure, dit-il, d'abattre la tête du premier d'entre vous qui osera prononcer un seul mot contre la personne sacrée de la princesse d'Angleterre. — Puissé-je ne voir la Mecque de ma vie, répondit l'un des plus mutins, si j'entendis jamais un musulman traiter de personnes sacrées ces adorateurs du crucifié, qui désertent leur pays pour inonder le nôtre. — Misérable, interrompit le prince en le terrassant

devant lui et levant le sabre sur sa tête, tu as vu ta dernière heure. — Grand Dieu! qu'allez-vous faire? s'écria Mathilde, au nom du ciel et du repos de ma vie entière, grâce, grâce, où je meurs à l'instant. » Aux accents de cette voix chérie, le prince s'arrêta tout à coup, et regardant avec indignation le tremblant musulman qu'il foulait aux pieds: « Vil rebut de la terre, lui dit-il, lève-toi, et rend grâces à la princesse, car il n'y avait qu'elle au monde qui pût fléchir ma colère; mais garde-toi bien de la rallumer encore, continua-t-il d'une voix forte et menaçante, car je déclare sur la tête du prophète qu'il n'y a point de prières qui puissent m'engager à pardonner deux fois. » L'action du prince, son accent, ses regards intimident tous les soldats; ils se taisent, mais non sans peine, et

c'est bien moins la crainte de la mort qu'une superstition fanatique qui, dans ce moment leur rend la soumission si difficile ; n'ont-ils pas bravé vingt fois le fer ennemi avec intrépidité, et ces mêmes hommes qui tremblent à l'aspect d'un ciel enflammé, ne sont-ils pas prêts à se précipiter, à la voix de leur chef, au milieu des bataillons chrétiens ? Mais ils sont persuadés que les soins du prince pour Mathilde offensent le prophète ; sans elle, il n'aurait point désobéi aux ordres de Saladin, il combattrait déjà. Les fléaux dont ils sont menacés leur apparaissent comme un avertissement salutaire du châtiment qui approche, et auquel ils ne peuvent espérer de se soustraire qu'en sacrifiant une grande victime à la colère de Mahomet.

Le lendemain, vers le milieu du

aurait à souffrir, et prenant son parti sur le champ, il recule quelques pas, dirige son glaive sur le sein de sa bien aimée, et s'écrie : « S'il faut que cette vierge soit immolée, moi seul je la frapperai, mais en retirant ce fer tout sanglant de son cœur, je l'enfonce aussitôt dans le mien, et j'expire avec elle, en appelant la vengeance du prophête sur vos têtes criminelles; et ne croyez pas, misérables, qu'il laisse la mort de votre prince impunie; au grand jour du jugement vous paraîtrez tout couverts de ce sang que vous m'aurez forcé de répandre. — Non, non, interrompirent les soldats en se prosternant devant lui, nous vous respecterons jusqu'à notre dernier soupir; nous ne vous demandons que de nous sacrifier l'infidèle qui vous arrache à tous vos devoirs; à peine

son sang aura-t-il rougi le sable, que nous déposons tous nos sabres à vos pieds, pour que vous disposiez de nos vies selon vos volontés. — O généreux Adhel! s'écrie Mathilde, ne sacrifiez pas vos précieux jours à une infortunée qui n'a plus que peu d'instants à vivre; je sens que je vais mourir, votre dévoûment ne me sauverait pas. Ah! je vous en conjure, enfoncez ce glaive dans mon cœur; mon Dieu! donnez-lui le courage de le vouloir, c'est ma dernière prière. » Elle dit, ses lèvres pâles se ferment, et la connaissance l'abandonne. La troupe rebelle s'approche de plus près, il s'en élève un cri : « Prince, nous jurons tous de mourir pour vous; montez sur un chameau, marchez à notre tête, la chrétienne seule périra. — Elle ne périra point, interrompt Malek Adhel d'une voix terrible, ou

je périrai avec elle ; si vous faites un pas de plus vers nous, à l'instant nous tombons tous deux sans vie sur le sable. » Les soldats effrayés reculent à leur tour, ils ont effroi du sang de leur prince ; il leur semble que ce serait pour eux comme un feu dévorant qui les consumerait dans ce monde, et dans l'autre ; les plus furieux n'osent proposer que d'abandonner le prince avec celle qu'il aime, à la colère céleste qui le poursuit ; les autres ne peuvent s'y résoudre, et frémissent à l'idée de livrer leur chef, leur maître, le frère de leur soudan, à une mort presque certaine ; quand tout à coup l'un d'eux, comme saisi d'une inspiration divine, s'écrie : « Que hasardons-nous, si Mahomet lui pardonne, Mahomet le sauvera ; s'il le laisse périr, c'est qu'il l'aura condamné. » Ces paroles les décident,

les entraînent; ils laissent au prince le chameau blessé, la tente, trois outres pleines d'eau, quelques fruits secs, s'éloignent ensuite le plus promptement qu'ils peuvent avec les trois autres chameaux, et abandonnent ainsi le prince et la vierge dans l'immensité du désert.

Mathilde est couchée sur le sable, sans mouvement; le prince le voit, redoute un malheur plus grand, et cependant ne perd pas courage. D'un bras vigoureux il relève la tente, en forme un abri, y place la princesse, prodigue une partie de l'eau qu'on leur a laissée à la rappeler à la vie; mais ce n'est que quand l'air du soir commence à rafraîchir le désert, qu'elle se ranime et rouvre une paupière languissante. Son premier cri est pour Adhel: « Où est-il? demande-t-elle; est-il sauvé? — Il est près de

toi, répond-il, il y est pour toujours. » Mathilde soulève sa tête, rappelle ses idées, regarde autour d'elle, ne voit que le prince, et ajoute avec une profonde tristesse : « Ils sont donc partis, et partis sans vous?—Ils m'ont laissé seul, Mathilde, mais non pas sans courage; ne t'alarme point, ma bien aimée, tout espoir n'est pas perdu encore; la moitié de mes soldats marche sans doute sur nos traces avec le reste de ta suite. De ceux là j'en suis sûr; pour secourir des chrétiens, j'ai dû choisir mes plus fidèles amis, et ceux qui viennent derrière nous ne m'auraient pas abandonné. Attendons-les ici jusqu'au jour; je craindrais, pendant l'obscurité de la nuit, de m'écarter de la route qu'ils doivent suivre; si demain à la naissante aurore ils ne sont pas arrivés, je te porterai dans mes bras

à travers le désert; le chameau, quoique blessé, pourra nous suivre, et si nous pouvons avant la nuit atteindre le mont Kaleil, nous sommes sauvés; il faut nécessairement que ma petite troupe y passe pour se rendre au Caire; nous pourrons l'y attendre; là nous trouverons une source d'eau, des fruits secs, et des grottes pour te garantir de l'ardente chaleur. — O mon Dieu! s'écrie la princesse avec un accent tendre et plaintif, regardez ce qu'il fait pour moi : il me donne sa vie, et vous me défendez de l'aimer. — Ah! reprit-il avec une tristesse passionnée, pourrais-tu croire à un Dieu qui te défendrait de m'aimer; va, sois en sûre, si ton Dieu existe, si ton Dieu est le vrai Dieu, il est touché de notre amour, et ne le condamne pas. » Elle ne répond point, elle se lève, et sort de

la tente; le firmament étincelle de feu de mille étoiles. « Pourquoi, dit-elle, ne poursuivrions-nous pas notre route, le ciel ne nous prête-t-il pas assez de lumière pour nous guider? — Non, Mathilde, la moindre erreur pourrait nous rejeter bien loin du mont Kaleil, et nous perdre pour jamais; avec le jour, je pourrai distinguer les vapeurs qui s'élèvent vers le sommet de cette haute montagne, peut-être aussi les têtes grisâtres des pyramides; alors je marcherai avec assurance. Maintenant, la clarté de la lune, ne me permettant d'apercevoir que les objets qui nous entourent et non ceux qui s'élèvent à l'horizon, ne me fournit aucun point assuré qui puisse m'indiquer ma route. » Mathilde n'insiste plus, elle s'appuie contre la tente, et jette des regards de douleur sur la vaste étendue du

désert ; tous les dangers qui les menacent tournent au profit de l'amour; car c'est l'amour qui y a exposé le prince ; c'est pour elle qu'il a voulu mourir, c'est à cause d'elle qu'il mourra peut-être ; cette pensée, qui revient sans cesse, remplit son cœur d'une émotion qui l'effraie. N'osant exprimer ses craintes, ni adresser hautement ses prières au ciel, elle se jette à genoux en fondant en larmes. Le héros s'approche d'elle, il lui prend la main ; le trépas qu'il prévoit ne sert qu'à redoubler sa passion, et quand tout disparaît à ses yeux, qu'il n'y a presque plus d'espoir de vie dans son ame, l'amour, qui reste seul, n'en acquiert que plus de force.—«Mathilde, lui dit-il, écoute-moi, nous sommes seuls au monde, perdus ensemble dans ces immenses déserts; peut-être le soleil de demain nous apportera-t-

dit-il, tu ne m'aimes point ; si tu m'aimais, tu serais touchée de mes pleurs, tu serais sensible à ma peine, tu ne me laisserais pas mourir dans le désespoir ; si tu m'aimais, tu me préférerais à toi-même, et dusses-tu être coupable, tu voudrais l'être pour moi... Mais, qui te l'a dit, Mathilde, que la passion te serait reprochée, et que l'amour étoit un crime ? Qui te l'a dit que tu serais punie pour t'oublier toi-même, quand ton amant meurt à tes pieds ?... — Qui me l'a dit ! interrompit la vierge avec enthousiasme, Dieu, Dieu lui-même. Adhel, ta voix est bien puissante sur mon cœur, mais celle du Dieu mort pour moi y parle plus haut encore ; sans doute ce n'est pas trop de ses ordres pour résister à ton amour, et c'est ce qui fait ma gloire ; mais c'est

assez pour m'en donner la force, et c'est ce qui fait ma sûreté. » En parlant ainsi, la princesse, les yeux élevés vers le ciel, semblait s'être détachée de la terre, et son maintien avait pris quelque chose de si imposant et de si pur, qu'elle apparut en ce moment aux yeux d'Adhel comme l'ange du désert; il est étonné, ému, son ame est ébranlée; il s'écrie : « Sans doute tu dis vrai, Dieu s'est révélé à toi; c'est par ses inspirations que tu parles, c'est armée de sa force que tu te défends; tu es le temple vivant où il se tient enfermé; sa vérité est sur tes lèvres, fais-la couler dans mon cœur, pénètre-moi de sa lumière, rends-moi digne de t'appartenir. — Qu'entends-je ! s'écria Mathilde en joignant les mains avec un mouvement passionné, tes yeux s'ouvri-

raient ! Dieu dans son infinie bonté aurait touché ta grande ame ! Oh ! que cela fût vrai, que cela fût possible, et tu deviendrais l'objet de mon éternel amour, et je mettrais mon bonheur en toi plus que dans toutes les choses du monde, plus que dans tout ce qui n'est pas toi, ô Adhel ! »

C'est ainsi que s'exhale la flamme que la vestale tenait cachée au fond de son chaste cœur. Le prince, à ses pieds, jure de vivre ou de mourir avec elle, et la supplie de s'engager par les mêmes serments. Elle ne répond pas encore, elle lui prend la main, la serre entre les siennes, et lui dit : « Es-tu chrétien? — Ah ! lui répond-il dans une sorte de délire passionné, que me demandes-tu? n'es-tu pas maîtresse absolue de mon ame et de ma volonté? Sais-je ce que je suis,

et puis-je en ce moment penser, vouloir autre chose que t'adorer et être ton époux? Oh! daigne, daigne me nommer de ce titre si doux. — Je ne le puis avant ta réponse; Malek Adhel, es-tu chrétien? — Hélas! répond-il, même au prix de ton amour, je ne voudrais pas te tromper; Mathilde, je l'avoue, ta vertu m'étonne, et je crois qu'il y a quelque chose de divin en toi; mais pour te dire que je suis soumis à ta loi, j'en connais trop peu les devoirs; si elle m'imposait de trahir mon frère et de porter les armes contre ma patrie, je la rejetterais; mais sans doute elle ne me l'imposera pas : la religion qui a fait Mathilde ne doit pas faire des perfides, tout en elle doit être beau, sublime comme en toi; nomme-moi donc ton époux, Mathilde, afin que ce titre me donne

plus de droits aux grâces de ton Dieu. »

La princesse est tout à coup vaincue par cette pensée ; elle espère en effet ouvrir plus facilement la voie du salut à Malek Adhel en unissant son ame à la sienne, et se flatte que le nom d'époux avancera sa conversion. Cependant, avant de se résoudre, elle invoque le Tout-puissant, lui demande des secours, lui montre tout son cœur, ce cœur si pur qui n'ose céder à l'amour qu'à la voix de la religion, et qui ne va prononcer le serment de l'hymen que pour avoir plus de moyen d'appeler à la lumière le plus grand héros du monde.....

« Éternel, Éternel ! s'écrie-t-elle avec un accent suppliant. » C'est tout ce qu'elle peut dire, car la vivacité des sentiments qui l'oppressent dépassent de beaucoup le langage des

hommes. Le prince, humblement prosterné devant elle, demande au Dieu inconnu qu'il lui voit invoquer, de fléchir le cœur de Mathilde. Pendant leurs muettes prières, la lune verse son feu tranquille sur toute l'étendue du désert; aucun bruit, aucun son n'en interrompt le silence; il semble qu'au sein de ce calme et de cette solitude, Dieu doit mieux entendre les prières de l'ame qui l'implore, et l'ame qui l'implore y mieux entendre sa voix. La princesse croit qu'elle a retenti dans son cœur, elle croit que Dieu lui-même lui commande de dévouer sa vie entière au salut du héros qui deux fois a voulu lui sacrifier la sienne; elle laisse tomber sa main dans la main du prince, les élève unies vers le ciel; détachant ensuite le reliquaire qui pend sur sa poitrine, elle le place devant les yeux

de Malek Adhel, et s'écrie : « Ici, où toute la nature se tait, où toutes les créatures font silence, parlez-lui vous seul, ô mon Dieu! » Adhel tressaille; il y a quelque chose dans l'air et l'accent de la vierge qui vient d'étonner son cœur, c'est plus que de l'amour; il n'a jamais connu de pareilles émotions. Mathilde a deviné ce qu'il éprouve, elle s'écrie : « Et maintenant tu es digne d'être mon époux; je jure de n'en avoir jamais d'autre que toi, je le jure à ce Dieu qui en ce moment remplit de son immensité et de sa toute-puissance, et ce désert et ton cœur. » Elle s'arrête; Malek Adhel ne peut parler, il est accablé d'un inexprimable bonheur et d'un sentiment inconnu. Mathilde est à lui, Mathilde est son épouse. Mais en appelant Dieu dans le désert, en le rendant témoin de

leur auguste union, en le plaçant entre elle et lui, la vierge s'est entourée de tant de majesté, que devant le respect qu'elle inspire la passion n'ose plus se faire entendre, et que les images de plaisirs et de volupté s'effacent même de la pensée de Malek Adhel.

CHAPITRE XXIII.

L'AURORE va bientôt paraître, Malek Adhel ne verra peut-être pas la fin de ce nouveau jour; mais comment ne le bénirait-il pas, il le commence en nommant Mathilde son épouse. Ce nom, qu'il prononce sans cesse, n'alarme point la pudeur de la vierge, car il a juré de fermer les yeux sur ses chastes attraits jusqu'au moment où Guillaume consacrera leurs sermens; et elle se repose avec confiance sur la foi de l'époux à qui elle a tout promis, hors le sacrifice de son innocence. Plein de courage et de joie, Malek Adhel s'apprête au

départ ; il se flatte d'arriver le soir au mont Kaleil, et d'y attendre en paix la caravane qui les suit. Il présente à Mathilde quelques dattes et un peu d'eau : « Ma bien aimée, lui dit-il, c'est tout le repas nuptial que j'ai à t'offrir. » Elle sourit avec mélancolie, et répandant sur le sable quelques gouttes d'eau, elle s'écrie : « De même que cette eau humecte une terre aride, puisse, ô mon Dieu ! votre divine parole tomber comme une rosée salutaire sur le cœur de mon époux. » Puis, jetant sur lui un regard chaste et tendre, elle lui présente le seul bien qu'elle ait à donner, le reliquaire sur lequel elle a juré d'être à lui ; elle l'attache elle-même sur sa poitrine, en le conjurant de ne jamais se séparer de ce gage de sa tendresse ; il le promet, et alors, satisfaite et pleine de confiance, Mathilde veut essayer

de marcher ; mais le prince ne le permet pas, il redoute pour elle les cailloux tranchants dont le désert est semé. Il la prend dans ses bras, il s'anime d'une force nouvelle, il ne craint plus rien. Mathilde ne partage point son espérance, mais elle se tait, penche sa tête sur la poitrine de Malek Adhel, ferme les yeux, et tombe par degrés dans une sorte de stupeur insensible ; bientôt l'affaissement augmente, elle ne sait plus où elle est ; elle a cessé de voir et les sables qui la menacent, et le soleil qui la dévore ; ses combats, ses remords, sa patrie, son hymen, s'effacent de son souvenir ; ses pensées se perdent dans le vide, et enfin, hors l'amour qui l'anime et l'époux qui la presse, l'univers entier a disparu pour elle.

Cependant, au bout de quelques

heures elle croit sentir que le mouvement qui la transporte se rallentit; une crainte vague la frappe au cœur et l'arrache au néant où elle se perdait; elle ouvre les yeux, regarde le prince, s'effraye de son extrême pâleur, s'effraye bien plus du sang dont il est couvert. Elle s'écrie, en s'arrachant précipitamment de ses bras: « O ciel! qu'est-il arrivé! mon Adhel, mon époux, dis-moi, quel monstre t'a blessé? — Mathilde, je t'en conjure, calme-toi, tes craintes me font mille fois plus souffrir que mon mal; je suis bien, très-bien..... » Il dit, et cependant une sueur froide coule sur son front; il tombe sur ses genoux, et regardant Mathilde, il lui sourit et s'efforce de la rassurer, en ajoutant d'une voix affoiblie : « Je suis bien, très-bien. » Cependant le sang coule toujours; la fatigue, la chaleur,

l'agitation, ont brisé un vaisseau dans sa poitrine; et Mathilde, saisie d'effroi en reconnaissant la cause de son malheur, prodigue sans espérance des soins inutiles, et demande à Dieu de ne pas permettre qu'elle survive à ce qu'elle aime. Malek Adhel voit sa douleur et cherche à l'adoucir: « Ma bien aimée, dit-il, je reprends des forces, essayons de marcher encore, le mont Kaleil n'est pas loin.— Non, reprit-elle, non, mourons plutôt ici; mourir ensemble, Adhel, n'est pas le plus grand des malheurs; ah! si un jour il fallait te quitter, avec quelle ardeur je redemanderais au ciel cette mort qui va nous unir. » Ainsi, en voyant le tombeau s'ouvrir devant elle, Mathilde trouve la force et la volonté de dire combien elle aime, et son tendre cœur se plaît dans une mort qui lui permet de mon-

trer tout son amour ; mais plus cet amour se montre, plus il ranime dans l'ame de Malek Adhel le désir de vivre. Soutenu par la princesse, il se relève, et s'efforce de découvrir la tête chauve et grisâtre du mont Kaleil ; il appelle, il implore et le ciel et la terre ; rien ne paraît, rien ne répond, et ses cris perdus sur une plaine rase, ne lui sont pas même rendus par les échos. Découragé par ce silence et plus encore par l'espace effrayant qui le sépare du monde, il s'approche de Mathilde, s'assied à son côté, se résout à mourir ; et elle, doucement penchée vers lui, avec l'accent le plus tendre, lui dit que cette heure où elle ose l'aimer sans crainte, serait la plus douce de sa vie s'il voulait lui promettre de la suivre dans l'éternité. Le prince la regarde, et ce regard l'assure qu'il ne veut

point la quitter. « Si tu y consens, ajoute-t-elle, dans peu d'instants Dieu nous recevra tous deux dans son sein. » Malek Adhel presse contre ses lèvres le reliquaire qu'il a reçu de Mathilde, et lui répond : « Je veux te suivre partout, et me perdre avec toi plutôt que de m'en séparer. » La vierge lève les yeux au ciel avec reconnaissance, pose une main sur son cœur, et donne l'autre à son époux en prononçant ces mots : « Pour toujours. » Il répond par le même vœu, ils se regardent et sourient encore ; peu à peu leurs forces défaillent, leurs pesantes paupières se rouvrent avec peine, ils fléchissent, et s'appuient l'un contre l'autre ; les ténèbres commencent à les envelopper, la froideur de la nuit va glacer leur sang, un autre jour ne se lèvera pas pour eux, ils ont vu leur dernier soleil.....

Cependant, au milieu du lugubre silence de ces grandes solitudes, au loin vers l'Orient, un bruit s'est fait entendre; une soudaine joie se réveille dans le cœur du prince, il se lève, prête l'oreille, le bruit augmente; il n'ose exprimer encore tout ce qu'il espère, mais il écoute plus attentivement, il distingue les pas des chameaux, le hennissement d'un cheval, bientôt des voix d'hommes; il frappe des mains et s'écrie: « Le ciel a eu pitié de nous, j'entends la marche d'une caravane, nous sommes sauvés. — Ah! reprit la princesse avec un faible soupir, quelques moments encore, et je n'avais plus de malheurs à craindre. — O ma bien aimée! ranime-toi, le bonheur va nous être rendu avec la vie. » Et tandis qu'il fait quelques pas au-devant de la caravane, Mathilde lui répond:

« Hélas ! quel plus grand bonheur puis-je attendre de la plus longue vie que celui de mourir avec toi. » Mais le prince l'écoute à peine, il ne songe qu'à la sauver. Des hommes approchent, Malek Adhel reconnaît ses guerriers ; à la vue de leur prince, ils sont frappés de surprise, et tombent à ses pieds la face contre terre. « Mes perfides soldats m'ont trahi, leur dit Malek Adhel, ils ont levé le fer contre moi, et m'ont abandonné dans le désert avec la princesse d'Angleterre. » Les fidèles serviteurs du prince ne répondent à ces paroles qu'en chargeant de malédictions les auteurs d'un crime qui leur fait horreur. « Braves amis, leur dit-il, en montrant la princesse, sauvez cette illustre infortunée qui allait mourir avec moi, secourez-la, je ne puis vous aider..... mes forces sont épui-

sées; sans vous je n'aurais pas vu une autre aurore. » Il dit; ses guerriers obéissent; les uns transportent Mathilde sur un chameau, les autres calment les ardeurs de la poitrine du prince, en lui présentant le lait d'une jument enlevée aux Arabes; enfin on atteint le mont Kalcil, on s'y arrête, et dans les grottes abandonnées des hermites, Mathilde, durant toute la nuit, goûte un long repos; et le prince, en la voyant hors de danger, ose enfin s'abandonner lui-même au sommeil.

Le lendemain ils aperçoivent la tête des pyramides, bientôt les hautes tours du Caire; mais plus on approche de la demeure des hommes, plus Mathilde se sent oppressée de tristesse; elle songe au lien qui l'unit au prince et aux obstacles qui les séparent, à la guerre funeste qui divise l'empire du

croissant de celui des chrétiens, et à l'incertitude où elle est du parti que Malek Adhel va prendre entr'eux: abandonnera-t-il son frère? désertera-t-il ses drapeaux pour se ranger sous les drapeaux de la croix? Elle n'ose s'en flatter, elle n'ose presque le vouloir. Cependant, s'il demeure fidèle à sa patrie, elle est sûre que Richard ne consentira jamais à lui donner pour époux l'ami, l'allié, le défenseur de Saladin; et Richard a sur elle, comme roi et comme frère, des droits sacrés auxquels elle ne peut se soustraire. C'est ainsi qu'au moment où elle vient d'échapper au trépas, l'intérêt seul de son amour l'occupe, et que l'image des devoirs qui lui seront peut-être imposés dans ce monde qui se rouvre devant elle, ferme son cœur au plaisir de vivre. De son côté, Malek Adhel est agité

aussi; le sévère honneur, l'inviolable amitié, lui imposent des lois presque semblables à celles que la religion prescrit à Mathilde, et il reconnaît avec honte que l'amour les lui a fait braver plus d'une fois. Depuis long-temps ne devrait-il pas être près de son frère et avoir remporté plus d'une victoire? Au lieu de cela, que fait-il? il abandonne son armée pour suivre au désert les traces de la beauté qu'il aime; il oublie son devoir, sa gloire; subjugué par sa passion, il vient de promettre d'être chrétien; mais s'il est chrétien, Saladin le regardera-t-il encore comme son frère? et s'il demeure fidèle à Saladin, Mathilde le regardera-t-elle encore comme son époux? Ces sombres pensées dissipent insensiblement ses espérances, et la profonde tristesse de Mathilde lui dit assez qu'il n'a pas tort. Tous deux se

devinent trop pour oser s'interroger; ils gardent le silence, et entrent au Caire sans s'être parlé de bonheur, sans s'être félicités d'avoir échappé à la mort.

En revoyant Malek Adhel, le peuple qui, sur le rapport des soldats arrivés deux jours avant, croyait qu'il avait été massacré par les Bedouins, le peuple dont il est adoré, sort de son affliction et fait éclater sa joie par des cris vifs et tumultueux: bientôt il apprend par les guerriers qui accompagnent le prince, la lâche perfidie de ceux qui l'ont trahi, et à l'instant il se précipite en foule vers la demeure de ces parjures, pour les maudire et venger sur eux l'attentat dont ils se sont rendus coupables. Malek Adhel ne peut empêcher un peuple furieux de lui donner ces sanglants témoignages d'a-

mour, il peut moins encore l'empêcher d'éclater en murmures contre la princesse d'Angleterre : il n'y a pas un musulman qui ne l'accuse d'être la cause du désastre de Ptolémaïs, et de l'inaction où demeure le prince; ces reproches sont justes, Malek Adhel le sent; il se trouble, il gémit, il s'indigne; jamais cette ame héroïque ne ressentit de pareils tourments : tandis que Mathilde se repose de ses terribles fatigues; il veille le jour et la nuit autour du palais, car il sait que ses dangers n'ont fait que changer de nature; les voûtes superbes qui la couvrent ne la garantiront pas de l'aveugle fureur d'un peuple fanatique; et l'aveugle fureur d'un peuple fanatique est plus difficile à appaiser que les brûlants tourbillons de sable que le vent du midi soulève dans la grande plaine

du désert ; cependant, si l'amour tient continuellement ses yeux ouverts, au fond de son cœur le remords ne dort pas non plus, et si chaque musulman qu'il rencontre semble lui dire, *Malek Adhel, ton frère t'attend :* sans cesse il se répète à lui-même, *Malek Adhel, ton frère t'attend.* Mais toute puissante qu'est cette voix, elle l'est moins que la crainte de risquer de nouveau la vie de Mathilde, soit en la laissant au Caire au milieu des fanatiques qui l'entourent, soit en l'exposant à de nouvelles fatigues en la conduisant tout de suite en Syrie : d'ailleurs, qu'espère-t-il de Saladin ? Saladin austère, religieux, ennemi de l'amour, sera-t-il touché de sa passion, entendra-t-il ses excuses, consentira-t-il à lui donner un épouse chrétienne ? Ainsi réfléchit le héros et devant tant d'in-

certitudes et de tourments, sa grande ame se laisse abattre ; accablé, indigné de sa faiblesse qu'il n'a pas la force de surmonter, il est prêt à haïr également, le devoir qui crie, la gloire qui l'appelle et l'amour qui le retient.

CHAPITRE XXIV.

PEU de jours s'étaient encore écoulés depuis le retour du désert, lorsqu'un matin à la porte du palais s'arrêta un guerrier couvert d'armes vertes, la visière baissée, seul, sans écuyer, il était monté sur une jument d'un noir d'ébène; à son bras il portait un bouclier représentant un champ de sinople et un zodiaque d'argent, au milieu duquel était une boussole tournée vers le signe de la Vierge, avec ces mots à l'entour: *Je ne cherche qu'elle.*

Il demanda à être introduit à l'instant auprès de Malek Adhel, les huissiers du palais le conduisirent par

le grand escalier de marbre dans un superbe vestibule, et l'y laissèrent en attendant qu'ils eussent été avertir le prince de son arrivée : il était en ce moment auprès de Mathilde ; surpris de ce qu'on lui annonçait, il demanda quel était ce guerrier ; l'esclave répondit, qu'à ses armes, à sa démarche on le croirait un chrétien, s'il était possible de croire qu'un chrétien osât venir seul dans une ville ennemie ; Malek Adhel qui les connoissait assez pour savoir que beaucoup l'oseraient, commanda qu'il fût introduit à l'instant, et à l'instant le guerrier fut admis en sa présence ; Malek fit signe à ses esclaves de se retirer et demeurés seuls, il dit : « Fais-toi connaître maintenant ; sans doute la présence de l'illustre Mathilde ne te retient pas, et de moi, que peux-tu craindre ? — Tout, si

nous étions sur le champ de bataille; mais rien quand c'est à ta générosité que je me livre; Malek Adhel, c'est Montmorency qui est devant toi. — En achevant ces mots, il ôta son casque et découvrit cette noble figure où respiraient également le calme d'une grande ame et l'émotion d'un grand sentiment. En le reconnaissant, Mathilde prévit que son sort allait changer, et ce fut moins la surprise que la crainte qui lui arracha un cri et couvrit son visage d'une vive rougeur. Malek Adhel, frappé de la même pensée, sentit son trouble s'augmenter encore en apercevant sur le bouclier de Montmorency le sujet et la devise qui lui apprenaient que Mathilde était le seul objet qu'il venait chercher au Caire : après l'avoir considéré un moment dans le silence

d'une profonde surprise, il lui dit : « Vainqueur de Ptolémaïs, quelle est ton audace, et quel funeste génie t'a conduit dans des murs où ton nom seul serait un arrêt de mort dont toute mon autorité ne pourrait te garantir ? — Aussi, n'est-ce qu'à toi que je confie mon nom et mes projets ; écoute, les moments nous sont chers, et je ne puis trop me hâter de te dire le motif qui m'amène : alors se tournant vers la princesse, il mit un genou devant elle, baisa le bas de sa robe, et la pria de prêter l'oreille à son récit ; Mathilde le fit relever en rougissant, et se disposa à l'entendre, et Josselin, assis entre elle et le prince, commença ainsi :

« Ce ne fut qu'en arrivant au camp des croisés que Metchoub apprit que c'était la reine d'Angleterre et non la princesse, qu'il y avait ramenée ;

il n'était plus temps de la retenir, et sa colère n'eut point de bornes; il se répandit en plaintes amères contre vous, prince, il vous accusa de perfidie, et prétendit que votre conduite était moins un effet de votre amour, que du désir de vous rendre indépendant de Saladin et de former une alliance avec les chrétiens, qui vous aidât à monter sur le trône d'Égypte: cette opinion s'accrédita dans tout le camp, et tous les croisés s'en réjouirent: Richard lui-même y ajouta foi; il ne mit point en doute que la main de sa sœur ne fût le prix que vous demanderiez pour unir vos armes aux nôtres; cependant, l'avantage d'une pareille réunion ne pouvait le déterminer à la voir avec plaisir; Lusignan a vu la princesse dans l'île de Chypre, depuis ce moment, il a perdu sa liberté; à la mort

de Sibylle il ouvrit son cœur à Richard, et Richard qui voit en lui son frère d'armes et son plus cher ami, lui jura que si jamais sa sœur renonçait à ses vœux et consentait à prendre un époux, elle n'en aurait jamais d'autre que lui. » — Téméraire promesse! s'écria impétueusement Malek Adhel, il ne la remplira pas mieux que celle de lui rendre sa couronne; le trône de Jérusalem et le cœur de Mathilde sont hors du pouvoir de Richard. — A ces mots la princesse rougit, Montmorency la regarda avec un peu de surprise; elle baissa les yeux; il ajouta alors avec un faible soupir : « Philippe-Auguste et les autres souverains croisés blâmèrent unanimement l'obstination de Richard en faveur de Lusignan : ils déclarèrent que loin de vous refuser la princesse Mathilde,

il fallait vous l'offrir pour épouse dans le cas où vous consentiriez à vous attacher à notre parti et à nôtre culte. Quelques chevaliers s'élevèrent vivement contre toutes ces opinions, et prétendirent que nul n'avait le droit de disposer du cœur de la princesse, qu'elle seule en était maîtresse, et qu'on ne pouvait rien décider sur son sort, sans avoir obtenu son aveu : non seulement je me rangeai de cet avis, mais je proposai d'aller à la tête de plusieurs guerriers chercher la princesse Mathilde dans quelque lieu de la terre que vous eussiez pu la cacher, afin de connaître ses intentions et de verser tout notre sang pour les exécuter : j'eus bientôt mille guerriers sous mes ordres, j'en aurais eu le double, j'aurais eu toute l'armée si l'intérêt général ne s'y fût opposé : Philippe-

Auguste demanda que je fusse nommé chef de cette noble troupe, et Richard nous décora du titre de chevalier de la vierge : il me chargea, seigneur, de vous offrir tel prix que vous demanderiez pour la rançon de sa sœur ; ébranlé même par les prières des princes confédérés, il ajouta que s'il était vrai que vous voulussiez adopter la foi chrétienne et joindre vos armes aux nôtres, il se ferait relever par le pape du serment de ne donner sa sœur qu'au seul Lusignan : et moi, madame, continua-t-il en s'adressant à Mathilde, je n'ai saisi avec tant de joie l'occasion de venir jusqu'ici que pour vous déclarer que mes mille guerriers et moi ne souffrirons jamais qu'on fasse la loi à vos sentiments, au nom d'aucun intérêt politique : faites donc connaître votre volonté,

madame; soit que vous désiriez vous retirer parmi les saintes filles du Carmel, ou vous rendre auprès du roi votre frère, vous n'avez qu'un mot à dire, et aussitôt mille épées s'élèveront pour vous obéir. — Sans doute, lui dit Malek Adhel avec émotion, la troupe est cachée près du Caire, tu n'auras pas risqué d'entrer avec elle dans la ville? — Je suis seul ici, répondit Josselin, les braves guerriers qui m'ont suivi sont hors de tous les regards, si tu nous refuses la princesse, ils ne paraîtront que pour te combattre. — Si c'est sur votre seule valeur que vous comptez pour l'arracher de ce palais, reprit Malek Adhel, il faut que vous en présumiez beaucoup, car j'ai ici une nombreuse armée pour la défendre. — Double-là si tu veux, s'écria Montmorency, mais ôte lui son

chef, et je ne la craindrai pas; au reste, je n'ai plus que deux questions à faire; veux-tu être chrétien, et vous madame, voulez-vous être libre?

Devant un héros un autre héros ne peut pas être faible; et auprès de Montmorency Malek Adhel sentit le feu de l'honneur se rallumer dans son ame avec une ardeur nouvelle; il n'hésite pas, il s'écrie: « — Je ne puis pas être chrétien, je ne puis pas trahir mon frère, ma gloire me le défend, mais vous Mathilde, voulez-vous être libre? » — Ah! Malek Adhel, reprit-elle avec une vive douleur, refuser d'être chrétien, n'est-ce pas m'ordonner de vous fuir? — La vivacité de cette exclamation frappa Montmorency, elle lui fit pressentir un grand malheur; il reprit d'une voix un peu altérée: —

Assurément il est impossible que votre altesse regrette la terre des infidèles ; ah ! madame, si vous saviez par quels vœux ardents la chrétienté entière vous appelle dans son sein. Chaque jour elle présente des sacrifices à Dieu pour votre délivrance ; à cause de vous, le pieux Guillaume a bien souvent dans le saint mystère mêlé ses larmes au divin sang du Christ ; à cause de vous, la gloire que le roi votre frère recueille de ses nombreux triomphes, n'est qu'une gloire mélangée ; et la joie que la reine goûte auprès de son époux, n'est qu'une joie imparfaite ; il n'y a pas un souverain qui ne s'empresse à vous offrir un trône, et pas un chevalier, ajouta-t-il avec émotion, qui ne gémisse de n'en point avoir à vous offrir. — Montmorency, interrompit vivement le

prince, peut-être Mathilde n'est-elle plus libre de les accepter? — Josselin fit un mouvement de surprise; la princesse se détourna en rougissant; mais durant ce moment de silence, un bruit étrange vient de se faire entendre dans la pièce voisine, des esclaves semblent approcher; inquiet pour Montmorency, Malek Adhel court précipitamment à leur rencontre; le premier objet qu'il aperçoit, est un jeune arabe nommé Kaled, Kaled, un de ses plus dévoués serviteurs, et le plus brave officier de l'armée de Saladin. Étonné, il lui demande pourquoi il a quitté le sultan. — D'un air triste, l'Arabe lui répond qu'il veut l'entretenir en secret. Malek Adhel hésite; tandis qu'il parlera à Kaled, il craint qu'un œil curieux ne pénètre dans l'appartement de Mathilde, n'y re-

connaisse Montmorency, et ne répande la nouvelle que le vainqueur de Ptolémaïs est au Caire. Kaled s'approche et lui dit à l'oreille : « Crois-moi, Malek Adhel, prends ton parti, car tu n'as pas un moment à perdre ; tout est en fermentation autour de toi. En traversant la ville pour arriver à ton palais, j'ai entendu murmurer qu'un guerrier chrétien y était renfermé ; on nomme Lusignan, Richard et Montmorency. Tous trois, tu le sais, sont également proscrits par ton frère et la haine du peuple ; d'un moment à l'autre, ce peuple peut venir forcer ta garde, briser tes portes ; et sa fureur est encore le moindre des dangers qui te menacent ; le sultan, ajouta-t-il plus bas, ton frère lui-même a proscrit ta tête. — De tout ce que tu m'as dit, répliqua Malek Adhel, voilà ce qui me sur-

prend davantage, mais non ce qui m'effraie le plus ; mon frère me connaîtra un jour. Viens, Kaled, viens, continua-t-il. » Et il l'entraîna vers l'appartement de la princesse, prévoyant bien qu'il n'était pas le seul intéressé dans le récit qu'il allait entendre. A peine y furent-ils renfermés, qu'il lui commanda de s'expliquer sans crainte devant l'illustre princesse et le brave et loyal guerrier qui étaient devant ses yeux ; et au nom d'ami qu'il donna à Kaled, Josselin leva aussitôt la visière de son casque, en disant qu'il n'avait rien à redouter d'un ami de Malek Adhel ; celui-ci, frappé de cette noble confiance, jura qu'elle ne serait point trompée, et montrant sa poitrine : « Voilà, s'écria-t-il, de qui te servirait de bouclier, si tu étais attaqué dans mon palais ; mais laissons des

protestations inutiles entre gens qui savent bien que ce qu'il y a de plus beau dans la vie est de la perdre avec honneur, et raconte-moi, Kaled, quelle cause a pu enflammer la colère de Saladin contre moi au point de vouloir me faire périr. » A ces mots, la princesse jeta un cri d'effroi, sans donner au prince le temps de la rassurer. Kaled répliqua vivement: « Quelle cause! Malek Adhel, peux-tu le demander? Malgré les ordres de ton frère, n'as-tu pas renvoyé la reine d'Angleterre aux chrétiens? n'as-tu pas gardé la sœur de Richard auprès de toi? Et quand t'es-tu rendu coupable de cette désobéissance, quand le sultan venait de te pardonner la prise de Ptolémaïs. Enfin, en cet instant, quand il t'attend pour combattre, pourquoi es-tu ici? — Le sultan n'a-t-il pas reçu depuis long-

temps l'explication de ce que tu demandes ? s'écria le prince ; l'esclave que je lui envoyai en quittant Damiette ne lui a-t-il pas remis mes lettres ; et après les avoir lues, a-t-il pu lui rester un doute sur ma fidélité ? — Je ne sais, repartit Kaled, si Saladin a vu ton esclave, il ne m'appartient pas de pénétrer ses augustes secrets, mais ce que je puis t'affirmer, c'est que s'il a reçu ta justification, elle ne l'a point appaisé. Il y a quelque temps que la fille d'Amaury se présenta devant lui et lui raconta tes perfidies ; Saladin refusa de la croire ; le respect qu'il avait pour ton caractère imposait silence à ses soupçons, et il lui fallait l'évidence pour oser mal penser de toi. Mais le jour où Metchoub parut dans sa tente, le regard sombre, les habits déchirés, et s'écriant d'une voix sinistre, en

frappant son front contre la terre, que tu l'avais trompé; que tu étais un perfide; il fit frémir tous ceux qui étaient présents à cette terrible accusation; et Saladin.... ah! comment t'exprimerai-je le désespoir et la fureur qui le saisirent; il demeura un moment abattu; il ne l'aurait point été, si Metchoub ne lui avait appris que la perte de son empire. Cependant, l'image de son royaume désolé, des ravages des chrétiens, de la chute de l'Islamisme, ranimèrent son courage et le déterminèrent à frapper de toute sa puissance les traîtres qui voulaient s'élever contre elle; il entendit le récit de Metchoub, il sut que rebelle à ses ordres, tu avais renvoyé la reine et retenu la princesse d'Angleterre; que parti avec celle-ci pour le Caire, tu allais l'y faire couronner, et que les chrétiens s'appré-

taient à te soutenir dans ton nouvel empire. Alors ton frère ne mit plus de bornes à sa colère ; plus il avait eu de peine à te croire coupable, plus il te trouvait sans excuse de l'avoir été, et ne connaissait pas de vengeance qui ne fût au-dessous de ton crime. Le soir même il assembla le conseil des émirs ; j'y fus admis, et voici les terribles paroles qu'il nous fit entendre : « J'ai trop aimé Malek Adhel, je l'aurais préféré à mes sujets, à mes enfants peut-être ; le prophète m'en punit ; le parjure Adhel, soumis à la puissance d'une femme, d'une chrétienne, déserte notre culte, trahit sa patrie, ternit l'éclat de sa gloire, il déchire le cœur de son frère : un seul de ces crimes mériterait la mort, que méritent donc tous ces crimes réunis ? » Les émirs conster-

nés gardèrent un profond silence. « Vous n'osez prononcer, reprit Saladin, votre langue cherche en vain un châtiment digne de la faute, elle n'en trouve point; la mort serait celui d'un esclave, mais Malek Adhel ne la craint pas, et c'est trop peu pour lui que de mourir, je saurai le punir davantage; Metchoub, pars pour le Caire, douze mille hommes te suivront; avec eux tu soumettras ceux de mes sujets que le traître Adhel aurait entraînés dans sa rébellion, avec eux tu te saisiras du traître lui-même, s'il est possible toutefois à un bras mortel d'enchaîner son courage. Pour le réduire, use de tous les moyens, tous sont bons contre les parjures; chargé de chaînes, tu le feras conduire dans la grande place du Caire, et avant de lui donner la

mort, tu livreras sous ses yeux la princesse d'Angleterre à la plus vile populace..... — Arrête, Kaled, arrête, tu blasphêmes assurément, s'écria Malek Adhel avec impétuosité, non, un si noir projet n'a pu être conçu par Saladin. — Depuis que le sultan voit en toi un perfide, le sultan est méconnaissable, sombre, défiant, dévoré de soucis, il verse le fiel du soupçon sur tout ce qui l'entoure, et a cessé de croire à la vertu en cessant de croire à la tienne; il se fait une joie de ta peine, et prétend que tout ce que tu pourras souffrir n'égalera pas les tourments qu'il éprouve; enfin les derniers ordres que Metchoub a reçus de lui, c'est de ne se présenter devant ses yeux que ta tête à la main. — O Saladin! s'écria le prince, il faut que tu sois bien malheureux, puisque tu es devenu si cruel. Mais,

Kaled, dis-moi, sais-tu si l'armée de Metchoub s'avance vers le Caire? — Il la conduit avec une telle célérité, reprit l'Arabe, que je l'aurais à peine devancée de deux jours. A l'instant où Saladin eut donné ses ordres, j'oubliai tes torts, je ne vis que tes dangers, et je voulus les prévenir ou les partager. En sortant du conseil des émirs, je montai sur un cheval dont la vitesse égalait celle des vents, et en moins de deux jours j'avais atteint la montagne de Thor; et cependant, du haut de son sommet, j'aperçus de loin dans les plaines sablonneuses qui entourent Rama, l'armée de Metchoub, qui faisait des marches prodigieuses. Je redoublai alors de rapidité, mon coursier laissait à peine l'empreinte de ses pieds sur le sable; mais Metchoub est animé contre toi d'une si vindicative ardeur, que je

ne serais pas étonné qu'il me suivît de près, et que la première aurore ne le vît camper sur les rives du Nil. Prends donc tes précautions, Malek Adhel, car tu vois que les ordres du sultan sont rigoureux, et Metchoub ne les adoucira pas. — Malek Adhel, s'écria Montmorency, crois-moi, accepte notre alliance, rends-toi indépendant d'un frère sanguinaire; je vais chercher mes guerriers, les conduire ici; ils te défendront, ils défendront la princesse; mille chrétiens et toi, c'est assez pour mettre en fuite toute l'armée de Metchoub. — Noble Montmorency, répondit le prince en lui serrant affectueusement la main, je te rends grâce, mais je n'accepte point ta proposition; non, jamais on ne verra Malek Adhel commander des chrétiens contre des musulmans: la condamnation que mon frère a

portée contre moi est un léger malheur, c'en serait un affreux de la mériter. Cependant j'userai du bras de tes guerriers, non pour moi, mais pour elle, ajouta-t-il en montrant Mathilde, pour elle qui ne peut plus rester au Caire sans exposer sa vie, et plus que sa vie peut-être; pour elle, dont il faut me résoudre à me séparer. — O Malek Adhel! qu'avez-vous dit, s'écria la princesse éperdue! O douce mort du désert! je devais donc te regretter. » Mais à peine ces mots lui furent-ils échappés, qu'elle fut troublée de n'avoir pas eu la force de les retenir; et des larmes de honte se mêlèrent aux larmes de douleur qui couvraient son visage. Malek Adhel se détourna pour ne point la voir; il sentit que le regret de Mathilde venait d'abattre sa résolution, que l'amour allait l'emporter

encore; et cependant, devant un témoin comme Montmorency, comment consentir à se montrer faible! De son côté, le héros chrétien frappé de ce que lui révélait le trouble de la princesse, cacha son visage entre ses mains, et essuya même quelques larmes, que tout l'effort de son courage ne put retenir au fond de son cœur. Mathilde indifférente lui apparaissait comme un de ces êtres angéliques hors de proportion avec le reste du monde, et qui par cela même ne causent que de célestes rêveries et de pieux transports; mais Mathilde sensible venait de lui montrer toute l'étendue de ce que pouvait être la félicité humaine, et c'est au moment qu'il en conçoit l'idée, qu'il y faut renoncer.... Sous ses yeux un musulman en jouit, le plus grand des musulmans sans doute; mais enfin,

qu'est-ce que le plus grand des musulmans devant un chrétien ? et cependant c'est là le mortel qui a su toucher le cœur de Mathilde. O Mathilde ! que de délicatesse, que de respect il y avait dans l'ame de Montmorency, puisqu'à ce moment il n'osa que s'affliger, et ne vous condamna pas.

Cependant, triste et pensif, Malek Adhel se tait, il cherche encore si ce n'est qu'en se séparant de Mathilde qu'il la sauvera, car ce n'est qu'à ce prix qu'il peut se déterminer à le vouloir ; s'il ne risquait que sa propre vie en la gardant près de lui, ni Montmorency, ni ses mille guerriers, ni Metchoub et ses douze mille hommes, ni Saladin lui-même avec toutes les forces de son royaume, ne pourraient l'arracher à son amour ; mais ce peuple, ces soldats, qui sont

prêts à verser tout leur sang pour le défendre, sont prêts aussi à se révolter contre ses ordres, s'il leur commandait de secourir Mathilde; loin d'obéir, ils seraient les premiers à la livrer à la barbarie de Metchoub. Le fanatisme avec toutes ses fureurs s'est élevé contre elle, chaque musulman la désigne comme une victime dévouée; et l'infortuné prince voyant qu'il dispose de tout en Égypte, hors du pouvoir de faire respecter celle qu'il aime, n'hésite plus, et s'approchant d'elle, il lui prend la main, la met dans celle de Montmorency, et ajoute, avec une profonde émotion: «Conduisez-la au camp des croisés, c'est à votre loyauté, Montmorency, à votre vaillance, à votre honneur, que je confie l'honneur et la vie de l'épouse de Malek Adhel.» Josselin recule avec une vive sur-

prise ; ses craintes n'avaient point été jusque-là ; il s'écrie : « La sœur de Richard, une princesse chrétienne, la future épouse du Christ serait l'épouse de Malek Adhel !.... » Il s'arrête ; la vierge se lève alors, et tournant vers Montmorency ses yeux baignés de larmes, et qui peignent si bien la tristesse de son ame, la modestie de son caractère et la dignité de son rang, elle lui dit : « Montmorency, je ne suis point l'épouse de Malek Adhel, car Malek Adhel n'est point chrétien encore, et il n'y a qu'un chrétien qui puisse obtenir ma main ; mais j'ai juré à ce prince, et je renouvelle ici le serment de n'être jamais à d'autre mortel qu'à lui ; s'il persiste dans ses erreurs, alors je retournerai à mes premiers vœux, et Dieu seul le remplacera dans mon cœur ; si le ciel

l'éclaire, s'il est chrétien..... — Le frère de Saladin ne peut jamais l'être, interrompit vivement Kaled. Comment, grand prince, comment en permets-tu seulement la supposition? — Écoute-moi, Kaled, reprit Malek Adhel, tu as vu plus d'une fois avec quelle ardeur j'ai défendu l'empire de l'Islamisme contre celui du Christ, tu sais même que ma piété était révérée parmi les musulmans; mais alors je ne savais pas qu'une vierge de seize ans pût s'élever au-dessus de toutes les séductions, résister même à celles de son propre cœur, et moins craindre la mort que la honte; je ne savais point, ajouta-t-il en regardant Josselin, qu'un mortel rempli d'une passion profonde, pût enchaîner ses désirs, taire ses regrets et devenir le défenseur de son rival; de

si grandes vertus n'appartiennent qu'aux chrétiens ; la loi de Mahomet ne fait point de pareils prodiges ; je l'avoue, ils m'ont touché, et si la vérité est quelque part, elle est dans la religion qui les opère. Cependant, quoiqu'ébranlé, je ne suis point converti, et jamais je n'adopterai une croyance dont le premier précepte serait de me rendre infidèle à mon frère et à mon pays ; mes premiers serments ont été pour Saladin, je les tiendrai jusqu'à mon dernier soupir ; il peut bien proscrire ma tête, mais non pas m'empêcher de lui dévouer ma vie. Le flambeau du mahométisme ne jette plus dans mon ame qu'une lumière pâle et tremblante, celui du Christ n'y luit pas encore, mais toujours l'honneur y parle en maître ; qu'il soit donc seul ma religion et ma

loi. J'admire les chrétiens et je les combattrai, j'adore Mathilde et je vais la quitter, et si je ne pouvais obtenir sa main qu'au prix d'une perfidie, je renoncerais à sa main. Dis-moi, brave Montmorency, si tu me voyais à tes côtés lever le glaive contre ma patrie et m'abreuver du sang de mon frère, de quel œil me regarderais-tu? Mathilde, vous baissez les yeux, Montmorency, tu crains de me répondre, tout chrétiens que vous êtes, vous n'osez me dire que votre loi commande et approuve un parjure. O Mathilde! si j'abandonnais tous mes devoirs pour vous suivre, serais-je digne de vous posséder, et si je violais tous mes sermens, mériterais-je de recevoir les vôtres? Ma bien aimée, en me séparant de toi, je me sépare

de tout, hors de l'espérance de te retrouver; ce jour viendra, n'en doute pas; pour l'atteindre, je ne compterai pas les obstacles, je les renverserai; car il n'y a rien d'impossible sur la terre pour Malek Adhel si ce n'est de devenir un traître et de vivre sans toi.... et maintenant reçois mes adieux, car il faut que dans une heure d'ici..... » Il s'arrête, sa langue ne peut achever sa pensée, et il détourne les yeux une seconde fois; il craindrait, en regardant encore Mathilde, de n'avoir plus la force de la laisser partir. Durant ce moment de silence, la princesse elle-même a douté si elle pourrait consentir à s'éloigner; ce n'est pas la connaissance de son devoir que lui manque, c'est le courage de s'y soumettre, et si Dieu ne lui prête

son secours, elle va demeurer auprès de Malek Adhel; car la raison peut bien nous montrer la route de la vertu, mais la religion seule donne la force d'y marcher. Dans une muette oraison, la princesse demande à celui qui peut tout de l'arracher à sa faiblesse; et Malek Adhel qui la voit hésiter, éprouve une sorte de délire où il est prêt à se persuader que seul il pourra la défendre contre les forces de toute la terre; que Mathilde eût dit un seul mot en faveur de cette espérance, et il allait y croire, et peut-être ne partait-elle pas; mais la puissance qu'elle venait d'invoquer ne lui permit pas de le dire, et sentant qu'il était temps de renoncer à la vaine prétention d'être heureuse sur la terre, elle baissa son voile sur son front, et d'une

voix faible et résignée, elle articula ces mots : « Je suis prête à partir. » Son consentement rendit Malek Adhel à la vérité et à tout son malheur : « C'en est donc fait ! s'écria-t-il ; » et il sortit précipitamment pour ordonner les préparatifs du départ.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

MATHILDE.

MATHILDE,

OU

MÉMOIRES

TIRÉS DE L'HISTOIRE DES CROISADES.

PAR Mme. COTTIN.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPR.-LIBRAIRES,
RUE DES SONS-ENFANTS, N°. 6.

AN XIII. (1805.)

dres sont exécutés, à la manière vive, et impatiente dont il presse le départ, on croirait que c'est de son bonheur qu'il s'occupe : ah ! c'est bien plus, c'est de la sûreté de Mathilde. Éperdu, agité, il revient près d'elle ; tout est prêt, lui dit-il, vos femmes et vos litières vous attendent, vous sortirez secrètement par une des portes dérobées du palais, Kaled vous conduira. — O Malek Adhel ! reprend-elle en se levant, je pars, je m'éloigne ; mais avant de vous quitter, ne me direz-vous point ce que vous allez devenir, et de quelle manière vous vous déroberez à la colère de Saladin. — Je n'en sais rien, répond-il, une seule pensée m'occupe, et ce n'est pas celle-là ; ne me demandez plus rien, Mathilde, ne me parlez pas, épargnez ma faiblesse, au nom de votre propre vie,

éloignez vous; car je ne suis pas sûr dans un moment d'avoir encore le courage de vous laisser partir: viens, Montmorency, tu es ici le plus en danger, je ne te quitte point, suis moi, nous rejoindrons la princesse au bout de l'aqueduc, près de la montagne de Mokatham; il dit et entraîne avec lui le héros. A la porte du palais, ils trouvent une foule innombrable qui paraît disposée à leur fermer le passage: Montmorency a baissé la visière de son casque; Malek Adhel ôte le sien et découvre ces traits majestueux, et ce front élevé où brille la noblesse d'une grande ame: il fait un geste, commande au peuple de s'écarter, et le peuple étonné de son audace, vaincu par son ascendant, et trop timide pour résister à un héros, obéit et s'écarte à l'instant: les deux chevaliers pas-

sent lentement au milieu de cette multitude qui frémit de se sentir invinciblement enchaînée par le respect qu'inspire un grand courage ; cependant Malek Adhel n'est point sans alarme, car il craint pour Montmorency ; mais Montmorency n'en éprouve aucune, car il ne craint que pour lui-même ; à peine sont-ils un peu éloignés, que Malek Adhel lui dit : « Tu viens de passer à travers mille morts, et ton ame n'a pas été seulement émue. » — Le chevalier répondit avec un doux sourire, que peut-être l'archevêque de Tyr lui dirait qu'il y a eu un peu d'orgueil à y être passé aussi tranquillement. Le prince répartit vivement : Montmorency, je te l'avoue, si j'avais cru apercevoir que ton courage eût été ébranlé par l'horrible trépas dont un peuple furieux vient

de te menacer, l'innocence de Mathilde ne m'aurait pas semblé en sûreté avec toi, car l'homme qui est faible devant la mort doit l'être bien plus devant les passions. — Écoute, répondit le héros chrétien, quels que soient mes secrets sentiments, en me confiant les nœuds qui te lient à la princesse, tu as mis entre elle et moi une barrière que mes désirs mêmes ne franchiront pas ; s'il était vrai que je fusse assez malheureux pour conserver un amour sans espoir, je le renfermerais si avant dans mon cœur, que Mathilde ne l'y découvrirait pas, et que je mourrais sans lui demander seulement de me plaindre. — Malek Adhel plus touché que jaloux d'un héroïsme auquel il sentait bien qu'il ne pouvait atteindre, allait répondre lorsqu'il aperçut la litière de Mathilde ; et aussitôt il fut la

joindre avec Montmorency ; ils continuèrent leur route tous ensemble le long du Nil : vers les ruines d'Héliopolis, ils trouvèrent les chrétiens qui, selon les ordres du prince, s'étaient rassemblés dans ce lieu ; le cortège s'arrêta. Alors seulement Malek Adhel fit connaître Montmorency aux chrétiens, et leur montra leur chef ; tous le reconnurent avec respect et allégresse : après avoir reçu leurs serments, le héros chrétien se mit à la tête de cette petite troupe, ayant la litière de Mathilde à sa gauche, et Malek Adhel à sa droite ; bientôt il les conduisit vers la chaîne de montagnes qui s'élève à l'Orient ; après quelques détours au milieu des torrents et des routes escarpées, il entra dans une gorge sombre et si sauvage, que depuis la naissance du monde, c'était la première fois,

sans doute, que tant d'hommes y avaient pénétré : les mille guerriers y attendaient Montmorency ; à la vue des chrétiens, revêtus d'armes musulmanes, ils se crurent surpris et se levèrent pour combattre, mais Josselin s'avançant au devant d'eux, les arrêta. — Ne craignez rien, leur dit-il, je vous amène, il est vrai, le plus redoutable appui de l'empire du croissant, mais il vient ici en ami, il y vient seul, s'abandonnant à notre honneur avec une confiance aussi glorieuse pour lui, que pour nous : il vient nous remettre le plus précieux trésor, qu'après le tombeau du Christ, les armes mahométanes aient jamais enlevé aux nôtres ; il nous rend la princesse d'Angleterre. — A ces mots il fut interrompu par des cris de joie ; tous les chevaliers entourèrent la litière, s'inclinant avec

respect et baissant la pointe de leur épée vers la terre : Montmorency reprit la parole : « Après avoir rendu votre premier hommage à la sœur d'un de nos plus grands rois, le second ne sera-t-il point pour son libérateur, pour ce héros dont la chrétienté admire les vertus et redoute la vaillance, pour Malek Adhel enfin. » — Ce nom si grand, si redouté, causa parmi les chevaliers une émotion aussi vive que l'avait fait celui de Mathilde, et Malek Adhel aurait été touché sans doute des honneurs qui lui furent prodigués, s'il avait pu, dans un pareil moment, être sensible à autre chose qu'à la douleur de quitter Mathilde. Tandis que Kaled indique aux chrétiens la route qu'ils doivent prendre pour éviter de rencontrer l'armée de Metchoub, la princesse se retire derrière une roche

qu'ombragent des touffes de citronniers sauvages, le prince la suit; elle essaie de prononcer quelques mots, la force lui manque, sa poitrine s'oppresse, et dans son désordre, elle penche sa tête sur le sein de Malek Adhel; il la presse dans ses bras avec une ardeur passionnée, il lui dit : « Jure moi, Mathilde, que ni la volonté du roi ton frère, ni les sollicitations des chrétiens, ni les ordres mêmes du chef de ton église ne pourront t'engager à prendre un autre époux. » — Je le jure, répondit-elle en relevant son visage noyé de pleurs, à toi ou à Dieu. — Malek Adhel la regarde, il tressaille, il tremble, une sueur brûlante coule sur son front; cent fois il a vaincu la mort, et il ne peut se vaincre lui-même; en vain cherche-t-il son courage au fond de son cœur, il n'y

trouve que son amour ; et le héros en voulant prononcer un dernier adieu, a laissé échapper des sanglots : il s'enfuit, il s'écrie : « Adieu Mathilde, car si je restais un instant de plus, je partirais avec toi. » — Plus prompt que l'éclair, il s'élance sur son coursier, les chrétiens le retiennent : instruits par Montmorency de sa querelle avec Saladin, ils le conjurent de se joindre à eux, ils lui promettent tous les honneurs, toutes les félicités ; le droit de s'asseoir entre Richard et Philippe-Auguste, et la main de Mathilde ; il n'est point d'éloquence qu'ils n'emploient pour le persuader : le sentiment qui plaide pour eux dans l'ame de Malek Adhel, en a bien plus encore : Mathilde qui voit le prince arrêté, qui entend les sollicitations des chrétiens, tombe à genoux ; elle ne disait rien, mais ses

larmes étaient des paroles, et Malek Adhel les voyait : elle prie, il dépend de lui de la satisfaire, il peut pour elle ce qu'elle demande à Dieu, il peut remplir son cœur d'une joie sans mesure, il peut céder, être chrétien, être son époux. Kaled étonné du silence qu'il garde, s'approche de lui, et d'un ton indigné, lui dit : « Malek Adhel, est-ce que tu hésites ? » — Il frémit, regarde son ami, et tournant aussitôt la bride de son cheval sans répondre à Montmorency, il fuit d'une course rapide : à cette vue la prière commencée expire sur les lèvres de la vierge, elle penche la tête, ferme les yeux, et voudrait ne les r'ouvrir jamais; elle ne doit plus voir Malek Adhel.

Cependant au bout de quelques minutes, Montmorency d'un air respectueux s'approche d'elle, et lui de-

mande si elle veut partir. — Partons, dit-elle, à présent je n'ai plus rien à quitter. — Triste et pensif, Josselin la conduit à sa litière, elle couvre sa tête et s'enfonce dans sa voiture ; si ses yeux ne versent plus de pleurs, son cœur déchiré en répand encore ; toutefois elle ne demande point à Dieu de lui ôter sa douleur, car elle ne veut point s'en séparer : sa douleur qui se lie, s'unit, s'attache au souvenir de Malek Adhel est, en ce moment, sa seule consolation et le bien le plus précieux qui lui reste.

CHAPITRE XXVI.

En rentrant au Caire, Malek Adhel ne va point gémir dans les lieux où Mathilde n'est plus; ce n'est pas à la pleurer qu'il songe, c'est à la rejoindre : le monde n'a pas assez d'obstacles pour l'empêcher de ressaisir le bonheur qui vient de lui échapper, car les évènements passent, mais quand la volonté demeure ferme et invariable, elle finit toujours par en trouver un favorable. Avec cette pensée, il a recouvré toutes ses forces, ses yeux éteints toutes leurs flammes, et le héros a repris posses-

sion de lui-même. Cependant, tout fidèle qu'il est demeuré à son frère, il ne veut point se laisser traîner en esclave devant lui; sa grande ame peut se plier à une soumission volontaire, mais elle se révolte contre une soumission forcée, et c'est par d'autres preuves qu'il veut convaincre Saladin de sa fidélité: il dit un mot, et aussitôt ses troupes éparses se réunissent autour de la ville; des fossés se creusent, des murs s'élèvent, des retranchements se forment de toutes parts, car si le prince est décidé à se défendre contre Metchoub, il ne voudrait point l'attaquer. Jamais mortel n'eut mieux que lui toutes les qualités qui font l'homme de guerre; à une bouillante valeur, il joint une prudence consommée: tout en combattant comme un

soldat, il se souvient qu'il est chef, et dans le moment où il paraît le plus occupé à lever la lance et à pousser le javelot, il ne cesse de conduire et de diriger l'armée à laquelle il est plus utile encore par ses lumières que par la force d'un bras que rien n'égale.

Le second jour après le départ de Mathilde, les sentinelles placées au haut des tours du Caire, avertissent le prince qu'on aperçoit au loin dans la plaine, à travers des nuages de poussière, de nombreux bataillons dont les lances étincellent dans les airs; Malek Adhel assemble ses troupes et le peuple dans la place publique, et leur dit : Saladin me croit un rébelle, mais je jure qu'il se trompe, et je le lui prouverai; il envoie Metchoub chercher ma tête, voulez-vous la lui livrer? — Un cri d'horreur re-

tentit, et les regards de Malek Adhel ne rencontrent que des regards qui lui jurent qu'il n'y a pas un seul homme autour de lui qui ne soit prêt à lui donner sa vie. De si vifs témoignages d'amour le touchent, l'étonnent, l'instruisent de l'étendue du pouvoir dont il dispose : mais il ne peut aimer un pouvoir avec lequel il pourrait être maître de l'Égypte entière, et qui ne lui a pas permis de garder Mathilde près de lui, et si en tout temps ce héros eût dédaigné un trône usurpé, combien plus maintenant cette ambition doit paraître étroite, bornée, insuffisante aux vastes désirs d'un cœur qui ne peut être rempli que par les immenses félicités de l'amour.

Malek Adhel sent bien qu'en opposant une armée à l'armée de son

frère, il va donner l'exemple de la rébellion, et devenir coupable ; mais il est irrité du silence que Saladin a gardé avec lui depuis le message qu'il lui envoya de Damiette ; il est irrité qu'un mot de sa part n'ait pas eu plus de poids sur l'esprit de son frère, que toutes les accusations de Metchoub, et il veut enfin ne se soumettre que quand il aura prouvé au sultan qu'il aurait pu commander.

Cependant, pour éviter de verser le sang musulman, il envoie un hérault d'armes porter des propositions de paix à Metchoub ; Metchoub s'étonne d'apprendre que Malek Adhel, prévenu de son arrivée, est déjà préparé au combat : il ne comprend point comment cette nouvelle a volé si vite, mais il com-

prend trop que cette circonstance accroît les difficultés de son entreprise : surpris, Malek Adhel eût fait payer cher sa défaite ; prévenu, il sera assurément victorieux. Cet obstacle anime encore le ressentiment de Metchoub, et donne une activité nouvelle à ses désirs de vengeance ; toutefois il ne peut refuser d'entendre les propositions du prince Saladin pourrait un jour blâmer ce refus ; suivi de quelques officiers de son armée, il s'avance vers le Caire et entre dans le palais de Malek Adhel, il se courbe avec le respect qu'il doit au frère de son souverain : le prince lui fait signe de s'asseoir, et après un moment de silence, il lui parle ainsi : « Je sais que Saladin t'envoie au Caire avec l'ordre de livrer la princesse d'Angleterre au plus honteux

supplice, et de faire tomber ma tête; aucun des deux ne s'exécutera; au moment où je parle, la princesse Mathilde est bien près du roi son frère, et la disposition de mes soldats est telle, que si je dis un mot, ce soir ton armée n'existera plus. Crois-moi donc, Metchoub, reprends aujourd'hui même la route de Syrie; va apprendre à mon frère ce que tu as vu ici; dis-lui que la prudence ne t'a pas permis de livrer un combat où tu ne pouvais être défait sans honte, ni victorieux sans regret; dis-lui que je n'ignore pas que les chrétiens, vainqueurs à Ptolémaïs, s'apprêtent à attaquer Césarée; dis-lui que je vais m'y rendre, et que s'il vient m'y trouver, c'est là qu'il connaîtra son frère et qu'il sera maître de le punir. — Je sais, répond Met-

choub, que si ton bras soutient Césarée, Césarée ne succombera pas; mais cependant je ne puis reparaître devant le sultan sans lui donner des preuves de mon obéissance et de ta soumission. — Et quelles sont les preuves que tu exiges? lui demanda fièrement le prince.—Que tu te rendes mon prisonnier, et que tu te laisses emmener captif aux pieds de Saladin. — Moi ton prisonnier, reprit Malek-Adhel avec un sourire amer; avec une seule parole tu veux faire ce que n'ont pu les chrétiens avec toutes leurs armées; non, Metchoub, ce serait trop de gloire, et ce n'est pas tes mains qui donneront des chaînes aux miennes. Tu as entendu mes propositions, je n'ai rien de plus à y ajouter; si tu les rejettes, retourne à l'instant dans ton camp, prépare-toi

au combat, et nous verrons avant la fin du jour lequel sera le prisonnier de nous deux.

Tout offensé qu'il est de la hauteur de cette menace, Metchoub se réjouit d'y trouver une raison d'accepter le combat; il déclare au prince qu'étant chargé par le sultan de faire respecter les droits et la suprême majesté du trône, il périra pour obéir, et qu'il va prendre les armes. Il dit, et se retire; mais il n'est pas encore arrivé dans son camp, que déjà les dispositions de Malek Adhel sont prises afin d'envelopper entièrement l'armée ennemie; d'un coup d'œil il a tout vu, dans un instant il a tout terminé. A peine les troupes de Metchoub commencent-elles à s'ébranler, qu'elles se voient entourées d'ennemis, et que l'intrépide Adhel fond sur elles, la visière haute et

autres ; il n'en trouve pas un seul ; pas un seul n'a même hésité ; il le voit et frémit de rage. Ainsi, ces nombreux soldats qu'il amena pour châtier un rebelle sont devenus les instruments de son triomphe, et n'ont servi qu'à en réhausser l'éclat, et celui dont il espérait se venger est celui qui lui pardonne ; il faut qu'il s'en retourne seul avec sa honte par ces mêmes chemins où peu de jours avant il croyait marcher à la victoire. Le prince voit son chagrin et cherche à l'adoucir ainsi : « Ne t'afflige point, Metchoub, et ne vois dans la conduite de tes troupes que l'effet de leur courage ; j'ai parlé de combattre ; et tous ont voulu me suivre ; si c'était toi qui leur eusses montré l'ennemi, c'est avec toi qu'elles auraient voulu marcher. »

Ces généreuses paroles ne calment point la confusion de Metchoub, elles

irritent au contraire son ressentiment, en le forçant à la reconnaissance; il se hâte de quitter le théâtre de sa honte, et part avec quelques officiers qui, touchés de son délaissement, consentent à lui servir d'escorte. Tandis qu'il reprend la route de Kouroutba, Malek Adhel, adoré des soldats qu'il vient de conquérir, les entend se féliciter d'avoir changé de chef; dans leurs avides regards, il lit que la certitude de la victoire est attachée pour eux au bonheur de l'avoir pour maître, et il récompense une si flatteuse confiance par le seul prix digne de l'acquitter; il donne l'ordre du départ, et marche vers Césarée.

Les habitants de cette ville ne considéraient point sans inquiétude les préparatifs des chrétiens qui mena-

çaient leurs murailles. Effrayés par l'exemple de Ptolémaïs, ils voyaient dans sa chute l'annonce de la leur; et pour obtenir une capitulation plus douce, ils étaient résolus à se soumettre aux vainqueurs dès qu'ils paraîtraient sous leurs remparts. Mais voici une armée qui se montre tout à coup, le désordre est dans Césarée; on s'écrie, on répète : *Ce sont les chrétiens! ce sont les chrétiens!* et le peuple et les chefs troublés, saisis d'effroi, proposent d'ouvrir les portes à l'ennemi. Cependant, au moment où les chaînes crient sous les mains des soldats qui vont baisser les ponts-levis, l'étendard du croissant s'est fait reconnaître; bientôt on apprend que c'est Malek Adhel qui s'avance, que c'est lui qui vient défendre la ville, et à l'instant ce nom fait autant de braves de tous

les lâches qui étaient prêts à se rendre ; les voilà déterminés à s'ensevelir sous leurs murs, et mettant l'honneur d'une mort glorieuse bien au-dessus de la honte d'une longue vie : tant il est vrai que la vue d'un héros élève tout ce qui l'entoure, bannit les pusillanimes frayeurs, et inspire les grands sentimens. Le peuple de Césarée sort par flots des portes de la ville, et se précipite au-devant du libérateur qui vient le sauver, en poussant des cris de joie ; chacun veut toucher son vêtement, baiser ses mains victorieuses ; les bénédictions dont on le couvre s'élèvent jusqu'au ciel ; on le nomme l'appui de Césarée, le sauveur de l'empire ; l'ivresse que sa présence inspire éclate par les plus touchants transports ; il le voit et en gémit, car il sent que l'amour ne peut se payer que par l'a-

mour, et qu'il ne serait pas digne de la tendresse de ce peuple, s'il lui refusait la sienne. — Hélas! Mathilde, se dit-il tout bas, voilà donc le peuple que ta loi me forcerait d'abandonner, et dont elle me forcerait de verser le sang peut-être! — Accablé par cette pensée qui lui arrache toute espérance, en lui montrant toute l'étendue de ses devoirs; il tombe dans une profonde tristesse; cependant il n'en accueille pas avec moins de bonté, il n'en reçoit pas avec moins de reconnaissance les vives effusions des cœurs qui se jettent au-devant de lui: il entre dans Césarée au bruit des acclamations générales: les uns couvrent de fleurs, les autres baisent la terre où il imprime ses pas; les chefs de la ville lui remettent les clefs, et semblent bien plus heureux de lui en céder le gou-

vernement, qu'ils ne l'ont été de le recevoir. Son premier soin est de faire reposer ses troupes; le second d'aller visiter les fortifications de la ville, et de s'informer de ses moyens de défense : son infatigable activité en a bientôt parcouru tous les détails : alors seulement il consent à se retirer sous le prétexte de prendre quelques heures de sommeil, mais en effet, pour s'occuper de l'intérêt qui est le premier de son cœur, quoique l'honneur en ait triomphé.

Il appelle Kaled. — Kaled, dit-il, j'ai besoin d'un ami qui expose sa vie pour moi, et c'est toi que j'ai choisi. — Tous les tiens m'envieraient cette glorieuse préférence, répond Kaled, mais nul ne la mériterait mieux que moi : parle, me voilà prêt, tout mon sang t'appartient. — Sors cette nuit de Césarée, avance-toi vers le camp

des chrétiens, tâche même d'y pénétrer, informe toi si la princesse d'Angleterre y est arrivée : Kaled, je te l'avoue, jusques à ce que je la sache en sûreté, la blessure que son départ a laissée dans mon cœur ne se fermera point ; si tu pouvais la voir, mais comment l'espérer, on ne te le permettra pas.... Cependant si tu étais surpris, traité comme un espion par les chrétiens, si tes jours étaient menacés, demande à être conduit devant la princesse, elle reconnaîtra mon ami et saura bien empêcher qu'il lui soit fait aucun mal. — Je t'entends, reprend Kaled, et je te promets que la prudence ne dirigera pas mes démarches au point de m'empêcher d'être conduit devant la femme que tu aimes, sois sûr que je ne reviendrai pas ici sans l'avoir vue. — A ces mots le prince ému, le

serre dans ses bras; plein de respect, Kaled s'incline et lui dit: « Maintenant je peux mourir, j'ai reçu ma récompense. » O amitié! s'écrie Malek Adhel, que tes larmes sont douces et que tes sentiments sont grands. — Tu vois ce ciel qui est au dessus de nos têtes, reprend Kaled, eh bien! l'amitié d'un homme tel que toi élève le cœur bien plus haut encore; grand prince, demeure toujours ce que tu es, le soutien de cet empire dont tu pourrais être le maître: soumis à ton frère, laisse lui la puissance et règne par l'amour: porte les armes de Saladin jusques aux bornes du monde, et sois sûr que dans l'étendue de cette vaste domination, si tout se fait par ses ordres, rien ne se fera qu'en ton nom. — Kaled, répliqua tristement le prince, que me dis tu: ai-je jamais envié le pouvoir de mon

fière, est-ce l'éclat d'un trône qui m'a séduit? est-ce pour y monter que j'ai pris les armes : ah ! loin d'être touché par ces misérables grandeurs, je gémis d'y tenir de si près : dans un rang plus obscur, je pourrais me livrer aux faiblesses de mon cœur sans craindre les reproches de mon souverain, de ma patrie et de ma conscience : quand l'amour gémissant m'a demandé d'abandonner mon frère, et me l'a demandé en vain, que peux tu craindre de l'ambition ? — Pardonne-moi, répondit Kaled, d'avoir pu concevoir un pareil doute, d'autres pourront le concevoir aussi ; car il est donné à peu d'hommes de savoir lire les grandes choses qui sont dans ton cœur, et de croire que celui qui peut tout, ne veuille rien... Mais en voilà assez, la nuit s'avance, je vais partir ; compte sur mon zèle ; si

je suis destiné à ne plus te revoir ici bas, nous nous retrouverons dans un meilleur monde, et là, si tu me dis, Kaled je suis content de toi, Kaled n'aura plus rien à demander à Mahomet. — En achevant ces mots, il n'attend point la réponse du prince, il part, il part heureux d'avoir trouvé une occasion de prouver son dévouement à son maître, et Malek Adhel, en se voyant l'objet d'un zèle si ardent et si pur, verse des larmes plus tranquilles, et la douce affection que l'amitié répand dans son ame, y calme un moment les dévorantes ardeurs de la passion : depuis le départ de Mathilde, il goûte quelques instants d'un sommeil tranquille, et c'est à la bienfaisante amitié qu'il le doit.

Mais tandis que le repos s'est approché de lui, quelle confusion rè-

gne dans la cour de Saladin, quelle rage embrase le cœur d'Agnès! en revenant, Metchoub l'a rencontrée qui s'avançait vers le Caire à la tête d'un parti nombreux de musulmans, elle venait aider à la défaite du prince, et jouir du supplice de sa rivale: mais en apprenant que Malek Adhel est vainqueur, et que Mathilde est sauvée, elle serait morte de douleur et de colère si Metchoub ne lui avait donné l'espoir de pouvoir, par une marche rapide, atteindre et punir la princesse d'Angleterre avant son arrivée au camp des croisés; Agnès n'en écoute pas davantage; la jalousie et la vengeance lui prêtent leurs ailes, et suivie des soldats qu'elle commande, elle vole sur la route de Ptolémaïs. Metchoub poursuit son chemin, il arrive, il apprend au sultan que son frère a levé hautement l'é-

tendart de la rébellion, qu'il est maître de l'Égypte entière; que séduits par ses largesses, les douze mille hommes envoyés pour le combattre, sont passés sous ses drapeaux: que peu content de dominer sur l'Afrique, il marche vers Césarée, et que c'est là où il doit conclure son alliance avec les chrétiens, et défier avec leurs forces réunies, toutes celles de l'empire du croissant.

Pâle et immobile, Saladin a écouté ce récit dans un profond silence: mais à peine Metchoub a-t-il cessé de parler, qu'il ne retient plus sa fureur, et que des cris terribles s'échappent de sa poitrine: jamais il n'éprouva de telles angoisses, jamais il n'essuya de pareils affronts: ses plus fidèles soldats l'ont trahi, ils l'ont abandonné pour le perfide auquel il avait

livré son cœur et la moitié de son empire. Malheureux prince, déchiré dans tes sentiments les plus vifs, dans ton orgueil et ton amitié, tu ne respires que la vengeance, et ce n'est plus sur les chrétiens que tu brûles de la verser ; les chrétiens ne sont plus les ennemis que tu crains, que tu hais davantage, il te semble même que tu n'as plus dans le monde d'autre ennemi que Malek Adhel, c'est de son sang seul que tu as soif ; la chute de Ptolémaïs n'est plus rien pour toi, tu ne songes qu'à la résistance de Césarée, et il t'importe peu que les chrétiens triomphent de ton empire, pourvu que l'indigne ami qui t'a osé trahir, périsse de ta main.

Saladin sort de sa tente, il assemble son armée, il parcourt tous les rangs, il lance des imprécations ter-

ribles contre ceux qui ne maudiraient pas avec lui la perfidie de Malek Adhel et celle des troupes qui ont abandonné Metchoub : Césarée, Césarée! s'écrie-t-il, c'est toi qui sera témoin de ma vengeance; elle sera terrible comme le forfait. Mahomet, toi dont l'indigne Adhel a déserté le culte, aide-moi à frapper le perfide; que tous ceux qui nous ont outragés éprouvent les effets de notre colère, que le glaive de Dieu arrache les esprits de leurs corps, moissonne leurs ames, abandonne leurs cadavres à la poussière; qu'en un moment la campagne en soit couverte comme des feuilles qui tombent dans l'automne, que nos épées s'abreuvent de leur sang jusqu'à l'ivresse; que les lions des combats s'en rassasient avec les dents de la victoire. Je m'éleverai

sur mon cheval pour passer ce fleuve de sang, et en voyant le parjure Adhel rendre son dernier soupir, je lui dirai : « Toi qui as si bien su comment Saladin savait aimer, vois maintenant comment il sait punir. »

Il dit, et toute l'armée touchée de sa douleur, émue de sa colère, partage son indignation ; des milliers d'épées s'élèvent dans les airs, des cris forcenés en troublent le silence, on entend retentir de tous côtés, Césarée, Césarée. — Oui, c'est là que nous trouverons le traître, et qu'il faut marcher à l'instant même, s'écrie le sultan. — Et à l'instant même ses troupes sont prêtes à marcher : Saladin quitte son camp qu'il a soin de mettre à l'abri de toute attaque ; il donne à Metchoub le commande-

ment de l'avant-garde de l'armée, il se place au centre, marche à grands pas et ne sort du silence sinistre où la douleur le plonge, que pour répéter d'une voix courroucée et formidable : Césarée, Césarée.

CHAPITRE XXVII.

Le sentiment que Mathilde avait inspiré, celui qu'elle éprouvait avaient éclairé son innocence sur les divers langages de l'amour, et quoique celui de Montmorency ne s'exprimât que par son silence, elle ne pouvait s'empêcher de l'entendre, mais elle ne pouvait s'empêcher aussi d'admirer la force avec laquelle il le contenait dans les bornes du plus profond respect : à quelque distance de sa litière, il marchait triste et pensif, et si elle l'interrogeait, il lui répondait le plus brièvement possible : une fois seulement, comme elle lui

parlait de Bérengère et de la joie qu'elle avait dû éprouver en revoyant son époux, il répondit : « Ah ! madame, pour qui vous connaît et vous aime, peut il y avoir quelque joie loin de vous ! » — Après ce peu de mots, qui firent rougir la princesse, et qu'elle laissa sans réponse, il se tut, et craignant d'en avoir trop dit, il expia sa faute en lui parlant moins encore.

Cependant ils approchaient de la Palestine, Ascalon et Rama fuyaient derrière eux, et bientôt les hautes collines qui entourent Ptolémaïs, allaient se montrer à leur vue, lorsqu'un détachement considérable de soldats musulmans parut dans le lointain. L'avantage du nombre devait lui donner une grande confiance ; mais s'ils avaient su que Montmorency commandait les chrétiens, peut-

être qu'avec le double de forces, ils ne se fussent pas crus encore assez forts : Josselin en voyant les ennemis fondre sur lui à bride abattue, hésite sur le parti qu'il prendra : il voudrait selon son usage s'élancer au-devant d'eux, mais il ne veut point quitter la princesse, car c'est elle surtout qu'il doit défendre ; ainsi, ce héros qui jusqu'à ce jour ne se vit jamais attaqué le premier, et ne calculait le nombre de ses ennemis qu'après les avoir vaincus, pour la première fois de sa vie les compte, les attend, et tout l'effort de son courage est employé à retenir sa valeur : les autres chevaliers imitent son exemple ; rangés autour de la princesse, ils se contentent de prendre une attitude défensive. En les voyant immobiles et disposés à éviter le combat, les musulmans étonnés se demandent

si ce sont bien des chrétiens : s'ils les croient tels à leurs armes, ils en doutent à leur action ; car depuis les longues et furieuses guerres qu'occasionne entre ces deux peuples la possession de l'aride territoire de Juda, on n'a pas vu encore les nobles défenseurs du Christ s'arrêter devant les lions de l'Islamisme. Cette sorte de frayeur dont les musulmans les supposent atteints, leur inspire une confiance téméraire, ils s'avancent avec précipitation, persuadés qu'il ne faut pas de grands efforts pour vaincre un ennemi qui a l'air de les craindre ; mais tout à coup leur première ligne est renversée par le bras de Montmorency, il enfonce la seconde, rompt la troisième ; ses coups sont si sûrs qu'ils portent tous, et si rapides, que les musulmans tombent sans avoir re-

connu la main qui les frappe. Cependant, à sa mine altière, à sa haute valeur, le nom de Montmorency vole de rang en rang, et ce nom formidable y jette tant d'épouvante, que celui de Malek Adhel pourrait seul y ramener le courage : tout se disperse, tout fuit, un seul guerrier résiste et combat encore; il ne songe point à se défendre ni à attaquer, toute sa fureur semble se diriger contre la litière qui renferme la princesse; il parvient à en approcher, et pousse son javelot; le trait part, traverse le bois de la litière et vient mourir sur le bras de la princesse. Le sang coule: à cette vue, Montmorency frémit de rage; et se précipite sur le guerrier sacrilège; celui-ci que la foule des chrétiens n'avait point effrayé, tremble devant le regard de Montmorency, car il sent que la

mort va le suivre; il presse les flancs de son coursier, mais ni la vitesse des vents, ni la profondeur des abîmes ne le déroberaient au pouvoir du héros; cependant il l'entraîne par mille détours, et ne rallentit la rapidité de sa course, que quand ils sont bien loin des chrétiens. Josselin s'élance, frappe d'un bras vigoureux; la valeur de son adversaire l'étonne, mais il en triomphe bientôt; jamais la victoire n'a fait attendre Montmorency; son ennemi est renversé, il lève le bras, il va lui ôter la vie. — Frappe, Montmorency, s'écrie d'une voix sourde le guerrier vaincu, enfonce ton poignard dans le sein d'une femme. — A ce nom, le héros français s'arrête, il doute de ce qu'il entend, car la force qu'on vient de lui opposer, est celle d'un soldat; mais en coupant les liens qui at-

chent le casque, il reconnaît les traits délicats et la longue chevelure d'une femme ; et, quoiqu'il aperçoive les musulmans qui se rallient et reviennent sur lui, l'honneur ne lui permet pas de s'éloigner avant d'avoir offert ses secours à celle qu'il vient d'abattre ; mais à peine Agnès est-elle debout, qu'elle ressaisit sa lance, reprend son bouclier et recommence le combat ; Montmorency pare ses coups et n'en porte plus ; sans doute il méprise la princesse qui, désertant son culte et sa patrie, combat pour les ennemis de sa foi, mais il respecte en elle le sexe qu'il a juré de défendre ; cependant les musulmans approchent. — A moi sujets de Saladin, s'écrie Agnès, et Montmorency est à vous. — Elle dit, Josselin est enveloppé : libre alors de l'ennemi qui l'arrêtait, la fille

d'Amaury part pour rejoindre les chrétiens et assouvir sa vengeance ; Montmorency voit son dessein et tremble pour Mathilde ; il lève sa redoutable épée, il abat, il disperse la foule d'ennemis dont il est entouré ; n'est une armée qu'il lui faut combattre, mais sa valeur vaut seule une armée ; il a rompu les bataillons musulmans, il se précipite sur les pas d'Agnès ; celle-ci éperdue de le revoir encore, se retourne avec rage et lui porte des coups terribles, le héros hésite ; s'il renverse Agnès, il échappera aux Sarrazins qui courent sur lui avec furie, et bientôt il aura rejoint les chrétiens ; mais il craint moins la mort que la honte de verser le sang d'une femme : avec un courage tranquille, il se dévoue donc, attend les mahométans et combat à la fois et Agnès et une armée. N'au-

ra-t-il pas rempli son sort, n'aura-t-il pas assez vécu s'il peut en mourant sauver Mathilde et les chrétiens; et n'entend-il pas ses aïeux qui lui crient du fond de leur tombeau, que peu importe la vie, pourvu que l'honneur reste; et qu'avec le nom qu'il porte, il doit compter pour perdus tous les jours qui ne sont pas donnés à la gloire?

Cette héroïque résolution l'anime d'une ardeur nouvelle; on s'étonne de ce que la valeur de Montmorency ait pu augmenter encore; et Agnès elle-même commence à croire qu'il n'a point d'égal: en le voyant lutter seul contre des milliers d'ennemis, l'inégalité du nombre la trouble, et elle sent dans son ame quelque chose qui ressemble aux remords; loin de l'attaquer encore, elle eut prêté à se ranger de son côté; elle l'eût fait, si

elle n'eût vu dans Montmorency un défenseur de Mathilde. Cependant le héros entasse les victimes; sa formidable épée parcourt tous les rangs, elle semble se multiplier, elle est partout, chaque musulman croit avoir Montmorency à combattre; et, pendant un instant, l'armée entière a reculé devant lui; mais les Sarrasins reviennent à la charge, ils ne peuvent consentir à l'affront de fuir devant un seul guerrier; ils l'entourent de toutes parts; en vain Josselin abat une foule de têtes, ses ennemis ne diminuent pas; bientôt son corps est couvert de blessures; sa cuirasse est teinte de sang, son épée se brise dans la poitrine d'un musulman; il en arrache le tronçon, et affaibli par le sang qu'il perd, il tombe à genoux, combat toujours, et les prodiges de

ses dernières forces surpassent encore les hauts faits de sa glorieuse vie.

Mais depuis long-temps les chrétiens se sont aperçus de l'absence de leur chef; ils se dispersent dans la plaine pour le chercher; à la fin, ils découvrent les ennemis, et sans s'être dit une seule parole, ils volent tous ensemble à leur rencontre; la fière Agnès tente de les arrêter, ils la renversent et passent outre; à la quantité de morts qu'ils foulent aux pieds, ils cherchent quels chrétiens ont aidé Montmorency à vaincre, et le voient seul, un genou en terre, renversant encore les Musulmans avec la poignée de sa lance, tandis que près de lui son cheval abattu semble moins se plaindre de mourir, que de ne pouvoir plus être utile à son maître.

Les Sarrasins qui commençaient à

ne pouvoir plus soutenir les efforts de Montmorency, fuient à l'aspect des chrétiens, et entraînent Agnès avec eux: mais hélas! il est trop tard; Joselin noyé dans son sang, couvert des ombres de la mort, penche sa tête et ferme ses yeux à la lumière; les chrétiens le soulèvent dans leurs bras, le transportent vers le petit camp où leurs frères défendaient Mathilde; là, ils délacent son armure, et s'aperçoivent avec effroi que le fer d'une lance est demeuré tout entier dans sa poitrine. Un de ses écuyers examine ses blessures et ne désespère pas de le guérir s'il peut arracher le fer qui est resté dans le sein du héros: il tente quelques efforts, la douleur ranime les sens de Montmorency, il ouvre les yeux; tous ses amis tristes, abattus, sont autour du brancard où

on l'a étendu : un peu plus loin, Mathilde pâle et désolée, mêle ses pleurs au suc des plantes qu'elle exprime entre ses mains délicates, et qui doit servir à composer le premier appareil. Montmorency la voit et la conjure de s'approcher; elle vient le visage baigné de larmes, et tous les traits empreints d'une profonde tristesse; elle présente sa main au héros, il s'en empare, la porte contre ses lèvres, profère quelques paroles à voix basse, et ajoute ensuite: « Elle seule saura mon secret, je ne l'emporterai pas tout entier au tombeau. »

« Les pleurs de Mathilde redoublent, elle voudrait parler, et elle ne peut que prononcer avec un cœur déchiré: « O magnanime héros, nous serez-vous enlevé.... vous coûterai-je la vie. — Ah! lui dit-il, mon sort est

plus doux que je ne l'espérais, je meurs en votre présence, j'aurais vécu loin de vous. » Son écuyer l'interrompt; il voudrait essayer d'arracher le tronçon de la lance qui peut rendre la blessure mortelle, Montmorency l'arrête. « Attends un moment, lui dit il, ma vie me quittera sans doute avec ce fer, et j'ai besoin encore de quelques minutes d'existence; alors il baisse la voix et dit à la princesse : « Devant ce trône de la miséricorde divine où je vais paraître, je prierai pour la conversion de Malek Adhel; puisse-t-il être chrétien, puissiez-vous être heureuse, ce sont mes derniers vœux, un jour vous les lui direz et vous verserez ensemble quelques larmes sur ma mémoire; je verrai votre bonheur et je n'en serai pas jaloux, on ne l'est plus dans le ciel. » La princesse attendrie tombe

à genoux et s'écrie : « O le plus généreux des mortels, si les chrétiens vous perdent, que deviendra leur armée où vous ne combattrez plus ! Que vais-je devenir moi-même quand tout le camp désolé me demandera compte de votre vie, me reprochera votre mort, pleurera chaque jour l'ouvrage commencé de la conquête de Jérusalem, que votre bras pouvait seul achever ! » A ces mots la douleur des chevaliers éclate ; de tous côtés ils font entendre leurs regrets ; l'un s'écrie : « O saint temple, demeure dans la poussière, Montmorency ne te relèvera pas. » Un autre dit : « Tendre et superbe fleur, tu tombes avant le temps, et cependant, dès ton aurore, tu avais laissé toutes les gloires au-dessous de la tienne. — D'une voix faible et émue, Josselin répondit : « S'il est vrai qu'un peu de gloire ait

illustré mes premiers ans, si l'honneur fut ma loi et la religion mon guide, si je meurs fidèle à tous mes serments et au dieu de mes pères, mon souvenir ne descendra pas tout à fait avec moi dans la tombe, il vivra dans le cœur des héros, et dans le vôtre, peut-être, madame. — Toujours, s'écrie Mathilde en mettant la main de Josselin sur son cœur, et levant les yeux au ciel pour le prendre à témoin de la sincérité de ses paroles. — Maintenant, reprend-il, qu'aucun repentir ne vienne troubler vos belles destinées; car je vous dois plus de bonheur par ce seul mot, que le monde entier n'aurait pu m'en offrir sans vous. » Alors se retournant vers les chrétiens qui l'entouraient: « Nobles et généreux amis, leur dit-il, si vous jugez que trop d'orgueil ne dicte pas ma demande, vous élèverez mon

tombeau au-devant de Ptolémaïs, de manière qu'il faille le fouler aux pieds pour arriver au pied de ses remparts; peut-être les infidèles ne l'oseront-ils pas.—Nous te le jurons, illustre héros, s'écrièrent les chevaliers d'une voix unanime; si nous avons le malheur de te perdre, ta tombe élevée en face de la superbe ville que tu as conquise lui servira de bouclier, et du sein du trépas, tu nous défendras encore. » Josselin sourit avec reconnaissance, puis mettant sa main sur sa poitrine, il regarde son écuyer et lui dit: « N'est-ce pas ce fer qui t'inquiète et que tu veux enlever?—Oui, repartit l'écuyer, et puisse ma main ne pas trembler en l'essayant. —Si tu n'as besoin que d'une main ferme, reprit son maître, la mienne ne tremblera pas. » Et aussitôt arrachant avec courage le fer qui déchire son sein, il

ajoute : « Quand on le reçoit pour la défense de l'innocence et de la religion, cela ne fait pas de mal. » Mais cet effort subit et violent joint à celui qu'il a fait pour parler, font couler son sang avec une nouvelle abondance, et épuisent le peu de force qui lui reste; ses lèvres pâles murmurent un dernier adieu et se ferment pour jamais. Ses yeux ne verront plus ce jour moins pur que son cœur; ses mains réfroidies tombent sans mouvement; son sang glacé s'arrête; les larmes de la reconnaissance et de l'amitié n'arrosent plus qu'un corps inanimé, et l'âme d'un héros a disparu.

La princesse enveloppe sa tête dans un voile de deuil, et pousse de déchirants soupirs : tant de maux vont briser son cœur. Cependant elle rappelle

quelques forces, afin de pouvoir honorer les restes du grand homme dont elle a causé la mort : on l'a couché sur un lit funèbre, construit à la hâte avec les drapeaux et les lances que son bras a enlevés aux infidèles dans ce dernier combat : sa tête superbe à laquelle le trépas a laissé toute sa beauté, est penchée languissamment, et il semble que sa chevelure d'ébène brille avec plus d'éclat sur son front pâle et glacé. Tous les chevaliers, la contenance morne, l'œil humide, la lance renversée, pleurent une perte irréparable, et un chef qui laisse Malek Adhel sans égal sur la terre. Suivie de toutes ses femmes, la princesse s'approche de la couche du héros, répand sur ses cheveux de précieux parfums, les couronne de fleurs, et jette sur sa froide dépouille

un crêpe noir qu'elle inonde de larmes ; puis à genoux près du lit avec toute sa suite, elle chante un de ces saints cantiques qui semblent destinés à accompagner l'âme des mortels du séjour de la terre à celui du ciel, où le concert des anges la reçoit et la conduit au pied du trône de l'Éternel.

Après avoir employé le reste du jour à lui rendre de lugubres honneurs, les chevaliers reprennent le lendemain la route de Ptolémaïs ; ils approchent du camp, et s'en approchent avec tristesse ; car s'ils reviennent avec la princesse d'Angleterre, ils ne ramènent point celui qui l'a délivrée, et si Richard va les bénir pour le retour de sa sœur, les cris de Philippe-Auguste vont les poursuivre et leur demander sans cesse : qu'avez-

vous fait, qu'avez-vous fait de mon héros?

Bientôt du camp des croisés on a reconnu la brillante devise qui éclate sur le bouclier des chevaliers de la vierge : Richard et Lusignan se précipitent à leur rencontre, Philippe-Auguste les suit, Bérengère gémit de ce que la dignité de son sexe et de son rang ne lui permet pas de les accompagner, et de savoir un moment plutôt si elle va retrouver sa sœur. L'archevêque de Tyr, au pied des autels, attend avec une pieuse impatience l'instant qui lui apprendra s'il faut qu'il offre à Dieu sa résignation sur l'absence de Mathilde, ou des bénédictions sur son retour.

Enguerrand de Fiennes est le premier chevalier que les deux rois ren-

contrent; son maintien triste et abattu les fait tressaillir; Richard s'écrie: « Les infidèles ont retenu ma sœur. » La princesse d'Angleterre revient avec nous, répondit Enguerrand, dans peu d'instants elle sera entre les bras de son frère. « Comment? elle vous suit, s'écrie Lusignan; vous avez enlevé cette glorieuse proie des chaînes de l'impie, et la plus profonde douleur est empreinte sur votre front! » Enguerrand se tut et baissa vers la terre des regards pleins de tristesse. Les deux rois étonnés de ce silence, le gardèrent aussi, n'osant interroger le guerrier sur un malheur dont ils pressentaient assez l'étendue, puisque la joie du retour de Mathilde ne le faisait pas oublier; cependant ils cherchaient en eux-mêmes quel était l'évènement le plus fatal aux chrétiens, et n'ayant plus à redouter la

prise de Jérusalem, ils pensèrent à la mort de Montmorency. Cette crainte les frappa tous deux à la fois, elle fit pâlir l'intrépide Richard, et jeta dans son ame un sentiment qui lui était inconnu, car il ressemblait à l'effroi; Lusignan, jaloux de toute gloire qui surpassait la sienne, devait être moins affecté de cette perte, et conserva la force de prononcer le grand nom de Montmorency : Enguerrand mit un genou en terre, d'une main montra le cercueil qui s'avançait, et de l'autre le ciel : Richard demeura immobile; en vain il commençait à distinguer la litière de sa sœur, il ne s'en approchait pas, ne se sentant plus, dans un pareil moment, le courage d'être heureux; mais en apercevant Philippe-Auguste, il s'écria : « Ah! sire, était-ce avec des larmes que je devais vous annoncer l'arrivée de ma

sœur? Assurément elle m'est bien chère, mais je n'aurais pas payé son retour ce qu'il nous coûte.» Philippe-Auguste aperçoit au même instant la jeune Mathilde qui s'avance lentement vers son frère, et un peu plus loin, un cercueil recouvert d'un drap mortuaire aux armes des Montmorency: il se trouble, il frémit; sa douleur est trop grande pour lui permettre de saluer la princesse; il oublie qu'elle est femme, il ne voit point qu'elle est belle, il ne sent que la mort de son ami, et sans songer à s'excuser, il va cacher dans sa tente et ses regrets et ses larmes. Mathilde reçoit avec tristesse les embrassements de son frère, qui n'ose la serrer dans ses bras qu'en soupirant. Ce cercueil du plus grand des héros semble ne la suivre que pour effacer par des

larmes la joie de son retour; elle entre dans le camp, traînant après elle le deuil et la mort, et ne rencontre que des cœurs abattus et des regards affligés qui n'osent même admirer l'éclat de sa beauté, en voyant à ses côtés la fin de tout ce qui brille le plus sur la terre, et tout ce qui reste de la gloire.

Le lendemain on célébra en grande pompe les obsèques de l'infortuné Montmorency; les diverses nations assemblées dans le camp y assistèrent en cérémonie; toutes avaient paré leurs drapeaux d'un signe de deuil. Mais on en voyait une qui ne ressemblait point aux autres, et c'était plus encore à l'abattement de leur contenance et à la profonde tristesse de leur visage, qu'à la glorieuse enseigne des lis qui flottait sur leurs

têtes, qu'on reconnaissait les Français; ils pleuraient dans Montmorency non seulement un héros enlevé à la fleur de son âge, dont la valeur était le plus ferme appui de la foi, mais un héros dont la gloire rejaillissait sur eux, et donnait à leur nation une prépondérance qu'elle allait perdre avec lui; ils marchaient lentement, traînant leurs piques renversées, tandis qu'à leur tête, Philippe-Auguste, enseveli dans de profondes pensées, se préparait déjà à quitter cette terre malheureuse qui venait d'engloutir l'objet de ses plus chères espérances, et dont les exploits naissants avaient déjà jeté tant d'éclat sur son règne.

Mathilde parut à cette fête funèbre; elle avait quitté ses habits religieux pour revêtir une longue robe de deuil, un voile de gaze noire qui

vrait sa tête, et ses cheveux blonds paraissaient à travers le tissu transparent, semblable à un réseau d'or: pâle, triste et timide, mais plus belle par sa pâleur, sa tristesse et sa timidité, on s'étonnait de voir une beauté si jeune verser déjà tant de larmes; et on l'eût prise pour la fleur du matin sur laquelle, aux plus beaux jours du plus beau printemps, l'aurore vient de verser tous ses pleurs.

Les vieux chevaliers admiraient dans la mélancolie de ses regards, une sorte de pureté qui attirait leurs respects, les jeunes sentaient leur cœur troublé par le mélange de sensibilité qu'ils croyaient y apercevoir: ils commençaient à aimer près de ce tombeau où tout finissait; près de ce tombeau qui venait d'engloutir tant de gloire, de jeunesse et de beauté, ils se jettaient dans l'avenir et y li-

vraient à de tendres espérances. La mort toute grave, toute solennelle qu'elle est, ne repousse donc pas l'amour; et il sait venir se placer jusque sur un cercueil; enfant de la mélancolie bien plus que de la joie, jamais ses feux ne sont plus ardents que quand il les allume dans des yeux noyés de pleurs, et ce n'est que nourri par la tristesse qu'il peut être éternel: ainsi l'amour, cette première des félicités humaines, a besoin, pour être durable, que la douleur lui prête ses larmes, le plaisir le dissipe, le rend léger comme lui, remplace par de fugitives jouissances les longues et profondes émotions, et remplit l'ame d'un vide plus difficile à supporter que le malheur. O étrange penchant du cœur de l'homme, qui lui fait trouver plus de douceur dans une situation où il jouit peu et où il

espère beaucoup, que dans celle où, rassasié de biens, il n'a plus de vœux à former; étrange penchant en effet, s'il n'était la preuve de sa glorieuse destination. Jeté sur la terre pour exercer des vertus et en recueillir le fruit, il n'y doit trouver rien qui le fixe, qui le contente, qui lui suffise, car le secret de sa faiblesse et de ses misères, le mystère de ses passions et de sa conscience et le but de sa vie entière, sont tous renfermés pour lui dans ce seul mot: *attends*.

Ce fut à une demi-lieue de Ptolémaïs, au pied d'une petite éminence et à l'entrée d'un bois de sycomores, que furent déposés les restes de Montmorency. On couvrit son tombeau des innombrables dépouilles de sa dernière victoire, et à la vue de tant d'oriflammes, de boucliers et d'armures enlevés aux infidèles par une seule

main et dans un seul combat, ceux qui savaient le mieux qu'il n'y avait rien d'impossible à la valeur de Montmorency, s'étonnaient encore, et se demandaient entr'eux : comment a-t-il péri, celui qui pouvait ainsi renverser des armées? Philippe-Auguste s'approcha de la tombe, baissa dessus la pointe de son épée, et dit : « Cher et brave Montmorency, je donnerais la moitié de mon royaume pour racheter ta vie, je donnerais l'autre pour venger ta mort : périssent les impies qui ont osé attenter à tes jours, qui n'ont triomphé de toi qu'en opposant toutes leurs forces à la seule force de ton bras ; que jusqu'au dernier, tous servent d'expiation à tes mânes : ô vous qui m'entourez, chrétiens de toutes nations, jurez avec moi de n'épargner aucun musulman ; et vous, madame, con-

nua-t-il en s'adressant à Mathilde qui était prosternée près du tombeau, vous qui ne pouvez faire que des vœux, mais dont les vœux doivent être accueillis par Dieu comme le sont ceux des anges, demandez-lui que sa foudre immole à votre libérateur, ce que l'empire du croissant contient de plus grand et de plus illustre. » — Sire, reprit la vierge en élevant vers lui ses yeux noyés de pleurs, il n'y eut jamais d'ame plus belle et plus généreuse que celle de Montmorency, permettez-moi donc de ne pas former d'autres vœux que les siens, et de ne demander à Dieu que d'exaucer ceux que ce héros lui adresse en ce moment. » Elle dit; et le souvenir des dernières paroles de Montmorency en faveur de Malek Adhel redouble son attendrissement, et donne un tel caractère de ferveur

à ses prières, que Philippe-Auguste et presque tous les assistants, ne doutent point qu'en regrettant Montmorency, elle ne regrette plus que le héros.

Le jour fuit, les rois se retirent, la foule rentre au camp et dans Ptolémaïs; les prêtres restent auprès du tombeau. La nuit n'interrompt ni leurs hymnes ni leurs pleurs; la croix à la main la religion console encore les froides dépouilles que le monde abandonne, elle ne se lassera point de gémir sur ceux qu'il va oublier; constante, invariable, elle demeure quand tout passe, brave le temps, survit aux sentiments fugitifs, aux vaines amitiés, et par ce caractère auguste, se distingue de tout ce qui est humain, nous montre sa source, et nous apprend qu'au milieu des choses de la terre, seule elle n'est point de la terre.

CHAPITRE XXVIII.

Bérengère était impatiente de parler de son bienfaiteur, et d'apprendre de Mathilde si elle était toujours restée indifférente à son amour et insensible à ses vœux: elle ne tarda pas à l'interroger à cet égard. A peine eut-elle prononcé le nom de Malek Adhel, que l'émotion de la princesse fut visible, mais elle se tut; la reine insista, et pour obtenir la confiance de sa sœur, lui montra un cœur où il y avait un peu trop d'indulgence; car elle alla jusqu'à lui dire qu'il lui semblait qu'à sa place son choix serait fait. Mathilde rougit d'être si bien

devinée, et peut-être aurait-elle avoué tous ses secrets à la reine, si elle n'avait craint qu'ils ne passassent jusqu'à Richard ; mais quoiqu'elle aimât et honorât son frère, elle le redoutait trop pour supporter la pensée qu'il devînt jamais le confident de sa faiblesse.

Après un assez long silence, les yeux baissés et le front rougissant, elle dit à la reine : « Depuis votre départ de Damiette, j'ai reçu de Malek Adhel des preuves d'une tendresse si pure, si délicate, si dévouée, qu'il faudrait que j'eusse un cœur bien ingrat, s'il n'en avait pas été touché ; il l'a été beaucoup, mais l'a-t-il été trop, je n'en sais rien, Guillaume me l'apprendra sans doute, et ce n'est qu'après lui avoir parlé, ma sœur, que je pourrai être sûre que ma reconnaissance n'a pas été trop loin, et

que je puis vous en parler sans rougir. »

O candeur de seize ans! te voilà donc altérée, et déjà la funeste influence des passions vient de ternir ta pureté. Hélas la princesse le savait bien que sa reconnaissance avait été trop loin; elle n'avait pas oublié la promesse si saintement jurée à Malek Adhel de n'être jamais qu'à lui: son choix était donc fixé en effet, et la reine ne se trompait pas; mais comment oser dire à la reine qu'elle ne se trompait pas? Comment oser lui dire surtout qu'elle n'avait deviné que la moitié de sa faiblesse, et que non seulement son choix était fait, mais que l'objet de son choix en était instruit?

En considérant tout ce qu'elle aurait à avouer, la vierge commence à s'alarmer de ce qu'elle a fait. Quand

on n'a à répondre qu'à soi, le sentiment qui nous domine trouve mille moyens de nous engager aux actions qu'il désire, de nous persuader même qu'elles n'ont rien de coupable; pour avoir un peu combattu on croit avoir beaucoup fait, parce qu'on mesure bien plus le mérite du combat sur ses douleurs que sur sa durée; mais quand il faut montrer à des regards étrangers et nos faibles efforts qui ne seront point jugés sur la peine qu'ils nous ont coûté, et notre entraînement si rapide qui ne sera point excusé par la force qui le détermina; quand enfin nous sommes sûrs qu'on ne regardera que le résultat de notre conduite et non les mouvements qui l'ont ordonnée, alors ce résultat se montre à nous comme il sera considéré par les autres. Le point d'où nous sommes partis, et celui où nous som-

mes arrivés demeurent seuls, nous rejettons les nuances qui les lient, et épouvantés du chemin que nous avons fait, nous le sommes plus encore de l'avoir fait sans l'avoir vu.

Comment Mathilde se résoudra-t-elle jamais à se montrer aux yeux de l'archevêque de Tyr, si différente de ce qu'elle était en arrivant en Égypte, lui qui l'a vue alors, à l'aspect d'un musulman, saisie de ce saint effroi qu'une ame chrétienne éprouve pour l'œuvre du démon? que dira-t-il en la sachant unie à ce même musulman, par les plus tendres liens que le ciel et la terre aient établis entre les hommes? Hélas! quand Malek Adhel, suppliant à ses pieds, la conjurait d'être à lui, elle croyait faire bien peu en ne donnant qu'une promesse; mais maintenant qu'il faut la révéler, elle commence à en sentir l'importance et la

témérité. Sans doute en se rappelant tous les détails du passé et les terribles scènes du désert elle ne peut se trouver bien coupable, mais Guillaume ne verra ni ces détails ni ces scènes, du moins il ne les verra pas avec le même cœur, et Mathilde sent bien que ce n'est que dans son cœur qu'ils peuvent avoir une excuse. Cependant elle est si humble, elle craint si peu de s'accuser, elle écouterait les reproches avec tant de douceur, et se soumettrait aux pénitences avec tant de zèle, qu'il faut bien que ce ne soit pas l'orgueil qui arrête ses aveux. Ah! si elle pouvait être sûre que le premier ordre de l'archevêque ne fût pas de lui commander de bannir une chère pensée, si elle pouvait espérer qu'il lui permît de continuer à aimer; délivrée de cette crainte, aucune autre ne l'arrêterait; l'archevêque

aurait déjà lu dans son cœur, il saurait ce que Malek Adhel est pour elle, et, dût-il la blâmer, elle ne le fuirait plus, car parler de son repentir, ce serait encore parler de son amour. Mais elle connaît la sévérité et la sagesse du prélat; elle sait qu'ennemi de toute faiblesse, il va poursuivre la sienne jusque dans les replis les plus cachés de son ame, et lui défendre peut-être jusqu'au plaisir de pleurer sur elle. Habituée à se soumettre à ses ordres, elle ne sait point comment elle y pourrait résister; mais s'il lui commandait d'étouffer sa tendresse, elle sait moins encore comment elle y pourrait obéir; tourmentée par cette incertitude, elle évite les occasions de se trouver seule avec Guillaume, et écarte toujours, en dépit des inquiétudes de sa conscience, un entretien qu'il semble

chercher toujours; pour y mieux réussir, elle vit moins retirée, se montre plus souvent dans le monde, et ne quitte presque jamais la reine.

Depuis que Bérengère était revenue au camp, elle y avait tenu une cour brillante et nombreuse, où tout ce qu'il y avait de plus illustre parmi les rois et les chevaliers se faisait un honneur d'être admis; c'est là que parut Mathilde, et dès-lors les beautés qui en étaient l'ornement, ne furent plus que des beautés ordinaires: Mathilde éclipsa tout, et réunit tous les hommages.

Ce n'était plus cette vierge sévère qui se cachait aux hommes et fuyait leurs regards: j'ai dit le motif secret qui l'éloignait de la solitude, et cette différence de conduite fit naître l'idée qu'elle pourrait renoncer à la vie religieuse; d'ailleurs le sentiment qu'elle

portait dans son cœur donnant à son maintien quelque chose de plus touchant, et à son regard quelque chose de plus doux, le respect qu'elle avait inspiré jadis par l'austérité de ses manières, fit place à des mouvements plus vifs. On ne vit plus en elle une sainte destinée pour le ciel, mais une femme créée pour le bonheur et l'ornement du monde, et enfin on osa l'aimer parce qu'on pressentit qu'elle pouvait s'attendrir.

Le roi de Naples, Boémond d'Antioche, Raymond de Tripoli, le duc d'Athènes, et par-dessus tout, le roi de Jérusalem, se consumaient en soins pour attirer ses regards. Les travaux de la guerre les laissaient-ils respirer un moment, le camp retentissait aussitôt du bruit des tournois et des joûtes, dont la princesse d'Angleterre était l'unique objet, et tous ces nobles

rivaux ne désiraient la victoire que pour recevoir d'une si belle main le prix de leur vaillance et de leurs exploits. Mais au milieu de tant d'hommages, Mathilde n'en distinguait aucun ; indifférente aux plaisirs dont elle était entourée, comme aux vœux qu'on lui prodiguait, elle portait partout une tristesse que rien ne pouvait dissiper, et ne paraissait se plaire qu'auprès du vieux comte Hugues de Tibériade. Hugues avait été plusieurs années prisonnier à la cour de Saladin ; il connaissait Malek Adhel ; c'était de sa main que ce prince avait chaussé les éperons et avait été armé chevalier; Hugues le chérissait pour sa valeur, sa générosité et pour toutes les vertus qui faisaient de lui un prince accompli. Il lui devait sa liberté, celle de sa nombreuse famille, ses trésors que Ma-

lek Adhel lui avait fait rendre : aussi ne parlait-il jamais de son bienfaiteur qu'avec un feu et un enthousiasme qui expliquent assez le plaisir que Mathilde trouvait à l'entendre. La même cause qui lui faisait goûter les entretiens du comte Hugues, était celle qui l'engageait à assister à presque tous les tournois. Là le nom de Malek Adhel était souvent répété, car les Sarrasins accoutumés à voir les chrétiens de près dans les escarmouches, s'approchaient d'eux sans crainte dans les moments de trève, et souvent même s'exerçaient avec eux dans les joûtes données sous les murs de Ptolémaïs; les deux champions entrés en lice, n'en venaient aux mains qu'après s'être harangués l'un l'autre; le vaincu était fait prisonnier de guerre ou racheté, et enfin la familiarité était telle, que les

chrétiens dansaient souvent au son des instruments arabes, et chantaient ensuite pour faire danser les Sarrasins. Cette extrême liberté fournissait à la princesse de fréquentes occasions d'entretenir les infidèles, et elle les saisissait avec empressement, espérant apprendre par eux quelques nouvelles de Malek Adhel; mais ses espérances étaient toujours déçues, et tous les musulmans qu'elle interrogeait, moins inquiets qu'elle sur le sort du prince, n'en étaient pas plus instruits.

Un jour cependant, à une des plus brillantes fêtes qui eussent encore été données depuis son retour, se présente tout à coup à l'entrée du camp, un Arabe monté sur un cheval superbe; sa contenance est haute et fière, et la visière de son casque est baissée. Il propose de briser une lance contre

les deux premiers champions qui voudront lui faire cet honneur, et ne demande pour prix de sa victoire que la permission de saluer la princesse d'Angleterre, et de s'éloigner ensuite sans être connu. On accepte ; Mathilde est priée de choisir parmi les chrétiens ceux qui combattront l'infidèle : un instinct secret lui fait nommer les plus faibles guerriers, et à sa voix, le prince de Galilée et le comte de Jaffa, viennent de descendre dans l'arène. L'arabe fournit sa carrière, revient sur eux, brise la lance du premier sans être ébranlé, renverse l'autre, et s'approche, en caracolant, du balcon où Mathilde est assise et où elle contient avec peine l'émotion de son cœur qui palpite à la vue de cet inconnu, comme s'il pressentait de quelle part il lui est envoyé. Lusignan, debout

auprès d'elle, s'indigne de la facile victoire de l'Arabe, et se dispose à l'aller combattre à son tour ; mais la princesse le retient. « Sire, lui dit-elle, les conditions du combat ont été remplies, ce serait les changer que de proposer une nouvelle course, et l'honneur ne le permet pas. » Lusignan s'arrête, impatient d'être arrêté et surtout de l'être par la princesse ; cependant tous les témoins se rangent de l'opinion de Mathilde, et décident que le vainqueur doit obtenir le prix de son triomphe. L'Arabe remet alors les rênes de son coursier aux écuyers du camp, puis montant les degrés qui conduisent au balcon de Mathilde, il met un genoux à terre, s'incline profondément, baise le bas de sa robe, et en se relevant il lui dit, à voix basse : « Malek Adhel a vaincu l'armée de Saladin au Cai-

re, il est à présent à Césarée ; c'est lui qui m'envoie près de vous, il ne pouvait vivre dans l'incertitude où il était sur votre sort ; je suis Kaled ». A ces mots la vierge rougit, se trouble ; elle veut parler, la voix lui manque, et l'Arabe est déjà bien loin avant qu'elle ait rappelé ses esprits. La joie de ce qu'elle vient d'apprendre, le regret de n'avoir rien répondu, l'agitent si violemment, que tous les regards se fixent sur elle. La reine sourit et lui prend la main ; l'archevêque de Tyr l'embarrasse de son œil pénétrant et sévère ; Richard l'interroge : « ma sœur, lui dit-il, cet infidèle vous a-t-il appris son nom ?—S'il l'avait fait, sire, reprit-elle dans une confusion inexprimable, et qu'il m'eût demandé le secret, me serait-il permis de vous le dire ?— Comme votre frère et votre roi, peut-être pourrais-

je l'exiger, répondit Richard: —mais comme le plus galant chevalier de la terre, vous ne l'exigerez pas, interrompit vivement Philippe-Auguste; et qui pourrait ici s'étonner que la plus belle personne du monde reçoive les hommages de toutes les nations de l'univers! » Richard sourit, et se retournant vers sa sœur dont l'embarras augmentait de plus en plus, il lui dit : « pourquoi rougir ainsi Mathilde? Une telle timidité pouvait être convenable, lorsqu'en sortant de votre couvent, le monde et les hommes s'offraient à vous pour la première fois; mais maintenant que vous avez traversé l'océan et les déserts; que les plus grands héros ont déposé leur liberté à vos pieds; que nos ennemis mêmes, vaincus par vos charmes, viennent vous porter leurs vœux jusques dans notre camp, et

que le roi de France, en vous voyant si belle, trouve une excuse à leur témérité, il faut prendre un peu plus d'assurance et savoir mieux soutenir les regards que vous savez si bien attirer ».

Ce discours n'était pas fait pour diminuer le trouble de Mathilde; hors d'état de répondre à son frère, elle jetait sur la reine un œil suppliant, qui la conjurait de vouloir bien venir à son secours. Bérengère l'entendit, et se levant aussitôt, elle déclara qu'elle allait se retirer : la princesse lui serra la main et se hâta de la suivre. Lusignan demande à Richard la permission de les accompagner jusqu'aux chars qui doivent les reconduire à Ptolémaïs; il l'obtient sans peine, et présentant aussitôt son bras à la princesse, il lui dit tout bas : « à présent, madame, que les conditions

du combat ont été remplies, ne puis-je, sans blesser les lois de l'honneur, et sans risquer de vous déplaire, attaquer l'heureux inconnu dont j'envie bien moins la victoire que l'intérêt qu'il a paru vous inspirer ?—Sire, reprit la princesse avec un peu de fierté, mon frère lui-même n'a pas osé dire que j'eusse marqué de l'intérêt ; il n'a parlé que de mon embarras : quant au chevalier inconnu, si vous pouvez l'atteindre, je n'ai aucun droit de vous empêcher de le combattre.—Je l'atteindrai, madame, et j'en triompherai, fût-ce Malek Adhel lui-même». Mathilde le regarda d'un air de doute, et il ajouta avec un accent irrité : « Votre altesse le croit-elle donc invincible ? — Mais il me semble, reprit-elle en souriant, que jusqu'à ce jour, c'est le seul reproche

pensif sur le bord de la mer, cherchant par quels moyens il pourra gagner Richard, et il ne rejette aucun de ceux qui peuvent l'amener à son but. Il ne parle point de sa tristesse au roi d'Angleterre, il laisse à ses regards le soin de la peindre, et affecte même de fuir le monde et ses fêtes, pour s'ensevelir dans des lieux sombres et cachés. Richard s'inquiète de ce changement ; il va au devant de son frère d'armes, il lui reproche son silence : « Mon ami est malheureux, lui dit-il, et mon ami me fuit. » Lusignan soupire et lui fait entendre que la délicatesse ne lui permet pas de découvrir sa peine à celui qui pourrait seul la faire cesser. Le brave Richard exige un aveu sincère, et Lusignan, comme vaincu par la puissance de l'amitié, nomme Mathilde, et tombe aux pieds du roi.

—Viens dans mes bras, mon frère, s'écrie Richard; depuis long-temps mon cœur t'avait donné ce titre, la main de ma sœur le confirmera.— Auguste monarque, répond Lusignan, vous dont le grand cœur est incapable de faiblesse, comprendrez-vous la faiblesse du mien? Je vous dois tout; c'est vous qui m'avez fait triompher d'un orgueilleux rival; c'est vous qui me rendrez mon royaume; mais si à tant de dons vous ne joignez la main de Mathilde, abandonnez-moi, car la gloire et mon royaume ne me consoleraient pas de la perte de ce bien là. — A ces mots Richard l'interrompt avec une brusque franchise, lui reprochant le doute qu'il paraît avoir sur la sincérité de son amitié, et s'engage, ayant l'année révolue, à le rendre maître de Jérusalem et de Mathilde. Le

cœur de Lusignan est gonflé de joie, il reçoit le serment du roi, cependant il lui dit : « vous qui pouvez tout, illustre monarque, pouvez-vous disposer du cœur de la princesse? — S'il est demeuré libre, reprend Richard, elle me le laissera diriger, et je crois être sûr qu'il n'a été encore touché par personne ». Dans l'ame d'une vierge, des secrets de cette nature sont cachés si avant, repartit Lusignan, qu'il est bien difficile de les pénétrer. — Richard lui promit d'y parvenir, et ne crut pas lui promettre beaucoup; car, habitué comme il l'était à voir tout plier devant lui, il lui semblait qu'aussitôt qu'il l'aurait ordonné, Mathilde lui dévoilerait toutes ses pensées.

Le jour même de cette conversation, Richard se trouvant seul chez la princesse, avec la reine et l'archevêque de Tyr, lui parla en ces termes:

CHAPITRE XXIX.

« Ma sœur, lorsque le jour des funérailles du grand Montmorency je vous vis revêtir une robe de deuil, j'applaudis à votre conduite, et je vous approuvai d'honorer ainsi publiquement la mémoire de votre libérateur; mais si vous prolongiez plus long-temps ces marques de tristesse, on pourrait croire qu'il y a plus que de la reconnaissance dans vos regrets. » Si on doit le supposer, sire, reprit-elle, je vais les quitter aujourd'hui, et reprendre mes humbles habits. — Non, ce ne sont pas ceux là que vous devez reprendre,

interrompit-il vivement, et le moment est venu de m'expliquer avec vous sur ce point.

Depuis votre arrivée dans le camp, j'ai remarqué que vous vous montriez dans le monde sans répugnance, et que même vous sembliez un peu négliger les pieux exercices qui vous occupaient constamment autrefois: ce changement, je l'avoue, m'a donné l'espérance de vous voir renoncer à vos vœux; non que je ne respecte l'état où vous vouliez vous consacrer, mais les vertus d'une fille de votre rang doivent briller sur un plus grand théâtre, et vos destinées vous appellent bien plus au trône qu'à la retraite. Je vois ici une foule de princes s'empresser autour de vous: votre main est l'objet de tous les vœux; parmi eux, le roi de Jérusalem est au premier rang; mais, ni son mé-

rite, ni l'amitié qui m'unit à lui, ne semblent vous toucher, et votre indifférence est égale pour tous. Je sais qu'à Damiette, votre fierté ne s'est pas démentie ; l'archevêque et la reine m'ont dit tous deux, que les rares et brillantes qualités du prince Adhel ne vous avaient pas empêché de rejeter ses vœux avec le plus froid dédain : votre cœur est-il donc inaccessible, ma sœur, et ne pouvez-vous rien aimer? — Hé! quoi, reprit Mathilde, en rougissant, votre majesté me reproche mon indifférence? Aurait-elle donc approuvé que j'eusse été sensible à l'amour d'un musulman? — Si le mérite du frère de Saladin avait fait quelqu'impression sur vous, reprit gravement Richard, j'en aurais été peu surpris, et faiblement affligé : certain que votre raison et votre piété auraient facilement

vous ai toujours témoignée, et me fasse repentir du consentement que j'ai donné à votre voyage en Palestine ». Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si sévère, que Mathilde en fut consternée : Bérengère voulut s'approcher d'elle pour la consoler, mais Richard ne le permit pas, et emmenant la reine avec lui, il laissa l'archevêque de Tyr tête à tête avec Mathilde.

A peine furent-ils seuls, que d'une voix tremblante, et les regards attachés vers la terre, elle lui dit : « Je ne sais, mon père, quels soupçons le roi a conçus ; je ne sais si vous les partagez aussi..... — Ma fille, interrompit Guillaume, que prétendez-vous par ces mots ? N'est-ce pas assez de vous taire, chercheriez-vous à me tromper, mais n'espérez pas y réussir ; je vous connais, j'ai lu dans ce cœur plein de faiblesses,

dans ce cœur que vous ne me fermerjez pas, si je ne devais rien y trouver de coupable; dans ce cœur qui a oublié son Dieu pour se livrer à un idolâtre. — Mon père, lui dit Mathilde, avec un grand trouble, cet idolâtre est celui qui a rendu la reine à son époux, qui a brisé mes chaînes et les vôtres, et dont les vertus, admirées de tout l'Orient, l'ont été souvent aussi des chrétiens et de vous-même. — Oui, ma fille, je sais tout cela, répondit l'archevêque; je sais quel est Malek Adhel, et à quelle terrible épreuve je vous ai laissée exposée : sans doute pour y résister il fallait une haute vertu, je vous en crus capable; chaque jour j'adressais mes prières pour vous à l'Éternel, et j'espérais ne vous revoir que pour bénir votre glorieux triomphe.... Dieu n'a pas voulu me don-

ner une si grande joie ; vous voyez, ma fille, les larmes que me coûte mon erreur, elles ne tariront pas. — O mon père, s'écria la princesse, émue au dernier point des pleurs qu'elle voyait couler avec abondance sur le visage vénérable de l'archevêque, vos paroles me percent l'ame ; sans doute je fus coupable, mais si vous saviez à quelles étranges extrémités j'ai été réduite ; si vous connaissiez les dangers auxquels Malek Adhel m'a arrachée, et les sacrifices qu'il m'a faits, peut-être la pitié succéderait-elle au mépris. — Je ne vous méprise point, ma fille, car je sais que l'Éternel n'appelle pas toutes ses créatures à la victoire, mais il ouvre à toutes la voie du repentir : si vous avez été comme ceux qui ne croient que pour un temps, et qui se retirent aussitôt que l'heure de la tentation

est arrivée, détestez votre faiblesse; pénétrée d'une vive douleur, revenez toute à Dieu; votre cœur enflé par l'orage des passions, se calmera dans son sein, et c'est là seulement qu'il trouvera la paix qu'il chercherait en vain dans l'amour des créatures. — Mathilde se mit à genoux devant l'archevêque, et cachant dans ses deux mains son visage baigné de larmes, et enflammé de honte, elle dit: «Mon père, daignez m'entendre; il est temps que le terrible secret qui me tue, s'épanche dans votre sein.... Mais de quels termes me servirai-je pour un pareil aveu; comment vous dire qu'une promesse solennellement jurée, des nœuds secrets, le devoir même, me lie à Malek Adhel.» Elle dit, et penche son front humilié sur les genoux de l'archevêque. — Mon Dieu! s'écrie-t-il, quelle amer-

tume réserviez-vous à ma vieillesse? Cette fière et chaste Mathilde; cette vierge, le modèle des vierges, a été la proie d'un Musulman.... — Mon père, que dites-vous, interrompit vivement la princesse; je ne suis point si coupable que votre soupçon ne puisse m'offenser encore : dans l'immensité du désert où j'avais été abandonnée avec Malek Adhel, où il venait de me sacrifier sa vie, où je demeurais seule avec lui, j'ai aimé, j'ai promis, voilà tous mes crimes; mon père, je ne croyais plus voir la terre des vivants; la mort planait sur ma tête, Malek Adhel expirait près de moi : en lui donnant le nom d'époux, il consentait à prendre celui de chretien, à me suivre devant le trône de l'Éternel... — Dieu puissant, confirmez mon espoir, s'écrie Guillaume, avec un accent élevé :

ma fille, vous pouvez regarder encore le ciel sans rougir? —Mon père, je le crois, répondit la princesse en baissant les yeux. — Tombez à genoux, ma fille, interrompit une seconde fois l'archevêque, et adorez la bonté qui vous a sauvée ». Mathilde se prosterna, bénissant Dieu sans doute, mais bénissant aussi Malek Adhel; car c'était autant à son respect qu'elle croyait devoir son salut, qu'à la force dont l'Éternel l'avait armée : cependant il y avait dans ce sentiment quelque chose de trop tendre, pour oser paraître devant l'archevêque, et sortir des lèvres d'une vierge; il resta donc tout entier dans son cœur, sans que sa pudeur même lui permît de regarder de trop près tout l'amour qu'il renfermait.

« Après un moment de silence, Guillaume lui dit : « Ma fille, répé-

tez-moi ces paroles extraordinaires; Malek Adhel a pris le nom de chrétien ? — Au moment où il croyait mourir, mon père. — Et en revenant à la vie, il a abandonné la lumière? — Si vous eussiez été auprès de lui, mon père; si votre éloquence lui eût ouvert la source des divines clartés; s'il eût pu croire que la foi du Christ ne l'obligeait pas à trahir sa patrie.... Mais moi, timide, ignorante, que pouvais-je lui dire; faible roseau, m'appartenait-il de vouloir édifier un si grand ouvrage. Cependant l'Eternel le sait, combien l'espoir d'en faire un chrétien a eu de séduction pour mon cœur, et a donné de force à ma tendresse. — Si, par mes soins, je voyais jamais la parole de vie descendre et germer dans l'ame de ce prince, s'écria Guillaume, je ne demanderais pas d'autre gloire à Dieu,

ni d'autre bien, que de bénir votre hymen et de mourir. — Mon père, dit-elle alors avec une touchante confusion, si Malek Adhel était chrétien, vous me permettriez donc de l'aimer? — Je vous le permettrais sans doute, répliqua-t-il avec véhémence, et j'emploierais tout mon zèle à engager Richard à vous le permettre aussi. —Et pourquoi faudrait-il tout votre zèle pour l'y engager? mon frère n'est l'ennemi que de l'erreur, et non de la personne de Malek Adhel. — Ce prince a été souvent l'objet de l'admiration du roi; mais fût-il chrétien, peut être hésiterait-il à lui promettre votre main, car il l'a presqu'engagée....—Il l'a engagée! interrompit vivement la princesse; puis elle continua avec ce calme que donne la confiance. — Mon père, cette téméraire promesse m'inquiète peu,

mon cœur n'appartient qu'à moi; nul n'a le droit d'en disposer, et je jure qu'il ne sera jamais qu'à Dieu ou à Malek Adhel. Si Dieu parle, j'obéirai, mais je n'obéirai qu'à lui; lui seul peut m'arracher au héros à qui je dois tout; les hommes ne le pourront jamais. — L'archevêque la regarda d'un air surpris; car son accent avait un caractère de tranquillité et d'assurance, qui prouvait une force de résolution, dont il ne l'aurait pas crue capable; cependant en se souvenant dans quelle position elle avait résisté à Malek Adhel, il songea qu'il devait y avoir, dans cette ame, de grands moyens de résistance, et qu'ayant à opposer aux événements, aux choses, et aux hommes, le même courage qui l'avait défendue contre l'amour, on devait s'attendre à la trouver inébranlable. — Après une

longue pause, Guillaume lui dit : « Ma fille, avec le cœur que vous portez, et le caractère de Richard, si Malek Adhel ne se convertit pas, l'avenir vous apportera de grands malheurs ». Il m'en apportera un bien terrible, sans doute, reprit-elle, s'il ne se convertit pas : hors celui-là, qui le perdrait à jamais, je puis supporter tous les autres.—Mon enfant, lui dit l'archevêque, avec cette charité enflammée qui faisait son caractère distinctif, et vers laquelle il avait tourné toute la vivacité de ses passions, si dans la sincérité de votre ame vous croyez pouvoir former quelqu'espérance sur la conversion de ce prince, ne tardez pas à me le dire ; j'irai, à travers tous les obstacles, consommer ce grand ouvrage. —Mon père, il est vrai que Malek Adhel a refusé de me suivre ici ;

mais quand je me suis séparée de lui, au Caire, Saladin le menaçait, et il était décidé à le combattre. — Malek Adhel, combattre contre Saladin! s'écria l'archevêque; ô miracle inattendu! ô providence! ce sont là de tes coups. — Mon père, il était décidé à le combattre, continua la princesse, et je sais qu'il l'a combattu, qu'il en a été vainqueur, et que maintenant il est à Césarée. — Ma fille, reprit l'archevêque, un jour vous me direz quelle est l'invisible puissance qui vous instruit de son sort, et depuis quand cette étrange nouvelle est parvenue jusqu'à vous : aujourd'hui je vais me hâter d'aller la révéler à nos chefs, elle peut être utile à leurs armes. Assez, et trop long-temps nos ennemis ont profité de nos divisions, il est juste que nous profitions des leurs. — Allez-vous tout découvrir au

roi ? lui demanda Mathilde, émue. Me faudra-t-il rougir à ses yeux d'un sentiment qu'il désaprouvera, sans doute ? Cependant, mon père, si vous jugez que j'ai mérité cette honte, je consens à la subir. — Non, ma fille, vous n'en méritez point, repartit Guillaume, en la regardant avec attendrissement : si vous avez eu quelques faiblesses, vous avez remporté de grandes victoires, et la puissance de Dieu est forte dans votre cœur ; je vous montrerai à Richard telle que vous êtes, telle que vous serez toujours ; il saura que, touchée par les vertus d'un grand prince, reconnaissante des dangers dont il vous a sauvé, sensible, surtout, à l'espoir de le convertir à la vraie foi, vous vous êtes livrée à un sentiment de préférence, mais à un sentiment tel que la vertu n'en rougit point ; que la dignité de

votre sexe n'en est point blessée, et que la religion pourrait toujours en triompher ».

Il dit, et quittant aussitôt l'appartement de la princesse, il se rendit auprès du roi.

CHAPITRE XXX.

En entrant chez Richard, l'archevêque le trouva avec le roi de Jérusalem et le duc de Bourgogne, auxquels il parlait avec beaucoup d'action. Aussitôt qu'il aperçut Guillaume, il se tourna de son côté, et lui dit, que l'armée française venait de perdre son chef; que Philippe-Auguste était parti pour l'Europe, en laissant le duc de Bourgogne pour le remplacer. — L'archevêque le savait déjà: le roi de France lui avait confié son secret; car telle était l'influence de sa haute vertu, que les plus puissants monarques le consultaient toujours dans leurs entreprises, et avaient besoin,

pour les croire justes, qu'il les eût jugées telles. Cependant Richard s'inquiétait du départ de son jeune et brillant rival, il redoutait son ambition, et le soupçonnait d'être capable de profiter de son absence pour porter ses armes en Angleterre. Guillaume repoussa, en ces termes, un doute si injurieux à la gloire de Philippe-Auguste : — Avec son courage et son royaume, il pourrait beaucoup sans doute ; mais il ne voudra jamais rien que de magnanime et de grand ; souffrons donc qu'il aille appaiser les troubles survenus dans son vaste royaume, et au lieu de l'accuser, plaignons le plutôt de ce qu'il ne verra point Jérusalem. Un nouveau bienfait de la providence semble nous en ouvrir la route : les deux lions qui la défendaient, sont en guerre. Saladin et Malek Adhel ont cessé d'être unis ;

leurs armées ont combattu au Caire; celle du Sultan a été battue. Son frère, victorieux, est venu s'enfermer à Césarée; et si nous en croyons les apparences, ce n'est pas pour défendre cette ville contre nous, mais pour la défendre avec nous contre son frère. —Ces paroles causèrent une vive surprise aux deux rois et au duc, et celui-ci s'écria que le moment était venu d'envoyer une ambassade vers Malek Adhel, et de lui offrir, pour le gagner, tel prix qu'il demanderait. Lusignan s'éleva vivement contre cette opinion : ne voyait-on pas que la main de la princesse Mathilde serait le premier gage qu'il demanderait; et l'alliance d'un infidèle était-elle si importante que, pour l'obtenir, il fallût lui sacrifier ce qu'ils avaient de plus précieux? — Si vous songez que cet infidèle est Malek Adhel, reprit

le duc de Bourgogne, je vous défie d'imaginer rien de plus heureux pour notre cause, que de la lui voir défendre ; et quant au sacrifice, si j'ose dire toute ma pensée, je ne crois point que la princesse d'Angleterre en fît un. — Soupçonneriez-vous donc ma sœur d'avoir eu la faiblesse d'aimer un musulman, s'écria Richard, d'un ton irrité ? — En serait-ce une, sire, lui dit l'archevêque, d'avoir reconnu de grandes vertus dans Malek Adhel; d'avoir désiré l'attacher à votre parti, en ouvrant ses yeux à la lumière ; et pour prix d'une si grande conquête, si votre sœur avait promis sa main.... — Ma sœur n'a pas pu la promettre, interrompit Richard avec colère ; elle connaît trop ses devoirs et mes droits, pour avoir osé s'engager ; seul je dispose d'elle, et j'en ai disposé ; si elle avait persisté dans ses

premiers vœux, je ne me serais point placé entre le ciel et elle ; mais puisqu'elle y renonce, Lusignan sera son époux, et je jure qu'elle n'en aura point d'autre. — A ces mots, le duc de Bourgogne osa représenter au roi, combien cette résolution pouvait être funeste aux chrétiens. — Elle l'est à un tel point, sire, s'écria-t-il, que si Malek Adhel se convertit, et vous demande votre sœur, vous verrez tout le conseil des princes, tout le camp réuni, toute la chrétienté, vous conjurer de consentir à l'alliance la plus utile que la princesse puisse former pour les intérêts de la foi ; et vous n'y résisterez point. — Et pourquoi le roi n'y résisterait-il point, s'écria vivement Lusignan ? N'a-t-il pas auprès de lui des guerriers, dont la valeur est égale à celle de Malek Adhel ; et ne peut-on vaincre sans ce

musulman ? Ah ! si l'ardeur qui est dans mon ame pouvait animer tout le camp, avec quel mépris nous rejetterions les secours d'un infidèle, et comme nous lui prouverions que nous n'en avons pas besoin ! — Luisignan, lui dit l'archevêque, d'un ton sévère : n'est-ce donc pas assez de l'idée d'avoir perdu un royaume, pour rabattre les enflures de votre cœur, en arrêter toutes les fougues, et vous contenir dans l'humilité ? n'est-ce pas assez d'avoir, pour des intérêts purement humains, élevé dans le camp cette sanglante querelle, qui menaçait de ruiner la cause du ciel ? n'est-ce pas assez d'avoir été confirmé dans un titre, et dans une dignité que vous ne méritiez pas peut-être, puisque vous vous les étiez laissé ravir ? Faut-il que vous forciez le roi d'Angleterre à vous

tenir une promesse contraire aux intérêts de la foi, et dont vous seriez étrangement coupable de ne pas le dégager à l'instant même? — Mon père, s'écria impétueusement Richard, n'allez-vous pas au-delà de ce que vos fonctions vous permettent; et vous appartient-il de vous établir juge entre Lusignan et moi? — Il m'appartient, reprit l'archevêque, d'un ton grave et imposant, de défendre la religion contre quiconque s'apprête à lui nuire; il m'appartient de soutenir l'innocence et la faiblesse, contre quiconque s'apprête à les opprimer, et si je ne me suis jamais écarté en public du respect qu'on doit aux têtes couronnées, qui sont comme les images de Dieu sur la terre, il m'appartient en particulier de leur parler comme à des hommes, comme à des hommes malheureuse-

ment remplis de faiblesses et d'erreurs, et qui trop souvent méconnaissent et repoussent la voix de ce Dieu qu'ils représentent. Vous, Richard, j'ose vous déclarer que si, abusant de votre titre de monarque et de frère, vous tyrannisiez le cœur de la princesse Mathilde, j'oserais la défendre contre vous; et vous, Lusignan, si l'intérêt d'une passion aveugle fermait vos yeux à de plus grands intérêts, si contraignant Richard à tenir la promesse que son imprudente amitié vous a donnée, vous l'obligiez à refuser une alliance qui nous rendrait la ville sainte seulement un jour plutôt, sachez que mon devoir serait de vous déclarer à jamais indigne de la posséder, et que jamais je n'ai trahi mon devoir. » En achevant ces mots, Guillaume s'inclina devant les rois et sortit.

« Que m'importent la témérité de son zèle et ses préventions obstinées, s'écria Lusignan ; que m'importent et ses vaines menaces et celles du conseil réuni ! tout cela ne m'effraierait guères et ne changerait rien à mes résolutions si j'étais assuré des vôtres, dit-il à Richard. » Celui-ci lui répondit avec une sorte d'indignation : « Est-ce que vous vous méfiez de ma parole ? » En le voyant offensé, Lusignan se jeta dans ses bras et lui dit : « Pardonne à ton frère, plains-le, juge de son amour par sa faute, et ne le punis pas d'avoir douté de ta foi. — N'en parlons plus, répliqua Richard, d'autres intérêts nous appellent; Malek Adhel est à Césarée, assurons-nous de ses intentions; si elles sont telles qu'on nous le dit, s'il est vrai qu'il se soit révolté contre Saladin, en faisant avancer une partie

de nos troupes, elles pourront surveiller nos ennemis, profiter de leur querelle, et ouvrir le chemin de la victoire au reste de l'armée.»

Le duc de Bourgogne approuva cette résolution, et Lusignan n'ayant pas osé s'y opposer, en moins d'une heure le conseil fut assemblé. Richard y parla le premier; il mit sous les yeux des princes les évènements qui s'étaient passés au Caire et qu'il tenait de la bouche de Guillaume, et ne cacha point l'espérance qu'on avait de pouvoir attirer Malek Adhel dans le parti des chrétiens; il voulait ajouter son opinion à cet égard, mais cela ne lui fut pas possible; l'espérance qu'il venait de donner avait répandu dans le conseil une joie qui avait besoin d'éclater, et ce fut d'un sentiment unanime qu'on s'écria qu'il n'y avait aucun prix dont

on ne dût payer l'avantage de gagner un pareil auxiliaire. Les évêques surtout, appuyés par le légat du pape, prétendirent que la conversion de Malek Adhel étant pour le bien de la chrétienté d'un intérêt infiniment supérieur à la conquête de plusieurs royaumes, quiconque s'opposerait à ce qu'on satisfît entièrement aux conditions que ce prince pourrait exiger, serait regardé comme criminel devant Dieu et devant les hommes. A ce discours, Lusignan se leva avec colère, et répondit, qu'il était honteux que des chrétiens semblassent faire dépendre d'un infidèle le gain de la cause sacrée qu'ils défendaient; en consentant à acheter son secours à tout prix. « Eh quoi donc! s'écriait-il, nous fions-nous si peu à Dieu et à notre courage que nous n'osions espérer de victoire si Malek Adhel n'est

avec nous ? et sommes-nous tellement dégénérés que nous ne puissions compter dans notre armée des héros qui le valent ? Montmorency est tombé, il est vrai, mais Richard vit encore ; si Philippe-Auguste nous abandonne, le valeureux duc de Bourgogne nous demeure ; et vous, illustre comte de Saint-Paul, vous, Esmengards d'Asp, noble chef de l'invincible troupe des Hospitaliers, vous qui jamais n'avez reculé devant l'ennemi, ne rougissez-vous pas de voir des chrétiens élever la valeur d'un infidèle au-dessus de la vôtre, et accorder à sa protection ce qu'ils refuseraient peut-être à votre dévouement ? Enfin, je vous le demande à vous tous, jeunes et braves héros qui avez juré de défendre la beauté gémissante aux dépends de vos jours, pour obtenir le singulier avantage d'être commandé par un

musulman, souffrirez-vous que la princesse d'Angleterre lui soit sacrifiée ?» Il ne put achever : de toutes les parties de l'assemblée, les princes qui aspiraient à l'hymen de Mathilde se levèrent indignés, en s'écriant que jamais il ne permettraient qu'elle devînt la proie d'un infidèle. Alors l'archevêque de Tyr fit signe qu'il allait parler, et le respect ferma toutes les bouches. « Il me semble, dit-il, que le roi de Jérusalem a mal compris et plus mal interprêté les intentions et les désirs du parti qui, dans cette assemblée, s'est prononcé en faveur de Malek Adhel. A Dieu ne plaise que nous demandions à voir les chrétiens commandés par un infidèle, ni que nous pensions à offrir un tel époux à l'auguste sœur du roi d'Angleterre ; mais Malek Adhel chrétien n'est plus un infidèle ; d'ennemi

qu'il était, il devient le plus ferme appui de notre sainte entreprise ; et élevé, par la gloire de son baptême, mille fois au-dessus de la gloire de sa naissance, il est digne de toutes les récompenses qu'il soit en notre pouvoir de donner. Cependant, si c'est l'hymen de la princesse qu'il demande, on s'écrie de toutes parts qu'elle ne doit point être sacrifiée ; non, sans doute, elle ne doit point l'être ; mais l'avantage de la chrétienté n'est-il pas le premier vœu de cette vertueuse et chaste princesse ? tout ce que la religion réclamera d'elle, la religion l'obtiendra, et je suis le premier à vouloir que si Malek Adhel exige sa main, on ne la lui accorde qu'autant qu'elle y donnera un libre consentement. »

Le conseil acquiesça d'une voix unanime à une proposition qui lui pa-

rut également remplie de justice et de raison ; et dans cette occasion comme dans toute autre, aussitôt que l'archevêque de Tyr eut parlé, tout le monde se trouva d'accord.

« Maintenant, dit le duc de Bourgogne, notre premier soin doit être d'envoyer une partie de nos troupes à Césarée, pour savoir quelles sont les véritables dispositions de Malek Adhel ; le second doit être d'élire le chef qui les conduira, et un pareil honneur serait vivement disputé sans doute, s'il était possible, en l'absence de Philippe-Auguste, de le disputer à Richard. »

Il dit, et soudain les acclamations de l'assemblée annoncent l'allégresse qu'inspire cet illustre choix.

Lusignan demande à suivre le roi d'Angleterre à Césarée ; mais ses désirs rencontrent la plus forte opposi-

tion. On prétend que pendant l'absence de Richard le camp pouvant être attaqué par l'armée de Saladin, il faut que Lusignan reste pour le défendre. Guillaume appuie cette opinion, et jamais les chrétiens n'ont pris une détermination contraire aux avis de Guillaume.

Fier et heureux de la marque d'estime et de confiance qu'il vient de recevoir des princes croisés, Richard ne veut pas tarder un jour de plus à s'en montrer digne; il annonce que dans peu d'heures il sera déjà loin de Ptolémaïs, et va dans le camp choisir lui-même les soldats qu'il destine à le suivre. Il leur parle, leur communique ses projets, exalte la gloire qu'ils recueilleront de la conquête de Césarée, et leur fait entrevoir l'espérance d'être soutenu dans cette entreprise par Malek Adhel lui-même.

Il dit, et toute l'armée s'écrie qu'il n'y a plus d'ennemi à combattre, de victoire qui ne soit assurée, de ville en état de résister, si Malek Adhel abandonne les musulmans. A voir la joie qui se répand dans le camp, on dirait que les portes de Jérusalem viennent de s'ouvrir, et que l'empire du Christ ne peut plus tomber, puisque le héros arabe consent à le soutenir. Richard s'étonne de l'impression que produit cette nouvelle; elle élève si haut la gloire de Malek Adhel, que la sienne en est blessée, et il ne peut lui pardonner une réputation de vaillance qui éclipse celle qu'il s'est acquise. Son noble espoir était d'être regardé comme le premier capitaine de son siècle; en lui disputant ce rang, Philippe-Auguste avait mérité son aversion, céderait-il à un musulman une prééminence

qu'il ne pouvait accorder au monarque du premier empire chrétien? Les troupes qu'il va conduire, qu'il vient de choisir, ont montré moins de confiance et de joie de l'avoir pour chef, que de n'avoir plus Malek Adhel pour ennemi. Cette pensée remplit son cœur d'une amère jalousie, et de ce jour, les serments que l'amitié lui avait fait prêter à Lusignan furent scellés par sa haine pour Malek Adhel. Le cœur ulcéré, il rentre dans sa tente pour prendre ses armes. Tandis que la tendre Bérengère les attache elle-même en les mouillant de larmes, il laisse échapper des paroles menaçantes contre Malek Adhel. La reine suppose que ce courroux naît de l'inquiétude d'être vaincu par le prince, et en s'efforçant de le rassurer elle l'irrite davantage; elle lui retrace tous les bienfaits de ce héros, elle lui peint tous les avan-

tages attachés à l'espoir de le voir passer dans le parti des chrétiens; elle lui dit enfin que lors même qu'il demeurerait fidèle à Saladin, qu'il serait victorieux, elle serait sans inquiétude, car il a promis de respecter les jours de son époux. A ce mot, le roi fit un geste de colère et de dédain : être ménagé par Malek Adhel lui semblait la plus mortelle injure; et ne pouvant arrêter la fougue de son ressentiment, il répondit à la reine que si jamais il lui entendait dire un mot en faveur du prince, il croirait qu'elle n'a pas été impunément auprès de lui. Éperdue de ce qu'elle entendait, Bérengère ne trouva pas de paroles pour se justifier d'un pareil soupçon, et Richard, honteux d'avoir osé l'élever, mais trop irrité pour s'en repentir, passa dans l'appartement de Mathilde, portant dans

son âme le regret d'un tort qui était pour lui un nouveau sujet de haïr Malek Adhel.

Il trouva sa sœur à genoux devant son prie-dieu, plongée dans de pieuses méditations; elle leva la tête lorsqu'il entra, et tressaillit à la vue de ce guerrier tout armé, qu'elle ne reconnut pas d'abord. Le roi s'arrêta debout à quelques pas d'elle, d'un air sombre, et lui dit : « Ma sœur, je pars à l'instant pour Césarée, je vais surprendre cette ville, m'en emparer peut-être; on dit que le prince qui la défend est disposé à nous seconder; on dit, et c'est par vous sans doute que l'archevêque de Tyr l'a appris, que déjà au Caire il a levé l'étendard de la révolte contre Saladin; je ne considère point si cette conduite est approuvée par l'honneur, et si la religion doit s'enor-

gueillir d'une conquête qu'elle doit à l'amour et qu'elle n'obtient que par un parjure ; je ne considère point de quel œil vous recevriez les vœux d'un prince qui ne pourrait s'unir à vous et à notre foi qu'en violant les lois du sang et de la patrie ; tout ceci m'importe peu ; les seuls objets dignes de m'occuper sont le triomphe de la croix et la fidélité à mes serments. J'ai promis de rendre Jérusalem aux chrétiens, je la leur rendrai ; j'ai promis à Lusignan de vous faire monter sur son trône, vous y monterez : ici je ne consulte ni ne veux connaître votre penchant, les filles des rois n'en ont point, les volontés de leur famille et l'intérêt de leur patrie règlent seuls leur destinée. — Sire, interrompit la vierge d'une voix tremblante, et mes vœux, et mon cloître ? — Il ne peut plus être question de cloître mainte-

nant, s'écria-t-il vivement, une beauté aussi célèbre a perdu le droit de se vouer à l'obscurité, et la splendeur d'un trône pourra à peine égaler l'éclat de votre nom ; celui de Jérusalem vous attend, la conquête de Césarée nous en ouvrira la route ; si le prince Adhel nous aide à l'applanir, j'accepterai son secours ; mais si votre main est le prix qu'il y met, souvenez-vous bien que lors même que le conseil des croisés vous engagerait à l'accepter, votre frère vous le défend. Une telle conversion ne peut être respectable qu'autant qu'elle serait pure et désintéressée ; si ce prince est vraiment chrétien, il n'a pas besoin de récompense ; s'il ne l'est pas, voulez-vous être à lui ? Que ce soit donc sans condition qu'il nous aide à reconquérir Jérusalem, sinon qu'il demeure dans ses erreurs, nous sau-

rons vaincre sans lui ; c'est les armes à la main que je combattrai son aveuglement ; heureux, en lui donnant la mort, de délivrer les chrétiens de leur plus grand ennemi, et d'estimer assez ma sœur pour être sûr qu'attachée comme elle l'est à sa foi, elle renoncera sans peine à un infidèle. »

En achevant ces mots, il regarda Mathilde d'un air plus doux, et sortit sans attendre sa réponse. L'infortunée restée seule, pleure et se détourne en frémissant d'un avenir où elle pourrait rencontrer l'affreuse image de son frère plongeant le fer mortel dans le sein de Malek Adhel, de Malek Adhel qui, à cause d'elle, n'oserait peut-être se défendre. Bientôt, au bruit des trompettes et des timbales qui annoncent le départ de l'armée, ses gémissements ont redoublé. Le pieux Guillaume, dont la

charité entend de loin les pleurs des malheureux ; a deviné sa douleur, et vient la soulager ; en le voyant, elle élève les bras vers le ciel, et s'écrie : « Mon père ! ô mon père ! » et elle s'arrête honteuse d'un amour dont l'excès la fait rougir ; et qui loin de s'affaiblir par les obstacles, semble s'augmenter avec eux. Guillaume voit son désespoir, et tout en le blâmant, il songe plus encore à le calmer ; il lui dit que si Malek Adhel demeure dans ses erreurs il faudra renoncer à lui, mais il lui dit plus souvent que s'il se convertit elle pourra l'aimer. Trop pieux pour ne pas lui adresser des reproches sur l'imprudence de sa tendresse, il ne peut que la plaindre quand elle s'accuse, se repent et demande elle-même à Dieu de remplir toute son âme ; mais en vain la religion y reprend son empire,

y détruire celui de l'a-
ombat devient plus ter-
oix timide la triste vic-
toutes ses douleurs, et
ému à la vue des plaies
ce cœur déchiré, ou-
est coupable, pour lui
onsolations et des lar-
e le premier de la con-
Talek Adhel. — Mathil-
s ordres de son frère,
uels qui ne lui laissent
ce d'être heureuse, lors
Dieu aurait touché le
ince. L'archevêque jette
toutes ces paroles de l'a-
écoute que celles qui in-
religion et que la religion
les résolutions de Richard
et de plus d'un entretien
hilde; il lui promet de tout
ur les changer. Le légat du

pape et moi, n'épargneront rien, dit-il, pour persuader à votre frère qu'il serait responsable de tout le sang chrétien que son refus pourrait faire couler : sans doute il serait plus honorable pour Malek Adhel, qu'une passion humaine ne déterminât pas sa foi; mais quelles que soient les voies dont Dieu se sert pour ramener les infidèles à lui, nous devons les adopter et les soutenir. Ainsi les promesses de Guillaume raniment les espérances de Mathilde, et en le voyant, chaque jour, lever vers le ciel ses mains vénérables pour lui demander la conversion du héros ; elle ose tout attendre de ses prières, et le cœur plein de reconnaissance, elle se demande comment elle a pu taire si long-temps ses peines à celui qui en est devenu le seul consolateur. Elle renonce au monde, ne paraît plus à

la cour, et ne préfère à sa solitude que les moments où Guillaume consent à l'entendre ; alors même elle ne lui parle pas de son amour, mais de ses espérances : la sévérité du prélat ne se prêterait pas aux tendres confidences, mais sa religion accueille avec joie tout ce qui peut l'induire à croire qu'un grand miracle se prépare, et sa charité s'enflamme à l'idée de conquérir un nouvel enfant à l'église. Mathilde lui dit quelquefois : « Mon père, Malek-Adhel n'a jamais ressemblé aux autres mahométans, qui tous méprisent et outragent les chrétiens : vous avez été témoin vous-même de la bonté avec laquelle il les traite ; s'il ne croit point au nom sacré du Christ, du moins il le respecte, et jamais sa bouche n'a prononcé un mot qui ait pu scandaliser ma foi... Ah ! sans doute, c'est bien plus par

attachement pour son frère que pour Mahomet, qu'il a jusqu'à ce jour repoussé le baptême, . . S'il pensait que ma croyance fût fausse ou dangereuse, n'aurait-il pas tenté de me l'arracher; que de fois, au contraire, et dans les moments où ma religion repoussait le plus son amour, il a paru étonné de sa sainteté, de sa puissance; enfin, si nous étions morts au désert, il mourait chrétien.... O! mon père, il est prêt à vous entendre, prêt à vous croire, et peut-être ne faut-il que quelques-unes de vos instructions pour que la lumière de vérité touche son cœur et lui arrive de toutes parts».

C'est ainsi que, sans artifice et entraînée par le besoin de croire ce qu'elle désirait, l'innocente Mathilde remettait sans cesse sous les yeux de l'archevêque les raisons qui pouvaient

encourager ses dispositions en faveur de Malek Adhel, et donner plus de force à ses prières, en lui donnant plus de foi en leur succès. Guillaume, dont l'imagination ardente, et le cœur brûlant, aimait Dieu avec une vivacité d'autant plus passionnée, que la parfaite austérité de ses mœurs ne lui avait jamais permis d'aimer un autre objet; Guillaume trouvait dans son ame, tant de foi, de charité et d'amour, qu'il devait bien y trouver aussi l'espérance; plein de ce zèle qui compte pour rien le travail, et entreprend au-delà de ses forces, il ne doutait point qu'un jour il ne fût appelé à la gloire de conférer l'auguste sacrement du baptême au plus grand héros du monde; et pour consommer cet œuvre de miséricorde, s'il n'a-

vait fallu donner que sa vie, Guillaume n'aurait pas hésité.

Cependant les jours s'écoulent, et nulle nouvelle de Richard n'arrive à Brolémais; le même silence enveloppe le sort de Malek Adhel: en vain Mathilde, bravant sa timidité ordinaire, multiplie des questions qui font presque deviner son secret; elle demeure toujours dans cette ignorance qui, pour les ames vives et tendres, est le pire des tourments, parce que permettant de tout supposer, elle permet aussi de tout craindre. Souvent on la surprend au pied des autels, à genoux sur le marbre, abîmée dans un profond recueillement, ne voyant rien, n'entendant rien de ce qui se passe autour d'elle; on n'ose alors point l'interrompre, si ce n'est l'archevêque, qui, le cou-

naissant bien, s'approche d'elle et lui dit : « Ma fille, ma fille, quelle pensée vous occupe donc si long-temps et si entièrement ? Songez-y bien ; si, semblable aux successeurs d'Aaron, vous portez dans le tabernacle un feu étranger ; si c'est le seul amour humain qui vous y conduit et vous y retient ; si bien loin d'y captiver vos souvenirs, vous leur donnez toute licence, ma fille, vous êtes toujours une victime, non plus de la miséricorde, mais de la colère et de la vengeance de Dieu.

qu'il s'éloigne, Malek Adhel a vu, du haut des murs de Césarée, l'étendard de la croix flotter dans les airs; il a vu la défaite de Saladin, la fuite de l'armée, et aussitôt la patrie et le sang ont fait retentir dans son cœur leurs puissantes voix. Il n'hésite pas à leur obéir; d'un pas rapide il traverse les escadrons les plus serrés, cherche son frère, le rejoint et lui dit: « Maintenant soyons amis, Saladin, l'ennemi est là qui nous l'ordonne, repoussons-le ensemble; après la victoire tu seras à temps de me faire mourir ». Il dit, et sans attendre la réponse de son frère, il perce à travers les rangs éclaircis, rallie les soldats, se met à leur tête, et partout où il se montre il fait changer la fortune. Ému, surpris, Saladin le suit de l'œil: dans le trouble de mille pensées confuses il se demande ce

qu'il doit croire, et s'il doit voir dans Malek Adhel un traître ou le plus ferme appui de sa couronne. Tandis que, plongé dans cette incertitude, il ne songe, ni à attaquer, ni à se défendre, l'aile droite des chrétiens vient d'être enfoncée par Malek Adhel; pendant qu'il la poursuit, la gauche profite de ce moment pour fondre tout entière sur le sultan : au triple panache jaune et noir qui éclate sur son casque, Richard l'a reconnu; il s'élance, il s'écrie : « A moi, chrétiens, Saladin est pris. » A l'aspect d'un si grand danger le sultan revient à lui; sa redoutable épée fend en deux le bouclier de Richard, mais la course de l'intrépide monarque n'en est pas arrêtée; il jette en l'air les éclats de son bouclier, saisit d'une main la bride du cheval de Saladin, de l'autre, lui présente son épée, et

s'écrie : Rends-toi Saladin. — Je ne te rendrais pas même mon cadavre, repartit le sultan, mon frère le sauverait de tes mains. — Que parles-tu de ton frère, lui dit Richard ; ton frère est à nous. — Mon frère est à moi, interrompt-il ; puis tout à coup, d'une voix tonnante, il s'écrie : « A moi, Malek Adhel, les chrétiens sont vaincus ! » Dans le fort de la mêlée, Malek Adhel l'a entendu ; il court, vole, renverse les cimiers brisés, les cottes d'armes déchirées ; Saladin le voit auprès de lui, et fort de son invincible appui, il ne se défend plus, il attaque : l'audacieux Richard va être exposé au même péril que le sultan courait tout-à-l'heure ; mais cette pensée ne le fait point reculer, car il sait bien que toute brillante qu'est sa couronne, elle n'est pas un

titre, mais seulement un engagement à la gloire; et la gloire lui est si chère, qu'à quelque chose qu'elle s'attache, même à la mort, il la désire encore. A cet instant, le choc des deux armées sépare une seconde fois les deux frères; mais Malek Adhel poursuit avec acharnement le guerrier téméraire qui a menacé les jours de Saladin. Richard, qui le voit, se dégage des fuyards qui l'entraînaient, et revient lui-même sur le prince : un combat terrible commence entr'eux; déjà leur sang coule et rougit leur cuirasse; étonnés de la résistance qu'ils s'opposent, ils redoublent d'efforts; le cheval de Richard s'abat sous lui, mais Richard se relève si promptement, que sa chute n'interrompt point le combat. Malek Adhel lève son épée, et en porte un si furieux coup sur la tête

de son adversaire, que le casque du roi se brise et le laisse un moment éperdu. Mais loin de poursuivre sa victoire, Malek Adhel s'arrête subitement; il regarde Richard et trouve sur son visage une ressemblance qui fait palpiter son cœur; il lui dit: «Quel est ton nom, guerrier invincible? A tes traits, à ta valeur, je soupçonne que tu dois m'être bien cher. — Je suis ton ennemi, reprend le roi d'un air farouche; oui, ton éternel ennemi. Je triomphais de ton frère, la victoire était à moi; tu me l'as arrachée, tu m'as vaincu, tu m'as épargné, non, il n'y a point de bienfaits qui puissent me faire oublier de pareils affronts. — Eh bien! superbe Richard, s'écria le prince avec une profonde émotion, car il n'y a que toi qui puisse me tenir un tel langage, si tu crois devoir me haïr parce que

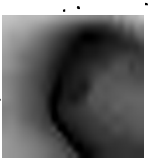
j'ai été fidèle à mon pays, je porterai avec douleur le poids de ta haine, mais elle ne m'empêchera pas d'honorer en toi le plus grand roi du monde, et de t'aimer comme l'auguste frère de celle à qui j'ai consacré ma vie. » Il en aurait dit davantage, s'il n'eût aperçu les troupes mahométanes qui accouraient sur eux. A l'instant, il donne son cheval à Richard, et lui dit vivement : « Fuis, noble monarque, au nom de ton épouse, de ta sœur, résous-toi à fuir; contre tant d'ennemis tout l'effort de ta valeur ne t'empêcherait pas de perdre la vie sans utilité pour ta cause. » Le roi le sent bien, et c'est là ce qui le détermine. L'intérêt des chrétiens lui commande de ne pas les abandonner, c'est à lui qu'appartient de réunir et de sauver les restes de l'armée; son devoir de chef fait céder

son courage, et ici c'est l'honneur qui l'emporte sur l'orgueil. Mais en reculant il verse des larmes de rage, et sa haine pour Malek Adhel s'accroît bien plus par la honte d'avoir fui à ses yeux, que par le mal que ce prince a fait aux chrétiens en demeurant fidèle à Saladin.

Tandis que le héros anglais rejoint ses troupes, les rallie et fuit avec elles, Saladin les poursuit et égorge impitoyablement tous les chrétiens qu'il peut atteindre. Malek Adhel les épargne et ne fait que des prisonniers; l'image de Mathilde qui vient de se présenter à lui au milieu du carnage, s'attache et s'unit à tous les chrétiens; il a horreur de leur sang, son bras est sans force pour le répandre, et il ne peut regarder d'un œil ennemi ceux que sa bien aimée ap-

nelle ses frères : Elle ne s'afflige de leur défaite, elle va peut-être haïr leur vainqueur, et à cette pensée il ne peut s'empêcher de détester sa victoire. Maintenant qu'il a tout fait pour l'amitié, il commence à regretter de n'avoir pas tout fait pour l'amour. Abattu par les combats que se livrent en son cœur la plus impérieuse des passions et le plus saint des devoirs, n'entrevoyant point dans l'avenir l'espérance de les accorder, et ne se sentant point la force de sacrifier l'un des deux, il s'arrête tristement au milieu des cadavres dont la terre est jonchée, et ces yeux éteints, ces lèvres pâles, ces cœurs qui ont cessé de battre n'excitent point sa compassion ; un tel sort lui paraît doux en comparaison des cruels tourments qui le déchirent ; ils sont tranquilles ;

t
ul
ına
.ots,
essuie
mplis-
id point
connue
, fait ainsi
at de par-
frère ; Ma-
! Saladin ,
ue l'ami de



se dit-il en promenant ses regards sur cette foule de morts; et à cette pensée il songe bien moins à les plaindre d'avoir perdu la vie qu'à leur envier le bonheur de ne plus souffrir.

Cependant tous les ennemis ont disparu, le calme est rétabli, Saladin abandonne la poursuite des chrétiens, et revient suivi des étendards déchirés et des oriflammes sanglants qu'il leur a ravis. Le triste et victorieux Adhel s'avance vers son frère, il appelle autour de lui tous les soldats qui l'ont soutenu dans sa révolte du Caire, tous ceux qui ont délaissé Metchoub pour le suivre; il leur dit: « Jurez-vous par Mahomet et son divin alcoran d'obéir à tous mes ordres? — Nous le jurons, s'écrient-ils. — Imitez-moi donc, reprend-il, tombez aux pieds de votre souverain,

et quelle que soit la peine qu'il veuille nous infliger, soumettons-nous, car nous l'avons méritée. Mon frère, continua-t-il en mettant un genou en terre devant Saladin, et lui présentant son cimeterre, je t'offre ma tête, prends ta victime, ta vengeance est juste, mais fais grâce à tous ces braves guerriers soutiens de ton empire et de ta puissance; mon exemple seul a pu les écarter de leur devoir, ma mort les y fera rentrer. » A ces mots, le fier soudan s'attendrit, il essuie avec surprise les larmes qui remplissent ses yeux, et ne comprend point quelle est cette émotion inconnue qui, en oppressant son cœur, fait ainsi trembler sa voix. Hors d'état de parler, il ouvre ses bras à son frère; Malek Adhel s'y jette. « Ah! Saladin, lui dit-il, as-tu pu croire que l'ami de

ton enfance ait eu la volonté de t'abandonner et la pensée de te trahir? — Maintenant je le verrais moi-même que je ne le croirais pas, s'écrie le sultan. O Malek Adhel! si tu as eu des torts, je les oublie, puisses-tu oublier de même la vengeance que j'en ai voulu tirer. » Il dit, et serre contre son cœur un frère qu'il chérit; celui-ci répond à sa tendresse, et pendant quelques instants perd la mémoire de son amour, ou ne s'en souvient que pour s'applaudir de n'y avoir pas cédé. Touchée de leur sainte et fraternelle amitié, l'armée célèbre leur réconciliation par mille cris de joie, et par l'ordre de Saladin lui-même, les soldats de Malek Adhel se mêlent et se confondent avec les siens, afin qu'il puisse ignorer toujours quels furent les musulmans

qui osèrent porter les armes contre lui.

Les deux frères sont également impatients de se trouver seuls; ils s'interrogent, se questionnent, s'expliquent. Saladin écoute le récit de tout ce qui s'est passé à Damiette; il voit que Malek Adhel a voulu obéir; que c'est malgré ses ordres que la reine est partie et que la princesse est restée; mais quand il entend qu'un esclave chargé de l'instruire de ce grand évènement lui a été envoyé, il s'écrie: « Je ne l'ai point vu, nul message de ta part n'est parvenu jusqu'à moi, et je l'avoue, ce silence si extraordinaire, qui appuyait toutes les accusations de Metchoub, fut la seule cause qui put me porter à les croire. » Alors Malek Adhel comprend la colère de son frère; toutes les apparences l'ont montré si cou-

pable, qu'en le pardonnant sans l'avoir entendu, il trouve lui-même que Saladin s'est montré bien indulgent. A la prière de celui-ci, il continue son récit, il raconte les scènes du désert, et sa noble franchise ne dissimule pas qu'au moment de mourir, les larmes de Mathilde l'avaient rendu infidèle à Mahomet. « Mais, ajoute-t-il, si les séductions de cette fille céleste ont pu ébranler ma croyance, je puis te jurer qu'elles n'altéreront ni mon zèle pour mon pays, ni ma fidélité pour toi. Je conviens que l'amour a une grande puissance sur mon cœur, mais tu as vu aujourd'hui qu'elle n'affaiblissait pas mon bras lorsqu'il s'agissait de défendre l'honneur de tes armes. — Écoute, reprend le sultan, je t'ai entendu, je ne t'ai pas trouvé coupable; la reine d'Angleterre a été renvoyée au

camp des croisés, je n'en puis accuser que l'artifice de la princesse Mathilde ; en l'y renvoyant elle-même, tu m'as épargné une cruauté qui aurait souillé ma gloire ; enfin, en défendant ta vie contre Metchoub, tu as plus fait que me conserver mon empire, tu m'as conservé mon ami ; il m'eût été doux d'avoir à te pardonner, mais je n'ai rien à te pardonner.... Que dis-je ! n'est-ce pas au moment même où je venais d'ordonner ta mort que tu as sauvé mon armée et ma vie ? Je ne connais qu'un moyen de m'acquitter envers toi, c'est de te donner la beauté que tu aimes : accepte le trône de Jérusalem, fais y asseoir avec toi la princesse d'Angleterre, qu'elle t'apporte Ptolémaïs pour sa dot, et que les croisés, satisfaits de voir une reine de leur sang et de leur religion régner sur la Ju-

dée, retournent enfin dans leur Europe. Tu demeureras toujours le serviteur de Mahomet, l'ami de ton frère, uni de cœur, d'opinions et de gloire; la sainteté de nos nœuds servira d'exemple aux nations, et Saladin alors pourra mourir en paix.—Je te savais si grand et si généreux, répond Malek Adhel dans l'effusion de sa reconnaissance, que ce que tu fais aujourd'hui me touche, mais ne me surprend pas. Saladin, j'accepte tes dons, afin qu'ils me lient plus étroitement encore, s'il est possible, à tes intérêts et à mes devoirs; j'accepte le trône que tu m'offres, afin d'être le premier de tes tributaires, et de te donner un nouveau gage de ma fidélité, en te nommant mon bienfaiteur.»

Le prince voudrait porter lui-même au camp des croisés les propositions

de Saladin, mais Saladin s'y oppose; il ne veut point que son frère abaisse la fierté mahométane et l'orgueil du trône jusqu'à prendre le titre d'ambassadeur auprès des rois chrétiens; il ordonne même à celui de ses serviteurs qu'il revêt de cette grande dignité, de ne se montrer au camp de Ptolémaïs qu'entouré de cette pompe orientale, qui retardera sa marche sans doute, mais qui fera mieux sentir l'importance de sa mission et la grandeur du souverain qu'il représente.

CHAPITRE XXXII.

TANDIS que le sultan ordonne les préparatifs de cette solennelle ambassade, si lents au gré de Malek Adhel, quoiqu'il les presse avec toute l'activité que le plus violent amour peut inspirer au caractère le plus bouillant, la nouvelle précipitée de la prise de Césarée vient d'arriver au camp des croisés.

Quand le prince de Tarente y rentra, au bruit des clairons et des trompettes, et entouré de la foule de captifs qu'il ramenait, Mathilde était seule dans son oratoire : elle entend ce signal du retour de l'armée, et il

porte dans son cœur un mortel effroi; elle va savoir dans quel parti s'est rangé Malek Adhel; toute sa destinée est là, c'est l'arrêt de sa vie, et les espérances qu'elle avait nourries jusqu'à cet instant, se dissipent pour faire place à la crainte; elle oublie l'amour du prince, les serments du désert, tout ce qui peut la rassurer enfin, pour ne se souvenir que du courage avec lequel il s'est séparé deux fois d'elle: si sa pensée lui retrace l'impression que la foi du Christ fit sur l'ame du héros, ce n'est que pour reprocher à cette foi d'avoir manqué de ces lumières vives et pénétrantes qui ne permettent pas d'hésiter; cependant le moment du reproche se perd bientôt dans celui du repentir; elle s'accuse, s'agite, se prosterne, se relève; au plus léger bruit son sang se porte vers son

cœur, l'étouffe, la brûle; bientôt il se glace avec le silence qui succède, et elle est prête à défaillir. Pour être plutôt instruite, elle voudrait s'élancer au-devant de l'armée; mais au même instant, épouvantée de la nouvelle qui s'avance, elle fuit dans le lieu le plus reculé de son appartement. Cependant une main bien connue vient de frapper à sa porte, c'est l'archevêque de Tyr; elle ne sait si elle ouvrira; deux fois elle s'avance, et deux fois elle retombe sans force sur son siège. Enfin, rassurée par sa faiblesse même, qui ne lui permet pas de croire qu'elle pourra survivre à la perte de ses espérances, elle se sent le courage d'apprendre le malheur que la mort doit suivre, et d'une main tremblante, les yeux baissés, elle ouvre à l'archevêque, semblable à une victime qui se dé-

tourne pour ne pas lire sur le front de son juge l'arrêt qui va la condamner. — Réjouissez-vous, ma fille, lui dit Guillaume, les chrétiens sont vainqueurs. — Elle le regarde ; son front chauve rayonne d'un doux contentement, elle recommence à espérer ; mais avant de se réjouir, elle attend que l'archevêque lui apprenne quelque chose de plus. — Votre frère a vaincu les infidèles, ajoute-t-il, et à cet instant Césarée est à nous. — La vierge ne répond point encore ; l'archevêque ne lui a point dit sous quels drapeaux a combattu Malek Adhel. Elle se tait : elle craindrait de montrer trop d'amour en prononçant le nom dont son cœur est plein, et qui seul va faire la joie ou la douleur de la nouvelle qu'on vient de lui annoncer ; mais malgré la pudeur de son silence, ses

regards ont parlé : l'incertitude, l'anxiété qu'ils peignent, ont révélé à l'archevêque, que la victoire des chrétiens n'est rien pour elle s'ils ne la doivent à Malek Adhel. Guillaume blâme sa faiblesse, et ne veut point y compatir; cependant, puisque son bonheur dépend d'un mot, et que ce mot dépend de lui, il ne le fera pas attendre; mais voulant purifier, pour ainsi dire, la joie de Mathilde en la rattachant à la pensée de Dieu, il ajoute : « Oui, ma fille, Richard est maître de Césarée, et l'Éternel a touché le cœur de Malek Adhel; ces deux grandes conquêtes nous montrent sa puissance, sa miséricorde, et nous prouvent que de lui seul procèdent tous les biens, et que lui seul doit être notre fin et notre espérance ». Mathilde baisse son voile, elle sent

que les transports de félicité qui remplissent son cœur, vont éclater dans ses yeux, et sa modestie rougit de les laisser voir. L'archevêque continue : « Quand le prince de Tarente s'est éloigné de Césarée, l'armée de Saladin séparait encore Malek Adhel et Richard ; mais celui-ci, vainqueur sur tous les points, se préparait à percer avec ses troupes à travers celles du sultan, et ne doutait pas qu'aussitôt qu'il serait parvenu à joindre Malek Adhel, ils ne combattissent de concert, et ne parvinssent à mettre le sultan en fuite, et à arborer, le jour même, l'étendard triomphant de la croix sur les murs de Césarée ». Mon Dieu ! s'écria la princesse, puis-je croire ce que j'entends ; se peut-il que Malek Adhel ait combattu contre son frère et que l'amour ait eu tant de puissance dans son cœur ? —

Ma fille, reprit l'archevêque, d'un ton sévère, s'il l'a fait, gardez-vous de l'attribuer à l'amour; les passions humaines ne font point de tels prodiges, la cause en est plus haut; et si j'ai voulu vous annoncer moi-même cette miraculeuse conversion, c'était pour empêcher votre coeur de s'égarer dans une folle joie, et l'avertir de ne pas s'attacher si fortement aux biens qui lui sont promis, qu'il ne soit pas tout résigné à les perdre, s'il plaisait à Dieu de les lui ôter.

C'est ainsi que d'une main sage la religion contient les passions dans leurs justes bornes, et défend l'excès même aux plus légitimes : bienfaisante jusques dans sa sévérité, elle permet le plaisir et n'en proscrit que le délire; et si elle tempère la joie, elle sait mieux encore calmer les douleurs. Ah! qu'elle est bien ce qu'il

faut au cœur de l'homme ; qu'elle en connaît bien toutes les faiblesses et les misères ! cette religion qui nous empêche de trop aimer les jouissances fugitives, qu'il nous faut perdre tôt ou tard ! Dans les temps de prospérité, quand tout nous rit, que les jeunes espérances et les vaines illusions enflent notre cœur d'une folâtre allégresse ; enfin lorsque nous sommes prêts à oublier que les félicités humaines ont un terme, la religion, pour nous sauver du désespoir où nous plongerait un si dangereux oubli, ne cesse de nous rappeler que tout passe, et de nous montrer comment tout finit ; mais si elle est ainsi utile et salutaire aux jours du bonheur, aux jours plus nombreux de l'adversité, qu'elle est tendre et touchante ! c'est là qu'elle déploie toute sa puissance ; c'est là qu'elle trouve, contre le mal-

heur, des paroles et des promesses devant lesquelles il se dissipe; c'est là qu'elle s'élève jusqu'au ciel pour y puiser, dans le sein même de Dieu, des consolations pour l'homme; et celui qu'elle a pu laisser insensible quand, prudente et sage, elle prévenait les longs regrets en arrêtant les fougues de la joie, ne peut lui résister quand elle console, lui refuser son amour quand elle montre tout le sien, ni s'empêcher de pleurer avec elle quand elle pleure avec l'infortune. Guillaume était chrétien, lorsqu'hier encore il mêlait ses larmes à celles de Mathilde; il ne l'est pas moins aujourd'hui, quand il lui recommande de ne pas s'abandonner immodérément à l'avenir flatteur qui s'ouvre devant elle; et maintenant, ma fille, lui dit-il, vous pouvez passer chez la reine, elle vous attend et vous

désire : vous trouverez chez elle le prince de Tarente, il vous instruira avec plus de détail de ce que vous désirez savoir, et préviendra les questions que votre timide modestie n'oserait pas hasarder.

Aussitôt Mathilde rattache ses voiles épars ; elle répare le désordre de sa parure, sèche la trace de ses pleurs et se présente chez la reine, les yeux baissés et les joues brûlantes d'émotion. A l'instant où elle parut, le prince de Tarente s'avança respectueusement vers elle, et Bérengère lui prenant vivement la main, lui dit : « Ma sœur, c'est à vous qu'il faut rendre grâce d'une victoire à jamais fameuse dans les annales de la chrétienté : soumis à votre empire, le noble Malek Adhel embrasse notre culte, notre parti ; le bruit s'en répand déjà dans tout le camp ; déjà

on n'y attribue qu'à vous la gloire de sa conversion, et vos deux noms sont si bien unis dans toutes les bouches, qu'ils semblent ne pouvoir plus se séparer ». Oui, madame, s'écria le prince de Tarente; aidés de Malek Adhel, les chrétiens vont marcher de conquêtes en conquêtes, celle de l'Orient entier ne sera pas trop vaste pour leur ambition; mais ils n'y aspirent que pour avoir le droit de vous l'offrir, c'est là le seul trône digne de vous; c'est là qu'ils vous placeront avec le héros que vous leur avez donné; c'est là que, souveraine de ces immenses provinces, où règne maintenant l'empire du démon, vous ferez découler sur elles, du haut de votre trône, des torrents de cette lumière divine dont l'éternel a rempli votre cœur — De si hautes destinées, reprit la princesse, avec un

trouble extrême, sont trop au-dessus de mes espérances..... Et quelles destinées, quelles espérances, peuvent être au-dessus de ce que votre merveilleuse beauté vous donne le droit d'attendre, interrompit le prince de Tarente, avec enthousiasme? quels cœurs n'embraserait-elle pas; quels empires ne peut-elle pas conquérir, où fut-il jamais d'armes plus invincibles? Ah! pour être vaincu par elle, pour tomber à vos pieds, vous offrir son trône, et croire à votre Dieu, il n'a manqué à Saladin que de vous avoir vue un instant. —De pareilles louanges blessaient l'humble modestie de Mathilde; par sa contenance imposante et grave, elle fit entendre au prince de Tarente, qu'elle désirait qu'il changeât de langage: alors craignant de l'avoir offensée, il se tut, et ce ne

fut qu'à la prière de la reine qu'il reprit la parole, pour raconter à Mathilde, comment les dispositions de Malek Adhel devant Césarée, et le combat de ses troupes avec celles du sultan, avaient dû faire présumer aux chrétiens qu'il favorisait leurs projets; et en l'écoutant, l'innocente Mathilde se confirma dans des espérances bien chères, et qui devaient, hélas! si peu durer.

Le lendemain toute la cour se réunit chez la reine d'Angleterre; là, les rois de Jérusalem et d'Antioche, les comtes de Tripoli et de Jaffa, et tous les vaillants chevaliers demeurés au camp, délibéraient entr'eux, impatients de gloire, s'ils n'iraient pas joindre Richard à Césarée, afin de cueillir aussi leur part de lauriers. Les héros surtout qu'enflammaient les charmes de Mathilde, brûlaient

du désir de combattre, car ils ne pouvaient endurer la pensée que Malek Adhel, remportant seul l'honneur de la victoire, en méritât seul le prix. Dévoré de jalousie, d'orgueil et de haine, Lusignan s'écria que, quelle que fût la conduite de Malek Adhel, soit qu'il demeurât fidèle à ses lois, soit qu'il soutînt les chrétiens, et trahît pour eux sa patrie et son frère, il était également indigne du prix qu'il osait demander; et je ne crois pas, madame, ajouta-t-il, en regardant Mathilde, que la noblesse de votre sang, et la pureté de votre ame, vous permette de jamais accepter pour époux, un homme dont le culte est horrible à Dieu, et dont la conversion serait une perfidie. — Mathilde fit un geste de surprise et d'indignation; Bérengère voulait répondre, Guillaume ne lui en donna pas le

temps.—Qu'osez-vous avancer, sire, s'écria-t-il, quelles paroles impies venez-vous de faire entendre ? Quoi, vous regarderiez comme un traître celui que Dieu daignerait éclairer, et qui détestant son faux prophète, pour recevoir l'eau sacrée du baptême...— Je vous demande pardon, mon père, interrompit brusquement Lusignan, mais ici il s'agit d'honneur et non de religion ; et sur ce point, permettez-moi de le dire, je me crois meilleur juge que vous : les lois de la chevalerie ne sont pas toujours conformes à celles de l'église, et souvent les unes autorisent la même action que les autres réprouvent. —Le héros qui a peut-être le mieux connu les saintes lois de la chevalerie, reprit la princesse un peu émue, le grand Montmorency pensait autrement que votre majesté ; si Malek

Adhel eût été chrétien, il l'aurait estimé au-dessus de tous les rois du monde; en mourant il priait pour sa conversion, et si cette conversion eût été criminelle, sa belle ame ne l'aurait pas demandée à Dieu. — Je ne prends l'opinion de personne pour règle de la mienne, répliqua fièrement le roi de Jérusalem, et surtout les dernières pensées d'un mourant. Il se peut que quand le monde s'efface et que tout va changer d'aspect, on change aussi de sentiment; mais soyez assurée, madame, que si Montmorency vivait encore, il ne porterait pas un autre jugement que le mien, et qu'en voyant Malek Adhel combattre avec les chrétiens, il ne verrait en lui qu'un traître qui a déshonoré la gloire de ses armes en les tournant contre sa patrie et son légitime souverain; sa voix comme

la mienne le déclarerait lâche et perfide à la face de tout l'univers ; et mon épée comme la sienne saura bien soutenir ces paroles. » Bérengère, blessée de la manière dont il parlait du bienfaiteur qui l'avait rendue à son époux, mêla pour la première fois de sa vie un peu d'amertume à ses paroles, et répondit que, quelque formidable que fût son épée, elle ne pensait pas que le héros, surnommé à si juste titre, *le foudre de guerre de tout l'Orient*, pût s'en effrayer beaucoup. A ces mots, Lusignan contraignit avec peine la violence de son dépit, et sans répondre à Bérengère, il se tourna vers Mathilde et lui dit : « Je suis étonné, je l'avoue, de voir la reine d'Angleterre professer des sentiments si contraires à ceux de son illustre époux ; mais je le serais bien plus, je l'avoue, s'ils étaient ap-

prouvés par votre altesse. — Sire, reprit-elle avec une fière dignité, si je me suis toujours honorée de penser comme la reine ma sœur, je ne cesserai point de m'unir à elle, lorsqu'elle avoue hautement son estime pour le héros qui vous a ravi votre empire et qui vous le rendra peut-être. » Elle achévait à peine, que des cris tumultueux s'élevèrent dans le camp et rompirent la discussion; au même moment la porte s'ouvrit, Richard parut tout armé et couvert de poussière : sa contenance était sombre, farouche, et il ne daigna pas répondre à la reine qui s'était précipitée près de lui. « O mon frère! mon frère! s'écria Malthide d'une voix altérée. » Et elle jetait des regards inquiets derrière lui pour voir si Malek Adhel ne le suivait pas. Tous les princes et les chefs, saisis d'une

extrême surprise, lui demandèrent la cause de son retour, et comment il revenait à Ptolémaïs quand ils le croyaient maître de Césarée. — J'ai été vaincu, reprit Richard d'un air consterné, et jurant dans son ame une haine implacable à celui qui le forçait à un pareil aveu. — Eh quoi! reprit le prince de Tarente, votre majesté a-t-elle donc été repoussée avant d'avoir pu joindre Malek Adhel? — Que parlez-vous de Malek Adhel, interrompit brusquement Richard, c'est lui seul qui nous a perdus, qui a causé notre défaite et ruiné notre entreprise. J'avais enfoncé toute l'armée de Saladin; ses escadrons rompus, frappés de terreur, dispersés dans la plaine, ne pouvaient éviter les chrétiens, ils fuyaient de tous côtés, de tous côtés ils trouvaient l'esclavage ou la mort, et si je n'avais

eu que le sultan à combattre, il serait prisonnier à Ptolémaïs, et dans peu de jours peut-être nous serions à Jérusalem; mais Malek Adhel est venu m'arracher la victoire; tel qu'un astre malfaisant il a paru tout à coup, et le désordre de l'armée ennemie a cessé, les troupes ont été ralliées, les chrétiens ont été vaincus, et pour la première fois de sa vie Richard a fui..... O honte insupportable! continua le fier monarque en frappant son front contre ses deux poings armés de gantelets, ô superbe Malek Adhel! ton nom sera toujours mon opprobre; tant que tes yeux seront ouverts à la lumière, il existera un homme qui pourra se dire, j'ai fait reculer Richard; et ce qui met le comble à mon injure, j'ai perdu le pouvoir de t'ôter la vie. — Mon frère, s'écria Lusignan en lui serrant la

main avec force ; pourquoi l'as-tu perdu ? Le malheur a-t-il abattu ta grande ame, et te défies-tu de ta valeur ? — Emporté par mon courage, répondit Richard avec sa loyale franchise, j'allais tomber entre les mains de l'armée entière des musulmans, Malek Adhel l'a vu et m'a sauvé ; je lui dois la liberté, peut-être la vie : fatale obligation, qui redouble la honte de mon affront en me défendant de m'en venger. — Et n'as-tu pas ici ton frère qui périra pour te venger? répliqua Lusignan les yeux étincelants d'ardeur et de joie ; suis-je même le seul qui soit sensible à tes outrages au point de payer de tout mon sang l'honneur de les effacer ? N'es-tu pas entouré d'amis qui te chérissent, et qui tous vont jurer avec moi de ne poser les armes qu'après que la mort de Malek Adhel

aura délivré ta gloire du seul homme qui puisse se vanter de t'avoir vu fuir. » Ces mots dits à dessein animèrent d'une telle fureur le ressentiment de Richard, que sa générosité ordinaire en fut étouffée, et pressant son frère d'armes contre sa poitrine il s'écria : « Brave Lusignan, je t'entends, et je promets la main de ma sœur au vainqueur de Malek Adhel. » A l'instant, tous les chevaliers et les rois qui aspiraient à l'hymen de la princesse se réunirent autour du roi, et élevant leurs épées d'un commun accord, ils jurent la mort de Malek Adhel.... Mais à l'aspect de tous ces fers étincelants destinés à percer le cœur qu'elle adorait, l'infortunée Mathilde pâlit, ses yeux se fermèrent, et elle tomba sans mouvement sur le plancher.

En la voyant évanouie, Bérengère

fit un cri et accourut vers elle; Richard tressaillit, mais il ne s'approcha point de sa sœur, et faisant un geste, il dit à la reine : « Faites appeler vos femmes, madame, qu'elles emportent cette jeune fille loin d'ici; j'excuse les frayeurs d'une vierge timide, et je me plais à croire qu'il n'y a pas d'autre motif à son saisissement. Mon père, continua-t-il en s'adressant à l'archevêque, veuillez la suivre, je vous prie; quand elle sera en état de vous entendre, dites-lui que vous m'avez assuré que son devoir lui était plus cher que sa vie, et que son premier devoir est de m'obéir; qu'elle sache bien que si jamais, sans égard pour sa gloire, elle osait tenir un autre langage, la mienne ne me permettrait pas de le souffrir. » Avant de suivre les femmes qui emmenaient Mathilde, Guillaume s'inclina avec

respect devant le roi, et répondit : « Je connais la princesse d'Angleterre, sire ; j'ai lu souvent dans ce cœur pieux et soumis, tel qu'il n'en existe pas un autre sur la terre ; il n'y a point de sacrifice qu'elle ne fasse à la religion, il n'y en a point qu'elle ne lui ait fait, et peut-être chercheriez-vous en vain autour de vous quelqu'un qui en pût dire autant ; je reponds donc à votre majesté que la conduite de la princesse Mathilde honorera toujours le sang dont elle sort. — Qu'elle n'oublie donc pas, répliqua le roi d'un air mécontent, que pour en être digne, il faut que la faiblesse qu'elle a montrée aujourd'hui soit la dernière de sa vie, car quiconque est faible n'est pas du sang de Richard. »

CHAPITRE XXXIII.

Quand une grande infortune tombe avec violence sur le cœur, d'abord il demeure comme anéanti, il ne voit, il n'entend, il ne sent plus rien; la vie y semble suspendue; mais à peine y a-t-elle repris son cours, que toutes les douleurs s'y précipitent avec elle, s'y pressent en foule, le brisent, le déchirent de toutes parts: alors on crie, on s'agite, on voudrait mourir, mais on craint en mourant d'emporter son malheur avec soi; on veut d'abord s'en délivrer, le rejeter dans le monde et mourir ensuite pour se reposer de l'avoir souffert.

Telle était la situation de la triste Mathilde : en retrouvant la vie qui la rendait à la douleur, elle aurait rappelé à grands cris la mort qui l'en délivrait, si elle avait pu supporter la pensée de descendre au tombeau en laissant subsister derrière elle l'horrible serment qu'elle venait d'entendre. « O ma sœur, disait-elle à la reine, laissez-moi sortir d'ici, je veux retourner devant Richard, devant tous les féroces guerriers qui l'entourent, je veux tomber à leurs pieds, j'aurai encore la force d'aller jusque là; peut-être se laisseront-ils attendrir par mes larmes, peut-être mes prières pourront-elles les fléchir. Ils rétracteront le vœu sanglant, le serment impie qui menace les jours du héros qui a sauvé votre époux. » Oui, mon enfant, lui dit l'archevêque en prenant les deux mains de la vierge entre

les siennes, priez pour celui qui vous a rendu la liberté et qui a épargné les jours de votre frère, cela vous est permis, car ce Dieu qui nous a tout donné, a fait de la reconnaissance le premier de nos devoirs; mais que ce sentiment, ô ma fille! soit désormais le seul qui s'attache à la pensée de Malek Adhel.» La princesse ne répondit que par un torrent de larmes, son cœur était loin des paroles de l'archevêque; car le moment où l'on craint pour ce qu'on aime est celui où on aime le plus, et en voyant la vie de Malek Adhel menacée, il lui était devenu si cher, qu'elle doutait presque que Dieu lui-même eût assez de puissance pour lui ôter son amour. A la fin, d'une voix gémissante elle dit: «O mon père! quand je verse devant le ciel mes pleurs avec mes prières, ce n'est point pour qu'il

change mon cœur, mais pour qu'il change celui des ennemis de Malek Adhel, afin que tranquille sur sa vie, je puisse mourir en paix. — Vous voulez mourir! Mathilde, interrompit Bérengère effrayée. — Ma sœur, reprit-elle en se jetant dans ses bras, j'ai perdu tout espoir, et vous le demandez. — Ainsi, reprit l'archevêque d'un ton sévère, au lieu de déplorer vos folles amours dans le sein de la pénitence, vous voulez couronner vos erreurs par un crime? — Non, mon père, je ne porterai pas sur moi-même une main homicide; j'attendrai que la douleur ait brisé tous les liens de ma vie; elle ne tardera pas; j'ai trop souffert: hélas! je mourrai bien jeune, mais pas assez encore pour n'avoir pas eu le temps de désirer la mort. — Ma fille, répliqua Guillaume, frémissez

que Dieu ne vous exauce, car la mort avec le péché, voilà ce qu'il a de plus terrible dans les trésors de sa colère. — Ah! voilà bien ce qui me fait frémir, s'écria Mathilde, les barbares! ils veulent lui arracher la vie, tandis qu'il est encore dans l'erreur, le perdre pour l'éternité.... Pardonnez, mon père, mais à cette affreuse pensée je sens que mon esprit se trouble, s'égare; je sens que si Malek Adhel devait être rejeté de Dieu, je voudrais en être rejetée aussi... — Arrête, malheureuse enfant, s'écria vivement l'archevêque, hâte-toi de bannir, de détester un amour qui t'a appris comment on blasphême; Dieu puissant, pardonnez-la, car voilà sa première faute. Mathilde, rappelle ta vertu, et pleure toute ta vie d'avoir osé dire que tu préférais un homme à ton Dieu.—L'ai-je dit, mon

père ! mon délire m'a-t-il poussée jusques-là, s'écria-t-elle, pleine d'un saint effroi, hélas, je n'ai donc plus de sagesse; je n'ai donc plus d'honneur; les devoirs et la religion ont donc perdu leur empire sur ce cœur que tout abandonne, hors l'amour qui le remplit, et le remords qui le déchire. — Ma fille, reprit Guillaume, avec un accent plus doux, ne vous livrez pas au désespoir, car Dieu peut pardonner plus encore que l'homme ne peut pécher; il n'est point de fautes qui ne puissent être effacées par des larmes, et dans l'immensité de sa miséricorde, il n'attend pas même qu'on le prie, il exauce les simples désirs, et entend jusqu'aux dispositions des cœurs. — Ah ! reprit la princesse attendrie, qu'il entende donc le vœu que je fais de renoncer à Malek Adhel; mais dans cette vie

périssable seulement, Dieu me permettra bien l'espérance de le retrouver dans l'autre. —Il vous permettra même de le lui demander, répondit l'archevêque, et peut-être ne sera-ce pas sans effet; car la prière a le pouvoir spécial et le privilège divin de monter au plus haut des cieux, et de toucher le cœur de Dieu, en lui exposant les misères des hommes: mais de telles grâces ne s'obtiennent que par de grands sacrifices; il faut vivre, Mathilde, et ne vous permettre ni plaintes, ni murmures; il faut supporter vos épreuves; il faut même les aimer, et vous garder d'appeler la mort qui les termine; car la mort est le désir de la faiblesse, et la vertu seule peut vivre dans le malheur. —Puisque mes prières peuvent être efficaces, reprit la princesse, j'étais bien coupable de vouloir mourir: ah! que l'Éternel,

au contraire, daigne prolonger des jours qu'il me permet de consacrer à lui demander la grace de Malek Adhel. — Oui, mon enfant, il vous le permet; mais prenez garde pourtant que votre cœur séduit n'abuse de la prière pour porter devant Dieu les intérêts de vos passions. — Hélas! repliqua la vierge, il n'y a plus de passions dans le lieu où je désire m'enfermer, et là, les prières, dégagées de tout intérêt humain, sont dignes sans doute d'arriver jusqu'au ciel. Mon père, je veux quitter le monde, et retourner à mes premiers vœux : ô mon guide révéré! couvrez-moi de votre protection, empêchez que je ne sois sacrifiée aux puissances de la terre; conduisez-moi dans ce saint asile que vous vouliez faire ouvrir à la malheureuse Agnès : puisque je fus coupable aussi, pourquoi

me retenir dans le monde ; pourquoi mettre obstacle à ma pénitence.... Quand je verrai seulement mon frère renoncer à son injuste haine, et ses sanguinaires amis cesser de poursuivre la vie de Malek Adhel, alors vous me verrez m'éloigner avec joie de ce monde, auquel je n'aurai plus rien à demander, et où je n'ai connu que des malheurs et des faiblesses. — Ma sœur, dit alors la reine, jamais vous n'en obtiendrez la permission de Richard ; il a attaché son cœur et sa volonté à votre hymen avec Lusignan, et il vous contraindra à lui obéir. — Il me contraindra, reprit fièrement la princesse, et quel est son droit, quelle sera sa force? — Ses ordres suffiront sans doute, répliqua Bérengère, car assurément il est impossible de résister à ceux de Richard. — Dans cette occasion il est

plus impossible encore d'y obéir, répartit vivement Mathilde.—Ma fille, lui dit l'archevêque, il faut un grand courage pour s'opposer à la volonté des rois. — Ah ! reprit-elle avec amertume et comme entraînée par une force invincible, il en faut bien moins que pour renoncer à ce qu'on aime. »

Alors elle laissa tomber sa tête entre ses deux mains, et demeura ensevelie dans une longue méditation, pendant laquelle Bérengère et Guillaume gardèrent un profond silence. Il durait encore, lorsqu'on vint avertir la reine que Richard la demandait : arrachée alors à sa rêverie, Mathilde releva sa tête ; son visage était plus recueilli, sa physionomie plus calme, et déjà on voyait qu'elle pourrait sourire encore ; elle prit la main de la reine et lui dit : « Je vous

prie, attendez encore un moment: mon père, continua-t-elle, je voudrais accompagner la reine, embrasser les genoux de Richard, le conjurer d'agir en cette occasion comme si je n'existais pas, comme si je n'avais jamais existé : il a promis ma main à quiconque ôterait la vie à Malek Adhel; mais du moment que je m'ensevelis dans les ombres de la mort, ma main ne peut plus être à personne, et le roi n'ayant plus de prix à donner, n'aura plus de serment à recevoir. » Ma sœur, reprit Bérengère, attendez quelques jours encore, aujourd'hui vous ne feriez qu'irriter la colère du roi. — Vous m'aiderez à l'appaiser, répliqua Mathilde; vous qui devez la vie de votre époux à la générosité de Malek Adhel, ne parlerez-vous pas pour lui? —Je le ferai sans doute, dit la reine,

mais je redoute l'effet de mes tentatives; car le courroux de Richard est un courroux terrible, il s'augmente et s'enflamme par tout ce qui tente de l'arrêter; et le projet de changer sa volonté est une témérité qu'il ne me pardonnerait peut-être jamais.— Écoutez, Mathilde, ajouta l'archevêque, ne précipitez point ainsi vos résolutions: les passions extrêmes veulent des partis violents, mais la sagesse ne commande que des mesures modérées; demeurez en paix, le moment n'est pas venu de voir votre frère; demeurez en paix, dis-je, car la vie de Malek Adhel n'est pas en danger. Enfermé dans les murs de Césarée, nos guerriers ne peuvent l'atteindre, et ce n'est que quand les chrétiens mettront le siége devant cette ville, que le vœu formé contre sa vie pourra être rempli, mais ce

siège n'est pas prêt à commencer encore; d'ici là, je parlerai au roi; je ferai plus, je parlerai à Malek Adhel. Vous, mon père! s'écria Mathilde, dans un transport de surprise.—Oui, ma fille, et tel est mon devoir, s'il est vrai que quelques germes de vérité soient tombés dans l'ame de ce prince, Dieu m'appelle à les y développer: sa conduite à Césarée m'afflige, mais ne me décourage pas. Hélas! ils ne sont plus les temps heureux des subites et merveilleuses conversions; pour en opérer maintenant, il faut une marche plus lente, Dieu ne daigne plus parler lui-même, et les raisonnements qui sont la voix de l'homme doivent avoir moins d'effet que les miracles, qui sont la voix de Dieu. Ma fille, je marcherai vers Césarée, je me présenterai devant les infidèles, je parlerai à Malek Adhel.

— Mon père, s'écria la reine, votre charité vous égare, les infidèles vous chargeront de chaînes, peut-être même oseront-ils plus. — Ils ne l'oseront pas, reprit Guillaume plein d'une divine confiance, quiconque agit pour le ciel est protégé par le ciel. Dieu voit mes intentions, il les bénira, et s'il permettait que mon sang fût répandu, ce serait pour servir d'expiation et racheter du péché l'âme que je vais lui rendre. Bienheureuse destinée, qui me faisant participer aux souffrances de mon rédempteur, me ferait participer à ses mérites, et élèverait ma gloire au-dessus de toutes les gloires de la terre. » Et en parlant ainsi, aucun sentiment de vanité n'enflait le cœur de l'archevêque; car il appartient à la religion, mais à la religion seule d'exhausser l'homme au-dessus de l'humanité sans humilia-

ner d'orgueil. Mathilde était tombée à ses pieds ; elle s'écriait : « Homme divin, dirigez mes volontés, ordonnez à mon cœur, c'est Dieu qui vous inspire, me voilà prête à obéir. — Ma fille, reprit-il avec douceur et simplicité, promettez-moi de ne prendre aucune résolution importante avant mon retour. — Je le jure, répliqua-t-elle avec cet accent qui fait les inviolables serments. — Eh bien ! dit-il, mon enfant, soumettez-vous à la providence. *Je vous laisse la paix, je vous donne la paix, et je ne vous la donne point comme le monde, mais comme le ciel la donne ; que votre cœur ne soit point troublé, qu'il ne craigne point, car je ne vous laisserai pas sans appui, et je reviendrai à vous :* telles furent les paroles du Christ au disciple bien-aimé ; appliquez les sur votre cœur, elles en

calmeront toutes les blessures. » Il dit ; et, suivi de la reine, il sort de l'appartement de Mathilde et se rend sous la tente de Richard. « Eh bien ! s'écria le roi en le voyant, avez-vous disposé ma sœur à l'obéissance, et serai-je satisfait de ses résolutions? — Sire, répondit gravement l'archevêque, je lui ai défendu d'en prendre aucune jusqu'à mon retour. — Et où allez-vous? lui demanda Richard avec surprise. — Où le ciel me désigne un grand devoir à remplir, répondit Guillaume ; je ne m'expliquerai pas davantage à présent, et comme la reine est instruite de mon secret, je demande à votre majesté de vouloir bien ne pas user de ses droits, et de lui permettre de continuer à vous le taire. »

En achevant ces mots, l'archevêque se retira, laissant Richard dans une telle surprise, qu'elle balançait et do-

minait même son ressentiment ; et quand le soir fut venu, le digne apôtre du Christ, plein d'un zèle évangélique, sortit des portes de la ville et prit la route de Césarée. Vêtu des plus simples habits, dépouillé des marques de sa dignité, grand de ses seules intentions, il s'appuie sur son bâton blanc, et ne sent point la fatigue ; car, selon la belle expression de Tertullien, quand l'ame est dans le ciel, le corps ne sent point ses chaines, elle emporte avec soi tout l'homme ; il marche au sein des ténèbres éclairé de la lumière de sa bienfaisance ; il marche seul et ne s'effraie point ; que peut craindre l'homme qui ne voit dans le passé et dans l'avenir que le bien qu'il a fait ou celui qu'il va faire. Il jette autour de lui de paisibles regards, et autour de lui tout semble lui sourire et ne lui renvoyer que de

doux souvenirs et de touchantes espérances ; car, semblable au signe de l'alliance, dont l'arc lumineux traverse les airs, et repose en même temps aux deux bouts de l'espace ; d'un trait aussi rapide, l'homme de bien s'élève vers Dieu, y puise la lumière, redescend la porter au monde, embrasse d'une seule pensée, l'un de son amour, l'autre de sa charité, et paraît dans l'univers moral comme ce lien brillant, mystérieux et sublime, qui unit le ciel et la terre, les faiblesses aux miséricordes, et rappelle aux hommes comment Dieu se venge et comment il pardonne.

CHAPITRE XXXIV.

Souvent quand l'ombre et la fraîcheur commençaient à descendre sur la terre et à tempérer l'ardeur brûlante qui l'avait dévorée tout le jour, Mathilde, accompagnée de ses femmes, allait respirer sur le bord de la mer les émanations embaumées de la nuit; plus souvent elle dirigeait sa promenade vers le tombeau de Montmorency; là, elle se plaisait à s'entretenir avec l'ombre de ce héros des derniers vœux qu'il avait formés pour Malek Adhel; elle invoquait son intercession auprès du Très-

haut, et osait tout en attendre. Dans ce lieu sacré, sa mélancolie prenait un caractère plus pieux et plus tendre, et des larmes plus abondantes soulageaient son cœur oppressé. Quelquefois elle montait sur la colline qui dominait le tombeau et la mer; et en découvrant cet espace sans bornes qu'elle avait traversé pour venir chercher tant d'épreuves et de douleurs, en revenant par la pensée vers l'asile solitaire où elle avait passé tant de jours paisibles, elle soupirait, elle gémissait; et cependant elle ne formait pas le désir de ne l'avoir jamais quitté; là, sa vie s'écoulait sans qu'elle la sentît, et on aime à sentir la vie; ses agitations, ses perplexités, en nous déchirant nous attachent, et nous trouvons à nous plaindre une sorte d'attrait que nous ne trouvons pas au

bonheur. Sans doute si la peine nous fait plus vivre que le plaisir, c'est qu'elle développe davantage et met plus en exercice tous les sentiments de notre cœur et les facultés de notre esprit. Dans la peine, la vie tout entière est devant nous, le passé avec ses regrets, le présent avec ses larmes, l'avenir avec ses espérances; nous nous attendrissons sur nous-mêmes, nous sommes plus chers à ce qui nous entoure, et en étant plus aimés, nous devenons meilleurs. C'est dans la peine que l'imagination s'élève aux grandes pensées de l'éternité et de la justice suprême, et qu'elle nous jette sans cesse hors de nous pour chercher un remède à nos maux. Dans le bonheur, nous sommes plus tranquilles; mais être tranquilles, être heureux, n'est pas notre destination sur la terre, et j'oserai même dire

que ce n'est pas notre penchant. Ah! si la douleur attire le cœur de l'homme, s'il sent que c'est là son élément, c'est qu'elle n'a été donnée qu'à lui, c'est que seul parmi les créatures, il a reçu le privilège de souffrir, et qu'il est fier de ce privilège, parce qu'il en aperçoit le but; car je le demande, si Dieu n'avait pas jeté le malheur sur la terre, comment y aurait-il placé la vertu?

Oh! combien de fois, au milieu des rêveries que lui inspirait l'aspect de l'immense horizon, la vierge s'écria d'une voix plaintive: Cloître saint, où mes sœurs m'attendent, toi que j'ai quitté avec tant de larmes et que je ne reverrai peut-être que pour en verser plus encore; retraite obscure qui m'aurais mise à l'abri des orages, et où je serais sortie du monde sans l'avoir jamais connu; port tranquille

et inaccessible, où seraient venues échouer les passions, leur désespoir et leurs faiblesses ; un jour plus tard, j'aurais été ensevelie dans ton sein, mes vœux, comme une impénétrable barrière, se seraient placés entre les hommes et moi ; j'aurais ignoré ce qu'il ne m'était pas permis de connaître ; j'aurais ignoré les larmes que je verse, le repentir que j'éprouve, les désirs que je forme, le sentiment qui me consume ; hélas ! je n'aurais point aimé... Et à ces mots, si Mathilde s'arrête, si elle se penche vers les cendres muettes de Montmorency, c'est pour achever sans doute, la fin de sa pensée, que le monde ne doit point entendre, et qu'elle n'ose révéler qu'à l'ombre auguste à qui elle attribue le pouvoir d'en obtenir le pardon devant Dieu.

Depuis le départ de l'archevêque,

Mathilde avait évité les occasions de se trouver avec son frère, et Richard ne les avait pas cherchées; son ardeur guerrière l'emportait sur tout autre intérêt; et en attendant que le siège de Césarée l'appelât à déployer sa valeur, il allait chaque jour attaquer des postes sarrazins, et ne revenait jamais au camp que chargé de leurs dépouilles. Lusignan l'accompagnait toujours, et c'était toujours du même laurier qu'ils ceignaient leurs fronts victorieux. Fiers de leurs triomphes, enivrés de leur gloire, ils ne doutaient point qu'ils ne trouvassent un plus grand champ à leurs exploits, ils ne le parcourussent sans obstacles: aussi pressaient-ils du même cœur et des mêmes désirs les préparatifs du siège de Césarée. Leur vaillance, leurs discours animaient tous les soldats: devant de

tels héros, la terreur du nom de Malek Adhel commença à s'affaiblir ; et les croisés, bouillants de courage et d'espoir, ne délibérèrent plus, et marquèrent l'instant où toutes leurs forces réunies iraient attaquer Césarée.

La veille de ce grand jour, l'inquiète Mathilde était passée chez la reine pour savoir si elle n'avait reçu aucune lumière sur le sort de l'archevêque, et Bérengère n'avait pu lui en donner. Toutes deux pleuraient ensemble sur ce silence et sur les combats qui allaient commencer le lendemain. L'image de Richard armé contre les murs défendus par Malek Adhel les troublaient également ; il leur semblait toujours les voir opposés l'un à l'autre, se défier, se combattre, se déchirer. La reine, tremblante pour son époux, épouvantée

de la valeur de son ennemi, priait Dieu de sauver Richard et n'osait rien ajouter; et Mathilde, prosternée auprès d'elle, s'écriait tout en larmes: « O ma sœur! prions pour Richard, mais prions aussi pour ceux qui ont plus besoin que lui encore des miséricordes du ciel. »

Tandis qu'elles élevaient ainsi vers l'Éternel, leurs tendres cœurs, et leurs mains innocentes, la clameur des instruments de guerre redoubla dans le camp, et bientôt Richard parut devant elles, la tête désarmée, et les yeux brillants de joie.—Femmes, leur dit-il, pourquoi pleurez-vous, quand nous défendons votre foi, et quand la victoire nous couronne? Aujourd'hui mon bras a détruit des milliers de Sarrazins, et Lusignan s'est élevé au-dessus de sa valeur

ordinaire. Suivi de peu de soldats, nous errions tous deux au-delà des bois qui ceignent le pied du Carmel, dans l'espérance que la fortune nous fournirait quelqu'occasion de faire éclater notre courage. Elle nous a favorisés au-delà de nos espérances: un convoi d'armes et de vivres, venant de Jérusalem, soutenu de trois milles Sarrazins, se dirigeait vers Césarée. La belle proie! me suis-je écrié, en regardant Lusignan. La veux-tu, m'a-t-il dit, je vais te la donner? C'est bien moins que je n'ai reçu de toi, tu m'as promis ta sœur. Il dit, et se précipite; je le suis. Etonnés de notre audace, les infidèles résistent à peine, ils abandonnent leurs trésors; je les poursuis, je les taille en pièces; Lusignan s'empare de leurs biens, et en les ramenant au camp,

y raméne l'abondance, nous les abandonnons aux soldats; et maintenant ils en veulent davantage et demandent le siège de Césarée : demain, demain, nous y marcherons, et la victoire avec nous; et le sang de l'infidèle effacera mes affronts.... — O mon noble frère! interrompt Mathilde, en se jetant à ses pieds; parmi toutes les vertus qui remplissent votre ame, n'y a-t-il donc point de place pour la reconnaissance? — Jeune vierge, reprit-il d'un ton un peu sévère, n'oubliez pas que depuis le jour où Malek Adhel a versé le sang des chrétiens devant Césarée, toute espérance de conversion a dû s'évanouir, et qu'il vous a été défendu de l'aimer. — Ah! sire, s'écria-t-elle, c'est depuis ce jour que je lui dois la vie de mon frère; sans sa générosité je n'embrasserais pas maintenant vos

sacrés genoux. Vos ordres que j'honore et que je révère, pourraient-ils m'empêcher de conserver éternellement le souvenir de ce bienfait? —Ému de l'accent si tendre qu'elle avait mis dans cette réponse, Richard allait lui adresser des mots plus doux, lorsque Lusignan, accompagné de l'élite des chevaliers, se présenta dans l'appartement, priant la reine de l'excuser s'il se présentait chez elle sans permission, et lui donnant pour motif l'empressement de tous les guerriers à rendre hommage au lion de l'Angleterre. Il fit à son tour le récit de la victoire du roi; il parla de Césarée, de Jérusalem; et l'image de tant de conquêtes, dont le bruit allait retentir dans toute l'Europe, enflamma l'ame de Richard d'une telle ardeur qu'il ne pouvait la contenir; et dans un tel moment, ne

supposant pas qu'il y eût quelque chose au-dessus de la gloire, et un intérêt plus puissant qu'elle, il ne pensa pas affliger Mathilde en lui disant: « Ma sœur, l'éclat de nos triomphes rejaillira sur vous; je jure que le vainqueur de Césarée recevra votre main sur les débris de cette ville en cendre. » Mathilde tressaillit; elle fut prête à avouer au roi le serment qui la liait à Malek Adhel, et l'irrévocable détermination où elle était de quitter le monde et de prononcer ses vœux dans le monastère du Carmel; mais en se souvenant qu'elle s'était engagée avec l'archevêque à ne prendre aucune résolution importante avant son retour, elle garda le silence; il lui coûta beaucoup, car elle craignait que le roi ne l'interprétât d'une manière favorable à ses projets: mais dans ces temps anti-

ques, les sermens garantis par le nom de Dieu, étaient regardés comme si sacrés, qu'il fallait être réduit à de grandes extrémités pour oser s'en affranchir. Il y avait même des chevaliers qui, dans aucune situation, ne croyaient avoir le droit de les violer; leur fortune, leur vie, j'ai presque dit leur réputation, étaient à leur yeux d'un moindre prix que l'innocence et l'honneur. Il leur suffisait des regards de Dieu et du témoignage de leur conscience, pour demeurer inébranlables dans le sentier de la droiture : les jugemens des hommes les flattaient sans doute, mais ne payaient pas suffisamment leurs nobles sacrifices; ils les portaient à un tribunal plus elevé car la piété seule s'est réservé le droit de récompenser dignement la vertu, aussi n'est-ce que dans les siècles re-

ligieux que la renommée fait entendre, avec le bruit des exploits éclatants, celui plus glorieux des actions héroïques et des sublimes dévouements.

Le silence de Mathilde qui laissait croire qu'elle pourrait accepter le vainqueur de Césarée pour époux, étonna la reine, satisfit Richard, et enflamma les espérances et la valeur de tous les prétendants à sa main : la promesse d'un royaume les eût laissés plus tranquilles, car l'ambition, toute puissante qu'elle peut être, n'allumera jamais les mêmes désirs, et ne fera jamais faire les mêmes prodiges que l'amour; et tous les guerriers qui entouraient la princesse jetaient sur elle des regards qui disaient assez que, pour l'obtenir, rien ne leur paraissait impossible. Cependant Lusignan s'écria que le titre de vainqueur

de Césarée était un titre trop vague; puisque se précipitant tous ensemble à l'assaut de cette ville, mille guerriers pourraient le mériter. Sire, continua-t-il, la plus grande gloire du monde n'est pas trop pour le prix que vous daignez y attacher; il faut pour en être digne une victoire éclatante, unique, dont aucune autre ne puisse approcher. — Eh bien, interrompit le duc d'Athènes, ne l'aura-t-il pas remportée celui dont le bras arborera le premier l'étendard de la croix sur les murs de Césarée? — Hangest de Coucy, le plus brave des chevaliers français depuis la mort de Montmorency, répondit au duc, que quiconque amènerait Saladin, prisonnier à Ptolémaïs, aurait plus fait encore. — Saladin n'est pas le plus redoutable ennemi des chrétiens, repartit l'altier Lusignan, ce n'est pas celui qui leur a

fait le plus de mal, et sur qui ils ont plus d'injures à venger; ce n'est pas Saladin qui a porté le premier coup à la cité de Jérusalem; ce n'est pas lui qui a deshonoré une princesse de mon sang; ce n'est pas lui qui, par de décevantes apparences, a cherché à tromper les chrétiens; ce n'est pas lui, enfin, qui a fait rougir le front de mon frère, et qui donnera le plus de gloire à son vainqueur..... — Eh bien, interrompit Richard, en saisissant la main de Mathilde, c'est donc au vainqueur de Malek Adhel que je la promets une seconde fois. Dites donc au vainqueur du héros qui vous a sauvé la vie, s'écria la princesse indignée. — Mais aussitôt la confusion, la frayeur s'emparèrent d'elle. Son secret qui devant tant de témoins venait de s'échapper de son cœur, lui causait une

honte inexprimable ; elle se précipita dans les bras de la reine, et Bérengère qui s'aperçut du courroux que ces paroles excitaient dans l'ame de Richard, se hâta de l'appaiser en lui disant : « Sire, pardonnez à l'excès de l'amour fraternel, c'est lui seul qui a emporté Mathilde au-delà de sa réserve ordinaire ; c'est à sa tendresse pour vous qu'elle proportionne sa reconnaissance pour Malek Adhel. » Richard sut gré à la reine d'avoir interprété de cette manière l'exclamation de Mathilde, et il feignit d'y croire afin que personne ne se crût le droit d'en parler autrement. — Ma sœur, lui dit-il, il ne faut pas que votre amitié pour un frère égare votre jugement ; imitez-moi, et croyez que quand je mets l'intérêt de la patrie et de la foi au-dessus de la reconnaissance, vous pouvez les

y mettre aussi. Peu de moments après la reine congédia sa cour, et Mathilde se retira chez elle.

Accablée de tristesse, elle se jeta sur son lit ; mais à peine le sommeil se fut-il emparé de ses sens, que les plus horribles fantômes vinrent la livrer à d'insuportables tourments ; elle croit voir Malek Adhel traîné dans la poussière, jeter vers elle des cris douloureux, et lui montrant le sang qui coule par flots de ses larges blessures, lui reprocher d'avoir laissé mettre un prix à sa mort : trois fois elle s'éveille et s'efforce d'écarter ces funèbres images ; trois fois elle se rendort et les retrouve encore ; ce n'est pas seulement le cadavre ensanglanté du prince qui la poursuit, c'est le barbare Lusignan, le foulant aux pieds avec orgueil ; ce sont les plaies de Malek Adhel qu'elle compte ;

c'est une voix sépulcrale qui lui crie : « Que n'as tu parlé; que n'as tu avoué à ton frère le lien qui nous unit, il l'aurait respecté, il aurait retenu les bras qu'il encourage, et je ne serais pas tombé dans les gouffres éternels. » A ces mots le sommeil fuit de la paupière de Mathilde; frappée d'une inconcevable terreur, l'ame déchirée d'angoisses, elle se lève, s'écrie, s'épouvante de plus en plus; car, tout éveillée qu'elle est, les mêmes images l'entourent, et maintenant son rêve ne lui paraît plus une vapeur fantastique, fruit d'un esprit toujours occupé du même objet, mais une révélation certaine du malheur qui l'attend. La profonde nuit où elle est lui paraît celle du tombeau; le silence qui règne autour d'elle, celui de la mort; une froide sueur coule sur tous ses membres : non, non, elle ne se

rendra pas complice d'un meurtre ; non, elle ne laissera pas croire que sa main sera le prix du sang de Malek Adhel ; non, quand elle peut le sauver une vaine crainte ne l'arrêtera pas ; elle ira vers son frère, elle étendra vers lui ses mains suppliantes, elle révèlera les secrets de son cœur ; si c'est une honte que de les avouer, les taire serait un crime, et il vaut mieux rougir devant les hommes que devant Dieu. Le jour commence à paraître, et le jour ne dissipe pas le fantôme ensanglanté de Malek Adhel, et il n'impose pas silence au bruit des abîmes de l'enfer, qui s'ouvrent pour recevoir cette grande victime. La vierge n'hésite plus, elle part, ses frayeurs l'entraînent ; elle oublie la promesse qu'elle fit à l'archevêque, ou plutôt elle croit qu'un devoir supérieur lui commande

d'oublier celui-là : une ame tendre, ignorante et timide, est toujours superstitieuse ; et, certaine que ses songes sont une voix du ciel, Mathilde se croirait réellement coupable de la mort de Malek Adhel, si elle ne lui obéissait pas.

Elle sort de son appartement, se présente aux gardes qui veillent devant la tente de Richard, et demande à parler à son frère. Étonnés de la voir à une pareille heure, ils balancent, mais n'osent pourtant refuser l'entrée à la sœur de leur souverain ; ils la préviennent seulement que déjà les principaux chefs de l'armée sont réunis chez le roi. Elle les écoute à peine, franchit le seuil de la porte, entre chez Richard et tombe à ses pieds. Près de lui étaient les ducs de Bavière et de Bourgogne et le roi de Jérusalem. Surpris à l'aspect de la

princesse pâle, tremblante, en désordre, les cheveux épars, et portant dans ses regards l'effroi qui l'a agitée toute la nuit, ils accourent vers elle pour la relever; elle les repousse, serre les genoux du roi contre sa poitrine, et s'élevant au-dessus de toute crainte, elle dit : « Sire, daignez m'entendre, prenez pitié de mes frayeurs; cette nuit un songe horrible est revenu jusqu'à trois fois m'épouvanter de son lugubre présage; il me semblait voir Malek Adhel couché sur la poussière, expirant, percé de coups, précipité dans les abîmes éternels, me reprocher sa mort, son irrévocable condamnation; il me criait, je crois l'entendre encore : Mathilde, pourquoi as-tu pressé ma mort? encore quelques jours, et Dieu m'aurait sauvé, peut-être... Sire, vous avez promis ma

main à son vainqueur, et moi, je jure une haine immortelle à quiconque portera le premier coup sur cette tête sacrée..... — Mathilde, qu'osez-vous dire?... interrompit Richard enflammé du plus ardent courroux.» Elle ne lui donna pas le temps d'achever, et reprenant la parole d'une voix élevée, les bras tendus vers le ciel et les regards suppliants: «O mon frère! il n'est plus temps de rien dissimuler, dit-elle; au désert, Malek Adhel, pour me sauver la vie me sacrifia la sienne; nous allions mourir; en ce moment suprême, Dieu seul était mon appui et mon guide, Malek Adhel promettait d'être chrétien; il reçut mes serments, je jurai de n'avoir jamais d'autre époux.» L'effort qu'elle venait de faire pour prononcer de telles paroles avait épuisé toutes ses forces; elle retomba

aux pieds du roi sans voix et sans couleur. Lusignan et le duc de Bourgogne s'empressèrent de la secourir; elle repoussa le premier, et soutenant sa faiblesse sur le bras de l'autre, tremblante et les yeux baissés, elle attendit la réponse du roi. Immobile d'étonnement, de colère, il regardait sa sœur comme ne pouvant croire ce qu'il voyait. A la fin il lui dit : « Exécrables serments! criminelle de les avoir faits, criminelle de les tenir, est-ce la sœur de Richard, la fille de Henri II que je viens d'entendre? Est-ce bien elle qui, éprise d'un vil Tartare, le choisit pour époux et ose me demander d'y consentir? — Non, sire, reprit-elle avec une dignité modeste, je ne vous le demande point, et pour refuser de s'unir à un infidèle, votre sœur n'a pas besoin de vos ordres; non, Ma-

lek Adhel mahométan ne sera jamais mon époux : tel est mon devoir, et je le suivrai ; mais après les serments qui m'engagent à lui, mon devoir m'ordonne plus encore de renoncer à tout autre époux, et de dévouer ma vie entière à le sauver, si je puis, de l'éternelle réprobation. O sire ! j'en appelle à votre justice, à votre équité, après l'aveu que je viens de faire, m'est-il permis de vous laisser promettre ma main au vainqueur de Malek Adhel ? » Le roi ne répondit point, il se là si sur un fauteuil, le visage caché dans ses deux mains. Lusignan s'approche de Mathilde, et d'une voix oppressée lui dit : « Vous m'avez percé le cœur ; mais si mon désespoir vous importe peu, regardez celui où vous avez plongé votre frère. Les voilà donc évanouies ces douces espérances de bonheur qui

charmaient notre amitié et animaient notre valeur! et pour quoi? pour un vain serment dont le chef de l'église pourrait aisément vous délier.—Oui, il le pourrait, s'écria Richard en se relevant tout à coup, car il fut prêté par la faiblesse, mais il ne pourrait me dégager de celui que je t'ai fait, ô Lusignan! car il fut prêté par l'honneur; et puisque l'imprudence de ma sœur ne te la rend pas moins chère, puisque tu consens à l'oublier. . . .— Ah! que dites-vous, sire, interrompit Lusignan en se jetant aux pieds de Mathilde, si je deviens jamais possesseur d'un si précieux trésor, de quoi pourrai-je me souvenir, si ce n'est de bénir l'Éternel de l'inestimable bienfait que je tiendrai de vos bontés et de sa munificence? » Richard prit alors la main de sa sœur pour l'unir à celle de Lusignan; Mathilde

le repoussa avec effroi. D'un ton sévère, le roi lui dit alors : « Ma sœur, obéissez, car votre pardon n'est que là. » Éperdue devant la colère de son frère, la timide vierge levait ses beaux yeux vers le duc de Bourgogne pour lui demander protection, lorsque le duc de Norfolk, capitaine des gardes du roi, se présenta à la porte et dit : « Votre majesté excusera sans doute la témérité qui me fait interrompre une conférence importante, lorsqu'elle saura que je viens la prévenir sur un évènement qui étonne et agite tout le camp. Déjà l'avant-garde de l'armée, conduite par Adam de Turenne, commençait à défiler, lorsqu'on a aperçu au loin dans la plaine un drapeau flottant dans les airs ; bientôt on reconnaît les armes du croissant ; un hérault s'avance seul, il précède, dit-il, une brillante am-

bassade, chargée de propositions de paix de la part de Saladin; c'est à vous, sire, qu'elle est principalement adressée, et je viens recevoir vos ordres.» A ces mots, Richard étonné regarde sa sœur qui rougit et ne peut contenir l'excès de son émotion; puis il se tourne vers le duc de Bourgogne et le roi de Jérusalem, et leur dit qu'il ne croit pas qu'on puisse refuser d'entendre les propositions de Saladin.» Outré de colère et de chagrin d'un contre-temps qui venait ruiner peut-être ses espérances, Lusignan répondit que quelles que fussent ces propositions, il les rejetait sans les entendre, si la main de la princesse d'Angleterre en devait être le prix. «Mais votre majesté se souviendra, j'espère, repartit fièrement le duc de Bourgogne, que sa volonté n'est pas notre loi; que l'intérêt de la foi doit aller

avant celui de son amour, et qu'en un mot le conseil des princes croisés a seul le droit de décider sur cet objet et de répondre à Saladin. » L'impatient roi de Jérusalem était prêt à répliquer d'une manière offensante, et non moins impatient que lui, Richard s'écriait que seul il avait le droit de disposer de sa sœur; lorsque le duc de Bavière les interrompit par ces mots : « Eh quoi ! nous ne connaissons pas encore les propositions du sultan, et déjà le ressentiment éclate parmi nous! attendez du moins de les connaître avant de vous livrer à ces vaines altercations, et estimons-nous assez mutuellement pour croire que l'intérêt de la religion dictera seul notre réponse. » La sagesse du duc de Bavière prévalut. Lusignan, qui s'aperçut que Richard lui-même se rangeait de cette opinion, n'hésita

pas à s'y conformer aussi ; il sentit bien qu'en insistant davantage il mettrait contre lui tout le parti sage de l'armée, et que pour le gagner, la force ferait bien moins que l'adresse. Ce dernier moyen, d'ailleurs, convenait si parfaitement à son esprit et à son caractère, qu'il n'eut aucune peine à s'y arrêter. Richard, touché de sa déférence et de son feint désintéressement, lui serra la main en lui disant de ne rien craindre ; puis il fit retirer Mathilde, et se tournant vers le duc de Norfolk, il lui commanda de faire avertir les princes et les chefs de l'armée que le conseil général s'assemblerait dans une heure pour écouter les propositions de Saladin.

CHAPITRE XXXV.

Qui pourrait exprimer toutes les espérances qui s'éveillent, tous les sentiments qui se pressent dans le cœur de Mathilde; elle se demande quelle peut être la cause de cette ambassade solennelle envoyée par Saladin aux princes croisés, et aussitôt elle a nommé tout bas Malek Adhel. Quel charme ce nom répand sur les pensées vagues et confuses qui se présentent à son esprit; cependant elle écarte toutes celles qui viendraient s'appuyer sur trop de bonheur, et s'efforce de ne point abandonner entièrement son ame à ces tendres rê-

ves à ces illusions ravissantes, que désormais elle sent bien qu'elle ne pourrait plus perdre qu'avec la vie.

Au milieu de ces tumultueuses agitations, elle implorait le retour de l'archevêque, et s'affligeait d'avoir manqué à la parole qu'il avait reçue d'elle. L'infraction d'un devoir s'expie toujours par une peine; Mathilde ne l'ignorait pas, et repentante de sa faute, elle demandait seulement à Dieu de ne pas appuyer sa verge sur la plaie la plus sensible de son cœur, en la punissant dans Malek Adhel. Tandis qu'elle pleure, craint, espère et s'accuse, sa bonne et fidèle Herminie de Leicester entre et lui dit que parmi les gens qui forment le cortège de l'ambassadeur, elle a reconnu un des plus fidèles serviteurs du prince Adhel. Mathilde l'interrompt vivement et lui demande si elle lui a parlé.

« Non, répond Herminie, le roi, votre frère, a défendu toute communication entre la suite de l'ambassadeur et les chrétiens, jusqu'à ce que le conseil des princes ait décidé sur les propositions de Saladin ». Herminie s'arrête, n'osant, par respect, en dire davantage si la princesse ne l'interroge pas; Mathilde se tait, l'extrême délicatesse de sa modestie ne lui permet pas de demander ce qu'elle voudrait savoir, mais l'attention qu'elle a prêté au discours d'Herminie, ses yeux qui écoutent encore, disent assez que parler de Malek Adhel ne sera pas l'offenser. La comtesse de Leicester croit avoir compris son désir, mais cachant qu'elle l'a compris, elle dit : « Toutes secrètes que sont encore les propositions du sultan, on en parle dans le camp; on dit que son envoyé Mohamed, est chargé de de-

mander la main de votre altesse pour Malek Adhel; depuis deux heures il a été introduit devant le conseil secret qui se tient chez le roi votre frère, et rien n'a encore transpiré ». A ces mots, Mathilde détourne la tête, et cache, entre ses deux mains, son visage et son émotion ; la comtesse de Leicester demeure debout auprès d'elle et ne dit plus rien. Tout à coup retentit un bruit de trompettes et de tambours; Herminie s'écrie : le conseil est terminé et l'ambassadeur arabe retourne sans doute dans sa tente. La princesse ne change point d'attitude, mais son silence a pris quelque chose de religieux, on voit que si elle soupire, que si elle s'agite, Dieu règle encore ses mouvements, et qu'au milieu des passions qui remplissent son cœur, cette grande pensée n'en est pas bannie, et tempère

moins la vivacité de ses désirs qu'elle n'en contient les écarts : cet amour si pur mais si tendre, n'a point échappé aux regards d'Herminie; elle voit que la princesse a besoin de l'exhaler, mais elle est sûre qu'elle ne l'osera que devant Dieu seul; alors elle se retire, Mathilde tombe à genoux : Ô! mon Dieu, s'écrie-t-elle, Malek Adhel est-il à vous, Mathilde sera-t-elle à lui? Elle n'a pas la force d'en dire davantage, mais toute sa destinée est dans ces mots; elle retombe à demi-couchée sur le fauteuil où elle était assise : à mesure que les heures se passent, son courage s'affaiblit et la pensée de Malek Adhel s'empare de plus en plus de son imagination et de son cœur; elle le voit avec ses vertus, son héroïsme, son regard étincelant de courage et d'amour, elle ne retient plus sa tendresse; aimer Malek

Adhel est la félicité suprême, la céleste volupté des anges; aimer Malek Adhel est la seule éternité qu'elle demanderait, et il lui semble que s'il n'obtenait pas comme elle et près d'elle un bonheur sans fin, Dieu lui-même n'aurait pas le pouvoir de la rendre heureuse. Jamais elle n'a laissé prendre une telle licence à ses sentiments, ils sont de la passion, et ses chastes voiles sont trempés des larmes de l'amour. Un bruit soudain l'arrache à sa rêverie, la rappelle à elle-même, elle fait un cri et se cache de peur qu'un regard jeté sur elle ne découvre l'état où elle est et les secrets qu'elle vient de surprendre dans son cœur. C'est Bérengère qui entre, c'est elle qui s'écrie : dans quel abbattement vous trouvé-je ? vous pleurez quand tout vous prospère ! Mathilde tressaille, leve la tête et la

regarde avec étonnement, n'osant encore la regarder avec joie. Bérengère s'approche, et le front brillant d'allégresse, lui dit : « reine de Jérusalem, vencz que je vous salue ». Affreux titre, interrompit Mathilde, jamais on ne me verra assise sur le trône de Lusignan ! — Que dites-vous ma sœur, ce n'est pas Lusignan mais Malek Adhel qui vous y place. La princesse pâlit, tremble, elle ne peut croire ce qu'elle entend ; et ce bonheur qu'elle a tant désiré, maintenant qu'il est devant ses yeux, l'intimide et la trouble. La reine lui prend la main et ajoute d'un ton affectueux : ceci paraît un prodige, sans doute, mais, ma sœur, vous ne savez pas qu'il n'y en a point pour l'amour ; qu'il ne connaît aucun obstacle, et que sa puissance est telle, que l'homme qui le porte dans son sein semble

ne marcher jamais qu'entouré de miracles. » Elle dit, la regarde et sourit; Mathilde ne peut sourire encore, trop d'agitations gonflent son sein; elle ne sait où elle est, c'est un monde nouveau qui vient de s'ouvrir devant elle, Malek Adhel le remplit; mais maintenant que l'amour est satisfait, l'innocence reprend tous ses droits, et ne permet pas à la princesse de se livrer au bonheur. Étonnée de son silence, la reine lui dit : « Eh quoi ! Mathilde, quand la providence change pour vous le cœur des rois, et la marche ordinaire des évènements, afin de vous unir au héros que vous aimez, vous demeurez interdite et ne la bénissez pas? » Ce mot rappelle Mathilde à la reconnaissance, mais en même temps à la pensée qui peut seule lui en ins-

pirer une vive, pure et extrême. « O ma sœur! s'écrie-t-elle, vous ne m'avez pas dit que Malek Adhel fût chrétien. — Ce point est encore dans l'obscurité, répondit la reine. — Ah! répliqua-t-elle vivement, ne me parlez donc pas de bonheur jusqu'à ce qu'il soit éclairci: » et versant un torrent de larmes, ce fut par sa douleur seulement quelle osa laisser voir tout le prix qu'elle attachait au bien qu'on venait de lui promettre. La reine lui dit alors: « Mathilde, cette disposition à repousser l'espérance et à douter des faveurs célestes, n'est-elle pas une ingratitude envers Dieu. — Peut-être en est-ce une, répliqua la vierge en essuyant ses pleurs. — Lisez ceci, ajouta Bérengère en lui remettant un papier, il vous apprendra qu'il dépend de vous peut-être de

changer la face de cet empire. » Mathilde le prit ; il contenait les propositions de Saladin en ces termes :

« Au nom du dieu unique dont le » règne n'a point de fin, et de son » prophète Mahomet, qu'il a envoyé » pour réformer la seule véritable » loi, nous, très illustre sultan, dé- » fenseur de la parole de vérité, or- » nement de l'étendard de la foi, roi » des musulmans, serviteur des deux » villes saintes, la Mecque et Mé- » dine, Saladin, fils d'Ayoub, faisons » savoir aux princes unis par la loi » du Christ, que nous avons donné » au très grand et très noble Malek » Adhel notre frère, la colonne de » notre empire, le royaume de Jé- » rusalem, toute la Judée, et plu- » sieurs villes importantes de Syrie ; » mais que tous ces vastes états, ne » pouvant le satisfaire si la princesse

» d'Angleterre n'y règne avec lui, » nous proposons cette alliance comme le gage d'une paix éternelle » entre l'Orient et l'Occident, nous » consentons qu'une reine chrétienne » soit assise sur le trône de Jérusalem, et que par sa présence et » sa protection elle ranime son peuple abattu, et entretienne l'union » entre les musulmans et les chrétiens; nous demandons seulement » qu'elle nous apporte pour sa dot » Ptolémaïs la superbe. A ce prix, » nous permettrons qu'elle consacre » à son culte le temple de la résurrection (1); nous lui restituerons » ses monastères, nous permettrons » à tous vos pèlerins de visiter la

(1) Le saint sépulcre.

» ville sainte (1), et nous vous gar-
» derons une paix inviolable; mais si
» vous nous renvoyez notre ambassa-
» deur avec un refus, loin de vous
» craindre, nous irons au-devant de
» vous, et Dieu, par sa suprême puis-
» sance, nous accordera la victoire.
» Deux fois la chrétienté entière s'est
» soulevée contre nous, vous n'igno-
» rez pas quel a été l'effet de cette
» double entreprise; depuis ce temps
» Dieu a bien augmenté notre puis-
» sance et diminué la vôtre; nous
» avons conquis tous vos états, tous
» les princes musulmans sont nos vas-
» saux, tous les sultans nos tributaires;
» si nous mandions même au kalife
» de Bagdad (que Dieu comble de
» bénédictions!) de nous amener des
» troupes, il descendrait de son trône

(1) Jérusalem.

» sublime pour accourir au secours » de notre hautesse. Décidez donc si » vous voulez la paix ou la guerre; » et si Dieu a résolu votre ruine dans » ses décrets éternels, venez, nous » marcherons à votre rencontre à la » tête de tous les différents peuples » qui composent notre empire, dont » cette lettre ne pourrait contenir les » noms, et qu'aucune mer, aucun » désert, aucun obstacle ne sauraient » arrêter. »

Mathilde lut deux fois ce papier avec la plus grande attention; quand elle eut fini, elle pencha sa tête sur l'épaule de la reine, et d'une voix pleine de tristesse elle lui dit: « Savez-vous la réponse que le conseil a faite à ces propositions? — Elles y ont produit d'abord la plus violente altercation, répondit Bérengère; la majorité du conseil s'est prononcée en leur

faveur; mais le roi de Jérusalem les a rejetées avec une audacieuse fureur. Richard l'a soutenu; la querelle s'est enflammée, les cris, les menaces, les injures remplissaient le conseil; nulle parole de sagesse ne s'y faisait entendre, et on voyait bien que l'archevêque de Tyr était absent. Le parti le plus nombreux était pour le sultan, le parti le plus violent était contre. Cependant, au milieu de cette effroyable agitation, Lusignan se tait tout à coup; on s'en aperçoit, on s'en étonne. Il s'approche de Richard, l'entretient à voix basse, et demande ensuite à être entendu de l'assemblée; elle y consent et l'écoute en silence. « Princes, dit-il, c'est un royaume qu'on me demande de céder à Malek Adhel, c'est bien plus qu'un royaume encore, c'est la beauté dont le roi d'Angleterre m'avait promis la

main ; cependant, tout grands, tout cruels que sont ces sacrifices, si la religion m'ordonne de les faire, je suis prêt à obéir ; mais pour m'y résoudre, il faut que je sois sûr qu'elle me l'ordonne en effet ; et comment puis-je l'être, à moins que Dieu ne l'ait décidé par la voix de ses ministres. Je demande donc que la réponse aux propositions de Saladin soit suspendue, jusqu'à ce que le conseil des évêques, présidé par le légat du pape, ait prononcé sur cette question : savoir, si c'est un avantage pour le Christianisme d'abandonner Jérusalem à un prince musulman, et s'il est permis à une fille du sang royal d'Angleterre de jurer obéissance et soumission à un infidèle. » Il y avait dans ce discours de Lusignan une apparence de modération qui lui a ramené tous les esprits, et son opinion

a paru si sage et si désintéressée, que le conseil l'a adoptée d'une voix unanime. On a donc conclu que les évêques ayant seuls le droit de décider sur une matière où la religion étoit compromise, jusqu'à ce qu'ils eussent donné leur avis on demanderait à Saladin un délai et une trève. Et vous pensez bien, ma sœur, que puisqu'on les laisse libres de décider sur ce point, ils n'hésiteront pas à accepter une alliance qui rendrait à la vraie foi une partie de son antique puissance ; ne verront-ils pas que de ce trône sacré où la pieuse Mathilde sera assise, partiront des rayons de lumière qui se répandront de jour en jour sur l'Orient... — Ah! que Malek Adhel puisse en être éclairé, interrompit la princesse, je ne puis former d'autres vœux, ni désirer davantage. Mais, dites-moi, ma sœur, sa-

attendu; il redoute cette prévention qu'en dépit de toute sa piété, Guillaume n'a pu s'empêcher de concevoir en faveur de Malek Adhel. — Éternel! s'écria la princesse, quand la gloire, le flambeau de votre église, ne peut s'empêcher de s'intéresser à ce grand prince, mon faible cœur est-il donc si coupable de n'avoir pu lui résister? — Les paroles qu'elle allait ajouter demeurèrent tout à coup suspendues sur ses lèvres, parce que la porte s'ouvrit, et que Richard parut devant elle. Son regard était inquiet et sévère; il se promena longtemps en silence, comme méditant ce qu'il allait dire; à la fin il s'arrêta devant sa sœur, qui baissait les yeux, et lui dit : « Mathilde, lorsque je quittai l'Europe, que j'abandonnai mon royaume, ce fut pour venir ici arracher le tombeau du

Christ des mains des infidèles, et le remettre entre celles des chrétiens : dans l'île de Chypre je connus Lusignan ; je fus touché de ses malheurs, je jurai de lui rendre sa couronne, et ce serment fut scellé par la foi d'amitié et de fraternité d'armes : que me propose-t-on aujourd'hui ? D'être parjure à cette foi sainte et sacrée, d'abandonner mon ami, mon frère, à son malheur ; de consentir à le voir dépouillé de ses droits, et à en revêtir moi-même un prince musulman ? Ce n'est pas tout, il faut que nous rendions aux infidèles cette Ptolémaïs conquise par tant de travaux, et enfin que ma sœur, mon propre sang, issue de la noble race des Plantagenets, s'allie à celle d'un Arabe vagabond ; l'honneur, le fier honneur, me permet-il d'endurer de tels affronts ? Quoi, dans toute l'Eu-

rope on dira que ce Richard qui était venu menaçant et terrible, dont l'épée était la consolation de Jérusalem et l'effroi de l'Orient, s'est retiré honteusement à la première proposition de Saladin ; et je le souffrirais!...» Il s'arrêta comme oppressé de colère ; la reine et la princesse gardèrent le silence. Après une assez longue pause, il ajouta : « Ce que les instances de tout le camp ne m'auraient pas fait faire, Lusignan l'a obtenu : sa générosité ne lui a pas permis d'écouter son intérêt, ne lui a pas permis même de me le laisser défendre, et si j'ai cédé, je l'avoue, ce n'a été que pour mieux faire éclater une générosité si héroïque. Il a voulu que le conseil des évêques décidât une question dont notre épée aurait bien mieux décidé ; j'y ai consenti. Mathilde, un si grand exemple

ne t.ra pas perdu pour vous sans doute ; il vous apprendra tout ce qu'un pareil sacrifice, de ma part et de la sienne, exige de déférence de la vôtre ; il vous apprendra jusqu'à quel point on peut plier quand l'intérêt de l'état l'exige ; il vous apprendra que, si des serments prononcés au nom de l'amitié et de l'honneur, ont pu céder à de plus grands devoirs, ceux arrachés par l'amour à la faiblesse, y doivent plus céder encore ; il vous apprendra enfin le seul parti qui vous restera à prendre, si le conseil des évêques refuse l'alliance proposée. Vous vous souviendrez qu'ayant le pouvoir de me faire obéir je n'ai pas voulu en user ; que l'impétueux mouvement de ma volonté a pu s'arrêter, et les plus chers sentiments de mon cœur se soumettre ; et qu'après un si grand effort sur moi-même, si vous

ne l'imitiez pas; si loin de vous en montrer digne, vous hésitiez seulement un moment à reconnaître mon autorité et à accepter le choix que j'ai fait pour vous, il n'y aurait point de témérité plus grande, ni d'ingratitude pareille à la vôtre. »

Il se tut, Mathilde baissa les yeux et ne répondit point. Quoique touchée de certaines paroles de son frère, quoique surprise de l'apparente générosité de Lusignan, elle sentait bien qu'aucun évènement ne pourrait jamais lui donner ni le courage, ni même la volonté d'accepter pour époux un autre homme que Malek Adhel; mais si elle avait assez de fermeté pour s'attacher invariablement à cette résolution, elle n'en avait pas assez pour oser la dire au roi. Bérengère pour lui sauver l'embarras d'un silence qui commençait

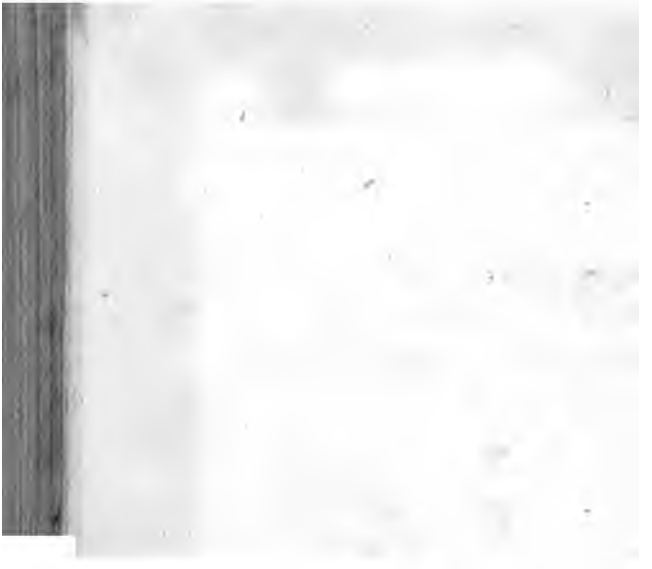
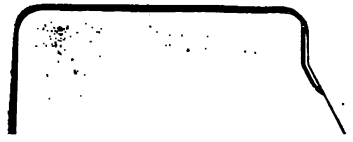
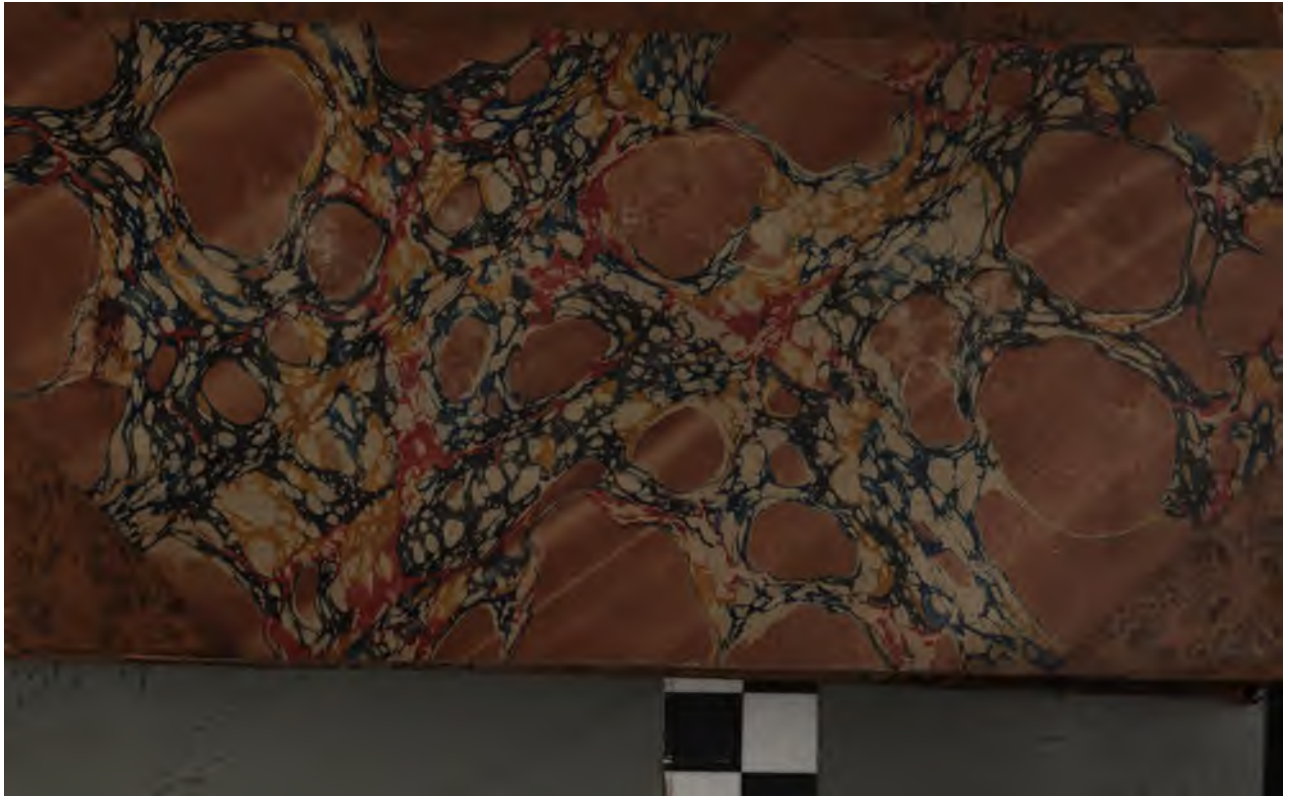
à déplaire à Richard, demanda à celui-ci, d'une voix timide, si le conseil des évêques s'assemblerait bientôt, ou s'il attendrait le retour de Guillaume. — Vous qui savez où il a été porter la parole du Christ, reprit-il avec une sorte d'amère ironie, vous pourriez nous dire sans doute si l'importance de sa mission le retiendra long-temps; mais le secret que vous avez promis ne vous permettant pas de nous éclairer là-dessus, il a fallu agir au hazard, et nous avons résolu que si dans huit jours, Guillaume n'était pas de retour, le conseil des évêques s'assemblerait sans lui. — Il s'arrêta encore en regardant fixement Mathilde, et comme attendant une réponse; elle n'en fit point, alors il ajouta : « Vos espérances sont bien silencieuses, ma sœur, peut-être que pour l'intérêt de votre gloire eût-il

été convenable que vos craintes l'eussent été autant ce matin. Vous avez fait une grande imprudence en engageant votre foi à Malek Adhel, une plus grande en l'avouant publiquement ; cependant, à cause de l'amour que je vous porte, et de votre extrême jeunesse, je puis vous pardonner : mais, ma sœur, dans le rang où vous êtes, songez que tous les regards sont sur vous, qu'une imprudence de plus serait sans excuse, et que le monde et moi ne vous la pardonnerions jamais. » Il sortit alors en la prévenant qu'il désirait qu'elle parût le soir chez la reine : à cet ordre là elle pouvait obéir, et quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, elle obéit. Avec un esprit inquiet et un cœur agité, il fallut se résoudre à écouter tous les propos que faisait naître la nouvelle du jour, et s'efforcer d'y répondre.

Les uns, pleins d'admiration pour elle et pour Malek Adhel, applaudissaient à l'alliance proposée et au triomphe de sa beauté; d'autres, curieux et malins, cherchaient à pénétrer son secret; les femmes la regardaient avec envie, Richard avec froideur, Bérengère avec une tendre pitié: tous les chevaliers qui avaient brigué sa main laissaient éclater leur colère par des plaintes et des menaces; les évêques, silencieux et graves, refusaient de répondre à toutes les questions relatives au jugement qu'ils devaient porter, et imposaient à leur physionomie la même réserve qu'à leurs discours, afin qu'on ne pût seulement soupçonner ni pressentir leur opinion sur cette grande affaire. Lusignan, appuyé sur le dossier du fauteuil de la princesse, paraissait plongé dans une profonde tristesse, et voyait avec

fonde affliction qu'il montrait, il lui inspirait une répugnance qu'elle aurait pu se reprocher peut-être, mais qu'elle n'aurait pu vaincre. Penché derrière le siège de la princesse, il lui disait : « Ah ! madame, si Malek Adhel ne m'avait demandé que de lui céder mon royaume, et que je pusse espérer qu'un amour comme le mien suffît à votre ambition, vous n'auriez qu'un mot à dire pour me faire abandonner tous mes droits. » Sire, reprit-elle froidement et sans le regarder, comment Malek Adhel a-t-il pu vous demander de lui céder Jérusalem et ma main, puisque Jérusalem est à lui, et que ma main n'est qu'à moi ? — Elle dit ; et pour fuir un amant qu'elle déteste, elle se lève et s'approche de la reine qui causait avec le légat du pape ; Lusignan la suit encore, et craignant

qu'elle n'adresse quelques prières à ce vénérable représentant du chef de l'église, il s'adresse à lui en ces termes : « Que votre éminence se trouve sur ses gardes et s'éloigne de cette dangereuse beauté, car il découle de ses lèvres une irrésistible éloquence ; et se permettre d'écouter la princesse Mathilde, c'est s'exposer à ne pouvoir obéir qu'à elle. » Vous nous offensez tous deux, sire, reprit le légat d'un air grave, la princesse est aussi loin de m'adresser une demande que je ne dois pas entendre, que je le serais d'y répondre si elle osait me l'adresser. Et j'ajouterai, interrompit Mathilde un peu amèrement, que votre majesté a bien su se garantir de cette soumission dont elle parle ; car en effet, s'il suffisait de m'écouter pour m'obéir, depuis long-temps elle aurait cessé de m'adresser ses

vœux. — Lusignan allait répliquer, elle ne le permit pas : impatiente de se retrouver avec ses pensées et ses espérances, elle demanda et obtint de la reine la permission de se retirer; et en profitant aussitôt, elle s'éloigna sans daigner tourner la tête vers Lusignan, qui lui demandait en grâce de l'écouter un moment.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.